

**LES ERRANCES D'ULYSSE**  
**EXPLIQUÉES**  
**COMME UNE CIRCUMNAVIGATION DE L'AFRIQUE**

PAR

**ANTON KRICHENBAUER**  
Directeur de Lycée, Médaille d'or pour l'Art et la Science.

---

BERLIN

S. Calvary & Co

1877

**Traduction : Gilles Schaufelberger**

## PRÉFACE DE L'ÉDITEUR :

Les grands homérisants ont ce premier trait en commun de vouloir "ré-écrire" l'Iliade et l'Odyssée de façon à ce que l'on retrouve l'ordre et l'état initiaux. Il faut débarrasser ces épopées des interpolations, des erreurs de manuscrit, des multiples déformations qu'elles ont subies, il faut sous des découpages arbitraires reconstituer le texte originel.

Anton Krichenbauer partage cette tournure d'esprit commune aux passionnés d'Homère. Ajoutons maintenant une seconde tendance : le souci de retrouver une réalité historique ou géographique aux récits racontés, ce qui a pour effet de "réduire" ces épopées à des témoignages et d'éliminer en partie leur dimension littéraire (fictive, imaginaire, légendaire, créative). Ces érudits ne sont pas insensibles aux beautés du texte mais leur amour se justifie par un ancrage dans une réalité à reconstruire. Atteindre cette unité des mots et des choses est un gage de vérité qui ne peut que fonder leur admiration pour ces œuvres.

Comment donc juger d'une hypothèse aussi invraisemblable que celle que défend A. Krichenbauer ? Ulysse aurait fait le tour de l'Afrique ! L'Odyssée une circumnavigation africaine ! On connaît trop l'itinéraire méditerranéen de V. Bérard pour que cela laisse une place à d'autres trajets. Et pourtant Victor Bérard a eu connaissance du travail d'A. Krichenbauer car il le cite dans ses références. En effet, la raison pour laquelle l'hypothèse d'A. Krichenbauer peut se discuter vient du fait que **son auteur a lu avec une attention minutieuse le texte**, a vu les difficultés de traduction, a souligné les incohérences, et a donné une interprétation cohérente. Il n'est en rien un fantaisiste, **il est un réel érudit observateur et critique**.

Donnons un aperçu de son argumentation et de la finesse de ses remarques.

Par exemple, quand Ulysse quitte la nymphe Calypsô, cette dernière lui donne des conseils de navigation (V, 270-277) : toujours garder à main gauche la Grande Ourse ("qui jamais ne se couche"). Personne ne remarque alors que cette constellation vaut pour indiquer la direction du nord. Actuellement l'étoile polaire est dans la Petite Ourse. Quand donc la Grande Ourse jouait-elle ce rôle ? Le premier astronome venu, tenant compte du phénomène de la précession des équinoxes (1° en 72 ans), saura vous dire qu'entre 1606 et 1246 la Grande Ourse indiquait le Nord quand elle culminait. **Cela date le périple d'Ulysse dans les années 1450 avant J-C**. Les érudits de l'Antiquité et de Byzance plaçaient déjà les errances d'Ulysse au temps du pharaon Sethos (1300-1280 avant J-C) et l'on sait qu'un pharaon du VII<sup>e</sup> ème s., Nechoa II, qui régna de 609 à 594 av J-C demanda à ce que l'on fasse le tour de l'Afrique (Cf. Hérodote, Enquêtes, livre II). Était-ce vraiment la première circumnavigation de l'Afrique ?

L'argumentation d'A. Krichenbauer est fondée sur ce type de remarques temporelles : pour lui les mots qui sont traduits par "nuit" et "jour" sont des notations annuelles : "nuit" vaut pour "hiver", "jour" pour "été". "Eos" n'est pas seulement "l'aube", c'est aussi le "printemps". Longtemps, les points cardinaux primitifs furent au nombre de trois : **Eos** (Est-Nord-Est, là où soleil se lève au solstice d'été), **Hélios** (le Sud, où le soleil se trouve à midi), **Zophos** (Ouest-Nord-Ouest, là où soleil se couche au solstice d'été). Loin d'utiliser nos quatre points cardinaux, l'homme repère le lever et le coucher maxima ou minima du soleil (solstices) et le Sud, soit **trois points à 120 ° l'un de l'autre**. C'est une coutume encore propre aux gens de la campagne, A. Krichenbauer n'a pas tort sur ce plan-là. Adopter ces indications avec une signification annuelle (et non journalière ; cette dernière est due à une réécriture tardive) modifie profondément le trajet d'Ulysse.

Ainsi penser qu'Ulysse a franchi l'équateur n'est pas insensé. A. Krichenbauer note la surprise d'Ulysse dans l'hémisphère Sud de ne plus trouver à leurs places l'est et l'ouest : (Od. X, 190 -192)

" ... nous ne voyons où sont l'ombre ni l'aube,  
où le soleil brillant pour les hommes va sous la terre,  
ni où il reparaît ... "

Il comprend ce vers ainsi :

" ...**nous ne voyons plus où sont l'ouest (Zophos), l'est (Eos),  
là où le soleil porteur-de-pluie se couche  
ni où il ressort...**"

Ne plus savoir où sont l'est et l'ouest ne veut rien dire sauf si l'on comprend qu'Ulysse est passé dans l'hémisphère Sud : à midi, le soleil est au nord ; le soleil se lève à droite de la position du soleil à midi, se couche à gauche, tout le contraire de ce qui est habituel. Les critiques, d'ordinaire admettent une zone de brouillard pour expliquer ce passage. Cela paraît bien insuffisant.

Quand le texte nous parle d'Hypérion, d'Hypérionide, il ne s'agit plus de mythologie mais de réels repères donnés par la position du soleil dans le ciel : nous sommes aux tropiques, au subtropique, "là où le soleil tourne" (sens du mot "tropique") , nous sommes ailleurs à **l'équateur** (Poséidon chez les Ethiopiens) là où un homme peut gagner deux fois son salaire

**là, en ne dormant pas, un homme aurait double salaire** (Od. X, 84)  
parce que **le jour et la nuit sont d'égale longueur.**

Chez les Cimmériens la brume ou nuit permanente évoque le ciel de l'antarctique. Nous ne faisons que raccourcir les commentaires d'A. Krichenbauer pour montrer comment il résout l'énigme de certains vers très célèbres de l'Odyssee sur lesquels la critique bute depuis fort longtemps.

Il s'ensuit que le voyage d'Ulysse peut se faire autour de l'Afrique. Ulysse va d'abord en Egypte (civilisation qui fascine la Méditerranée d'alors) et passe en Mer rouge. Or le récit ne le dit pas ainsi. Le vrai début se trouve dans le mensonge d'Ulysse à son porcher quand il lui raconte qu'il est un crétois, pillant dans le delta du Nil, hébergé par un prince égyptien, enlevé par des Phéniciens. C'est là que se cache le vrai début. **A. Krichenbauer recompose donc l'ordre du récit** (comme aiment à le faire les grands homérisants, comme s'ils s'accordaient le plaisir de créer leur propre odyssee). Dans le récit d'Ulysse à son porcher, il souligne avec justesse que la tempête qui chasse Ulysse de Crète vers la côte des Thesprotes (Albanie actuelle) est due à un vent du Nord (le Borée) ! Le récit a été reconstruit avec des invraisemblances de ce type (la Crète est au Sud, un vent du Nord vous pousse vers le sud et non vers le nord). L'errance d'Ulysse commence par une tempête et s'achève de même (retour de chez Calypsô) : tout cela prouve l'intervention du merveilleux, du conte. On a voilé le fait qu'il allait en Mer rouge (intervention des Phéniciens), on a voilé son retour des Canaries, par l'habillage astucieux de tempêtes. Le tour de l'Afrique s'effectue avec ces arrêts que nous visualiserons par les cartes en annexe.

On notera qu'il y a **trois îles pour Circé**. Car, pour A. Krichenbauer, la même réalité géographique peut servir à désigner deux endroits différents ou à l'inverse plusieurs réalités géographiques différentes ont fusionné en une seule description. Dans les deux cas, cela donne des incohérences qu'il note soigneusement. L'île de Circé est l'île Rodriguez (au large de Madagascar), l'île de l'Ascension (en plein Océan atlantique sud) et l'île de la Palma (Canaries), ce que le récit homérique condense en une seule réalité. Mais l'étude attentive des vers (le fait qu'Ulysse aille deux fois chez Circé, est un indice d'une double réalité : il aborde chez elle, va chez les morts, revient chez elle ; A. Krichenbauer

interprète cela comme l'existence de deux îles à peu près à la même latitude subtropicale d'un côté et d'autre de l'Afrique). Quant à la personnalité de Circé, vu qu'elle est sœur de Calypsô, qu'il situe aux Canaries, il en fait une sirène séjournant aussi aux Canaries. Son nom Aiaê évoque un mot guanche Aia servant à désigner les Canaries.

Jamais l'interprétation n'est gratuite. Dire ainsi que Calypsô et Circé sont sœurs, s'appuie sur une remarque des plus pointues liée à la lecture du vers 52 chant XII où un **duel** - jamais traduit ni noté - apparaît :

et tu pourras goûter la joie d'entendre les [Kr. les deux] Sirènes.

L'attention d' A. Krichenbauer est toujours en éveil. Qui aura remarqué que le porcher d'Ulysse, Eumée, a réparti ses 360 porcs en 12 étables (les 12 mois de l'année ?) - cf. XIV, 20  
ils se trouvaient au nombre de trois cent soixante),

qu'Hélios a 50 bœufs répartis en 7 troupeaux (50 lunes multipliées par 7 soit 350 jours d'un ancien calendrier lunaire) - cf. XII, 129-130

.. sept troupeaux, et autant de belles brebis  
chacun cinquante têtes ...

A. Krichenbauer non seulement est ce fin observateur du texte mais aussi il réquisitionne des connaissances géographiques (sur les vents, les paysages), astronomiques (position du soleil, des étoiles), historiques (le récit de voyageurs allemands est utilisé) qui sont loin d'être approximatives.

Voir en annexe la carte du périple d'Ulysse aux Canaries

Alors peut-on adhérer à son hypothèse ? C'est sans doute la partie centrée autour des Canaries qui nous paraît la plus solide parce que la densité de "preuves" y est plus grande. On y lit pourtant des propositions bien étranges : **il y a deux Ithaques** (orientale ou grecque et occidentale ou **Gomera**), l'île du Ténériffe avec le pic Teide porte à la fois les Planctes (rochers errants), Charybde, elle est l'île du Soleil ou Thrinacrie, le pays des Phéaciens (Schérie). Scylla est au détroit de Gibraltar. Dates et distances tiennent moins d'importance dans cette partie; l'étymologie et le paysage en tiennent plus. Or la superposition de certaines descriptions de lieux différents comme la comparaison avec des paysages réels donnent des lumières fort originales. Par exemple, l'île de Calypsô est un paradis (on sait que les Canaries furent appelées les îles Fortunées) , elle vit dans une grotte et des thuyas ("thuon" en grec) poussent là : ce mot "thuon" est inconnu et la traduction par thuya est une convention mais Krichenbauer sait que les Canaries abritent un arbre unique et très antique - **le dragonnier** - à l'origine, dit-il, du dragon qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides. Ulysse, d'ailleurs, appelle l'île de Calypsô "Ithaque", dit qu'elle est située le plus à l'ouest (ce que n'est pas l'Ithaque grecque), près du nombril de la mer (la haute montagne du Ténériffe de 3718 m s'élevant avec un pain de sucre blanc qui a toujours surpris les navigateurs), à l'extrémité du monde (cf. Od. IX . v. 20 à 29 : "J'habite Ithaque...la dernière dans la mer...rien n'est plus doux que cette terre où me retint Calypsô"). Par exemple, sur la côte ouest de Ténériffe de violents remous sont observables dont le nom est "bufaderos" (pourquoi ne pas y placer Charybde qui vomit "trois fois l'écume" par jour et au-dessus de Charybde le Teide avec ses vapeurs typiques d'un volcan ?). Pourquoi ne pas voir que Nausicaa, la princesse phéacienne, rencontre Ulysse à Garachico, cette ville engloutie par des laves au XVIIIème siècle, sur la côte nord de Ténériffe, dont on vantait les ports et le fleuve qui coulait à quelque distance ? Quant à Scylla, "l'aboyeuse", il s'agit de la grotte Michel à Gibraltar pleine de chauves-souris qui criaillent comme de jeunes chiens, d'autant qu'Ulysse reste suspendu sur son gouffre "comme une chauve souris". Charybde et Scylla sont à séparer ; on les a assemblés bien après.

En effet, il y aurait, selon A. Krichenbauer, **un vieux fond de récits propres à ces îles** datant de l'époque où un commerce existait entre ces îles et la Méditerranée (XV- XII ème s. av J-C) mais lorsque l'on en vint à réécrire l'errance d'Ulysse, on actualisa son histoire (on la mit après la guerre de Troie), on la dramatisa (rivalités entre grandes familles), on la déplaça dans l'espace (tout ce qui était à l'extrême Ouest fut placé à l'Ouest de la Grèce : Sicile, Ithaque, ...) de façon à vivifier le récit. Ce travail de recomposition est nommé par

l'auteur "**conte**" (travail des rhapsodes). L'Odyssée conserve des traces de ces deux strates.

Ithaque occidentale, Ithaque orientale. Ce qui servait à décrire l'une, a servi à l'autre. La grotte des nymphes où Ulysse cache ses trésors, est une de ces grottes où les guanches plaçaient leurs momies (ces os dans des peaux qui sont au pied du rivage des Sirènes !). Et ses deux ports, et le chemin escarpé qui descend dans des bois et longe un autel et une source dédiée à des petites divinités, sont à Goméra, à San Sébastian et à la Grotte du Comte exactement. Rêverie supplémentaire pour d'autres envies de voyage. Peu importe si l'auteur a toujours, beaucoup, peu ou pas du tout raison. **Ce qu'il réussit parfaitement, c'est que les errances d'Ulysse sont devenues entre ses mains un vrai voyage intellectuel**, riche de géographie, d'astronomie, de philologie, d'histoire, de récits de voyageurs, certes souvent écrit dans une langue complexe, sans effort de démonstration ordonnée.

Qui était cet érudit, directeur de Lycée ? Un homme condamné à ne voyager qu'en procuration, écrivant par à-coups, un doux rêveur, un caractère obsédé et autoritaire, ou honnête et original ? Nous admirons en tout cas son travail.

Pour rendre sa lecture plus commode, nous avons fait précéder les chapitres d'un résumé des propositions, nous indiquons entre crochets sa traduction spéciale de certaines expressions, entre parenthèses là où il s'éloigne de la traduction française de Ph. Jacottet (L'Odyssée, La Découverte-Poche, Paris 2000) qui nous a paru la plus juste (sa disposition formelle montre qu'il s'agit de vers, sans compter la beauté de sa langue). Pour l'Iliade la traduction utilisée est celle d'Eugène Lasserre (L'Iliade, Garnier-Flammarion, Paris 1965). Les textes repris à Ph. Jacottet et à E. Lasserre sont en **bleu**. Les citations de l'Iliade et de l'Odyssée, en **rouge**, sont prises sur le site Perseus, <http://www.perseus.tufts.edu>

Nous conseillons de regarder les cartes que nous adjoignons et deux gravures du dragonnier et du mont du Ténériffe, nous avons souligné en gras les phrases les plus porteuses de sens et nécessaires à la compréhension du raisonnement.

Que ce chercheur soit "vindicatus ab oblivione" !

## PLAN DE L'OUVRAGE

### INTRODUCTION

#### A. LE CADRE DE L'ACTION DE L'ODYSSÉE

1. Odyssée XV. 403-404 (Ortygie)
2. Odyssée X. 80-86 (Les Lestrygons - Seychelles)
3. Odyssée X. 190-193 (Circé - Mascareignes)
4. Odyssée XI 15-19 (Les Cimmériens - continent antarctique)
5. Odyssée XII, 1-4 (Circé - île de l'Ascension)
6. Odyssée V. 275-277 (Méditerranée)

Les exigences de l'Histoire et des Sciences Naturelles

1. L'Histoire
2. Les Sciences Naturelles
  - a. Dans le ciel,
  - b. Sur la terre,

#### B. LA CIRCUMNAVIGATION DE L'AFRIQUE

- I. L'Égypte
- II. Les Lotophages
- III. Les Cyclopes
- IV. Éolie
- V. Les Lestrygons
- VI. La première Aiaïè
- VII. Les Cimmériens
- VIII. La deuxième Aiaïè
- IX. Les Sirènes
  1. La cire fondit par l'action du soleil
  2. Le vent se tut
  3. Les os des corps décomposés
  4. La nature des Sirènes
- X. Les Planctes
  1. Une montagne qui crache le feu
  2. ...gronde la houle d'Amphitrite
  3. Deux roches en surplomb.
  4. Le courant marin,
  5. Les colombes
- XI. Charybde et Scylla
  1. Scylla
    - a. La grotte (XII, 80-84)
    - b. Le monstre (XII, 85-100)<sup>3</sup>
    - c. La forme de la montagne (XII, 73-79),
  2. Charybde
- XII. Ogygie
- XIII. La vraie Aiaïè
- XIV. Schérie
  1. Le pays des Phéaciens.
  2. Les Phéaciens.
- XV. Thrinacie
- XVI. Ithaque

### RÉSUMÉ

### ANNEXE

**LES ERRANCES D'ULYSSE**  
**EXPLIQUÉES**  
**COMME UNE CIRCUMNAVIGATION DE L'AFRIQUE**

PAR

**ANTON KRICHENBAUER**  
Directeur de Lycée, Médaille d'or pour l'Art et la Science.

---

BERLIN

S. Calvary & Co

1877

**Traduction : Gilles Schaufelberger**

## INTRODUCTION

Le voyage d'Ulysse commence par une escale dans le pays des Lotophages. L'introduction nous apprend qu'Ulysse rentre à la maison après les dix années de la guerre de Troie, qu'au passage, il conquiert et saccage Ismaros, qu'ensuite il est repoussé par une tempête sur la côte est de la Grèce du nord, qu'il passe deux jours à terre et que le troisième jour, alors qu'il navigue devant Malée il est de nouveau pris par une tempête. Pendant neuf jours, il est ballotté sur la mer, le dixième jour, il est déjà dans le pays complètement étranger des Lotophages; puis il poursuit rapidement chez les Cyclopes, Éole, les Lestrygons, Circé, dans l'Hadès et de nouveau chez Circé, ensuite chez les Sirènes, les Planctes, Charybde et Scylla, vers Thrinacie, Ogygie, Schérie et enfin, après un voyage fabuleux, vers Ithaque chez son épouse, Pénélope, qui l'attend.

Cela ne manque certes pas de scènes merveilleuses, faisant appel à la fantaisie; mais il est dommage que bien des choses soient incompréhensibles et que l'on doive imaginer une carte idéale pour pouvoir, d'une certaine manière, localiser les paysages imaginaires. La scène principale de l'action se situe en Sicile, les Lestrygons doivent habiter au nord-ouest, les Cyclopes au sud-ouest de la Sicile, les Sirènes sont à chercher au nord-ouest de l'île; les Planctes sont les îles Lipari, Charybde et Scylla doivent se trouver sur la route entre la Sicile et Messine, Thrinacie doit être une île au milieu de cette route, les Phéaciens doivent habiter à Kerkyra; les Cimmériens dans un pays imaginaire. C'est comme si le poète avait voulu montrer que des différences culturelles, telles qu'il en existait entre les Grecs, les Phéaciens et les Cyclopes, pouvaient coexister dans le cadre étroit de la Méditerranée. À la pointe sud de la Sicile doit se trouver l'île d'Éole et, au nord-ouest de cette île, l'île de Circé, Aiaïè. Après Messine, Circé renvoie Ulysse vers Ithaque en passant par Charybde et Scylla, comme s'il n'y avait pas d'autre route. De la pointe nord-ouest de la Sicile, la côte africaine est visible. Ulysse devait savoir qu'il existait une route vers Ithaque par le sud de la Sicile. Mais on attribue à des erreurs de navigation les caps pris et on met tout ce qui est incompréhensible sur le compte de la poésie et de la fable. Ceci ne correspond pas à l'idée que l'on se fait d'un poème homogène.

Il est impossible qu'un poète ait voulu dépeindre une telle errance sans but, sans plan général. On a prouvé qu'il existait un noyau ancien pour l'Iliade, il doit en exister un aussi pour l'Odyssée; la forme dans laquelle se présente l'Odyssée ne peut s'être créée que progressivement; et c'est l'objet de cet essai que de dévoiler ce noyau ancien.

L'action des héros ne peut servir comme point de départ pour notre enquête, car elle laisse une place trop subjective à sa transmission et à son interprétation; *je veux m'en tenir aux données que nous fournit la nature, aussi bien celles qui concernent le ciel que celles qui concernent la terre.* Ces données offrent une mesure objective pour juger des rapports spatiaux et temporels, et par là, de l'action elle-même. Ces renseignements sont parfaitement fondés à prouver la fidélité de la transmission et se laissent comparer, aujourd'hui encore, avec la nature réelle. Mais l'épopée est, pour ceux qui situent sa naissance en 800 ans av. J.C., vieille de près de trois mille ans; on ne doit pas lui appliquer les mesures d'aujourd'hui, mais celles d'alors; nous pouvons les retrouver en appliquant les règles de la *précession des équinoxes*, règles selon lesquelles les changements dans le ciel et sur la terre au cours des millénaires sont aussi réglés que ceux d'une année ou d'un jour.

Les indications qui concernent le ciel étoilé nous renseignent sur le temps terrestre et aussi sur l'espace. Comme les étoiles, la terre modifie sa position par rapport au soleil, et ceci cause des changements dans les domaines de la température, de l'air et de l'eau. Si l'on découvre certains rapports avec les indications correspondantes de l'Odyssée, on peut en conclure quand ils se sont déroulés; si l'Odyssée repose de quelque manière sur la réalité, les descriptions de lieux doivent être vérifiables aujourd'hui encore, les pays et les îles



repérables, ; elles nous orientent spatialement et nous donnent des éclaircissements sur l'étendue et la direction du voyage. Toutes les indications concernant l'état de la terre et du ciel doivent être prises en compte, elles donnent des bases solides pour préciser le temps et le lieu de l'action, et l'action elle-même. Quand elles forment un tout harmonieux, quand elles sont vérifiables dans la nature et correspondent à un certain état cosmique de la terre, quand elles coïncident avec les recherches historiques, ces indications offrent une très grande garantie quant à la justesse de l'interprétation. La littérature homérique est riche, la voie que je propose cependant n'a pas été parcourue et elle est particulièrement difficile. Le conte est par nature vraiment protéiforme, il ne saurait nulle part être appréhendé exactement, et son explication nous amène dans le domaine immense de la cosmologie; l'interprétation, qui n'en a jusqu'ici tenu aucun compte, exige que toute une série de concepts soit définie d'une autre manière, sans qu'il soit possible de prouver l'ensemble jusqu'au plus petit détail par une représentation générale; en fait l'ensemble, en ce qui concerne l'ancienne uranologie, ne peut être qu'esquissé, une grande partie doit en être laissée à un travail de spécialiste. Je renvoie ici aux deux brochures: "Une Conclusion sur l'âge de l'Iliade d'après les différences entre l'année solaire et celle de Sirius", Vienne, Gerold 1874 et "Contribution à l'uranologie homérique", Vienne, Gerold 1875, dans lesquelles j'ai traité plus à fond quelques points importants et mentionné la méthode employée. Je me limite ici à la partie de l'Odyssée qui rapporte le voyage d'Ulysse et j'essaye d'expliquer à grand traits ce voyage; je ne prétends pas être complet, encore moins sans erreurs, car ce n'est que peu à peu, et en unissant les forces de la critique littéraire et des sciences naturelles, que l'on réussira à faire percevoir ce trésor intellectuel que nous propose l'épopée homérique.

Znaim, Mai 1876

**L'auteur**

Cette étude sur les voyages d'Ulysse se divise en **deux parties**:

- a) la première fait ressortir le cadre de l'action en se basant sur les passages qui sont aptes à fournir des ouvertures sur le lieu et le temps et sur les thèmes fondamentaux de l'action;
- b) la seconde justifie les étapes du voyage dans leurs détails.

Tout d'abord, il faut confronter les exigences de l'histoire et des sciences naturelles, d'une part pour justifier que les résultats trouvés sont possibles, d'autre part pour s'assurer des conditions d'une cohérence interne et externe.

## A. LE CADRE DE L'ACTION DE L'ODYSSÉE

J'ai d'abord choisi six passages pour déterminer les points principaux du voyage d'Ulysse.

### 1. Odyssée XV. 403-404 (Ortygie)

Νῆσός τις Συρίη κικλήσεται, εἴ που ἀκούεις,  
'Ορτυγίης καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἡελίοιο  
(Il est une île, nommée Syra, tu la connais peut-être,  
Au dessus d'Ortygie, où tourne le soleil...)

Eumée raconte à Ulysse comment il était arrivé chez Laërte: il aurait été le fils d'un prince de l'île Syrie, ou d'une île syrienne au dessus d'Ortygie, sur les tropiques. La traduction de **τροπαὶ ἡελίοιο** (tropai êelioio : "les tournants du soleil") ne fait aucun doute et pourtant on met en avant les explications les plus fantaisistes au lieu de s'en tenir à la seule signification naturelle possible. Je prends le poète au mot et dis qu'Ortygie se trouve sur les tropiques. Il y a un tropique au nord et un au sud, ils sont donnés par la position la plus haute et la position la plus basse du soleil le 21 juin et le 21 décembre à midi; dans l'Iliade et l'Odyssée cela est exprimé par la formule "le soleil a franchi la moitié du ciel" :

"quand le soleil fut arrivé au milieu du ciel " (Il. VIII, 68)  
" À l'heure où le soleil a franchi la moitié du ciel" (Od. IV, 400)

ou par la position extrême du soleil sur l'horizon: le soleil revient sur ses pas:

"le soleil frappait depuis peu les champs,  
étant sorti du cours paisible et profond de l'océan  
pour monter dans le ciel ... (Il. VII, 421-423)  
"Zeus détourna ses yeux brillants" (Il. XIII, 3)

Ces deux manières de s'exprimer se rapportent au ciel et appartiennent à l'astronomie. Dans notre passage, où il est question d'une île, "tropique" ne peut être compris que dans son sens géographiquement mathématique, pour désigner un lieu où le soleil, le 21 juin ou le 21 décembre apparaît à la verticale c'est à dire un lieu qui se trouve à 23°1/2 au nord ou au sud de l'équateur. Mais Ortygie ne peut se trouver que dans l'hémisphère nord, car l'île dont Eumée provient et qui se trouve à proximité, au nord (**καθύπερθεν**- kathuperthen) d'Ortygie s'appelle Syrie ou est une île syrienne. Qu'il faille prendre le terme **Συρίη** (Suriê) comme un substantif ou comme un adjectif, cela n'a pas d'importance, sa désignation nous conduit en Asie, sur le tropique du Cancer; nous connaissons ainsi la latitude de ce lieu, mais sa position précise va nous être donnée par le fait que c'est une île; or sur ce tropique de latitude 23°1/2 N, il n'y a d'île syrienne que dans la Mer Rouge.

Ortygie est donc à la latitude 23°1/2 N. Au nord de celle-ci se trouve l'île Syrie, ou l'île syrienne, dans la Mer Rouge. Ortygie est donc une île de la Mer Rouge.

À la latitude 23°1/2 N, se trouve l'île Agathonis, aujourd'hui l'île Saint Jean: au nord de celle-ci se trouvent quelques îles plus petites, dont la plus au sud (25° N) est l'île Timogenis, aujourd'hui l'île Hasâni, d'où provient Eumée.

Pour expliquer ce qu'Apollon et Artemis avaient de commun avec Ortygie

Apollon, dieu à l'arc d'argent, et Artémis

Viennent de leurs plus douces flèches les frapper (Od. XV, 410)

il faut faire appel à l'uranologie. Ce nom - Ortygie (NdE : à savoir "caille") - fait allusion à l'abondance de cailles qui s'y posaient, comme les grues chez les Pygmées.

L'expression "tropicque" est une expression poétique de la géographie mathématique et montre qu'Ulysse connaissait parfaitement le tropique du Cancer.

## 2. Odyssée X. 80-86 (Les Lestrygons - Seychelles)

ἕξῃμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἡμαρ, 80

ἑβδομάτῃ δ' ἰκόμεσθα Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον,

Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, ὅθι ποιμένα ποιμὴν

ἠπύει εἰσελάων, ὁ δέ τ' ἐξελάων ὑπακούει.

ἔνθα κ' ἄυπνος ἀνὴρ δοιοὺς ἐξήρατο μισθοῦς

τὸν μὲν βουκολέων, τὸν δ' ἄργυφα μῆλα νομεύων·

ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἡματός εἰσι κέλευθοι.

Six jours durant, nous naviguâmes jour et nuit; 80

le septième apparut la citadelle de Lamos,

Télépyle des Lestrygons, où le berger qui rentre

salue celui qui sort, et celui qui sort lui répond;

là, en ne dormant pas, un homme aurait double salaire,

tantôt paissant les bœufs, tantôt les moutons brillants:

car les chemins du jour sont près des chemins de la nuit.

Le vers 86 est difficile à comprendre: les chemins du soleil sont proches; le reste est compréhensible. Ulysse arrive chez les Lestrygons, où le berger qui ramène le bétail entend celui qui les mène paître, et où un homme qui ne dormirait pas pourrait gagner un double salaire, car "les chemins du jour et de la nuit sont proches". Ce passage reste inexplicable tant que l'on confine le voyage d'Ulysse à la Méditerranée, et que, pour cette raison, on interprète à tort une quantité d'expressions; et ainsi, l'opinion s'est répandue que les Anciens ne connaissaient rien des choses astronomiques. Pour expliquer ce passage, il est nécessaire de définir l'épithète d'Hélios, ὑπερίων (hypériôn) ; c'est, partout où il apparaît, un attribut du soleil, et il ne signifie rien d'autre que ce qu'il dit au propre, mais dans toute son acception: "le soleil passant au-dessus", c'est-à-dire qui passe au-dessus des hommes, leur étant perpendiculaire, le soleil des tropiques. La course du soleil a été observée depuis les temps les plus anciens, et elle est décrite au moyen de multiples expressions dans l'Iliade et l'Odyssée. Sa connaissance se développait dans la mesure où la connaissance de la terre se développait, et ce n'est que lorsque l'on a vraiment connu les contrées tropicales qu'Hélios s'est aussi appelé Hypérion. On découvrit même un fils d'Hypérion que l'on nomma Hypérionide; c'était le soleil des régions subtropicales, près des tropiques, où le soleil se déplace presque perpendiculairement au dessus des hommes. La contrée elle-même, où le soleil paraît vertical, c'est le pays des tropiques et des hommes qui vivent là on dit, à juste titre, qu'ils vivent près des dieux, car le vrai siège des dieux était, d'après l'ancienne tradition, l'écliptique: Poséidon, en tant que constellation du Verseau, y a sa course. ὑπερίων, ὑπεριωνίδης, ὑπερείη, ἐγγὺς θεοῖς (Hypériôn, Hypérionidès, Hypéreiê ; engus theois - "proche des dieux") sont les conquêtes de la nouvelle astronomie naturelle auprès de laquelle, avec le développement de la

connaissance de la terre, est apparue la géographie mathématique. La forme de l'expression est encore l'ancienne, dans laquelle la succession dans l'espace est comprise, comme autrefois, comme un rapport temporel du père au fils. Comme Chronion est le fils de Chronos au sens temporel, de même il faut comprendre Hypérionide dans le sens spatial, le soleil à proximité des tropiques. C'est cette interprétation qui est correcte, et nous en trouverons confirmation par des applications constantes au cours de notre discussion de l'Odyssée.

Les Anciens connaissaient la région des tropiques, et savaient que là, le soleil est le plus proche des hommes, et comme c'est le soleil qui produit le jour et la nuit, les chemins du soleil, ou "les chemins du jour et de la nuit sont proches", à savoir des hommes : ἔγγυς (engus "proche") ἀνθρώποις (anthrôpois - "des hommes") est une expression de la géographie mathématique, comme nous l'avons appris pour ἔγγυς θεοῖς ("proche des dieux").

Mais ici, "jour" et "nuit", dans leur acception normale, ne donnent aucun sens, car même si le soleil produit le jour et la nuit, le chemin du soleil pendant la nuit n'est pas visible et on ne peut donc en aucune manière dire qu'il est proche des hommes, ou que la nuit le soit. Nous reconnaissons que nous nous trouvons devant un passage ancien au fait que la signification rapportée au jour de ἡμαρ (hêmar) et de νύξ (nux) nous conduit à une impasse. **Si nous comprenons "jour" et "nuit" dans leur signification rapportée à l'année**, le passage s'éclaire d'une lumière nouvelle.

L'année astronomique était divisée en quatre parties par les équinoxes et les solstices; les premiers partageaient l'année en deux moitiés, du 21 Mars au 23 Septembre, **semestre d'été**, et du 23 Mars au 21 Septembre, **semestre d'hiver**, ou bien en jour et nuit, ἡμαρ et νύξ, dans leur signification rapportée à l'année.

Maintenant le passage trouve tout son sens: les chemins du soleil sont, en été et en hiver, ou durant toute l'année, proches des hommes; cela signifie: les Lestrygons habitent un pays tropical.

Le passage Od. X, 80-86:

Six jours durant, nous naviguâmes jour et nuit;  
le septième apparut la citadelle de Lamos,  
Télépyle des Lestrygons, où le berger qui rentre  
salue celui qui sort, et celui qui sort lui répond;  
là, en ne dormant pas, un homme aurait double salaire,  
tantôt paissant les bœufs, tantôt les moutons brillants.  
car les chemins du jour sont près des chemins de la nuit.

se divise en deux parties:

- a) la première nous dit que, chez les Lestrygons, le pâtre qui ramène le bétail entend celui qui le mène paître; un homme qui ne dormirait pas pourrait gagner un double salaire. On indique ici de façon claire que l'on pense à l'égalité des jours et des nuits toute l'année, et pas uniquement à la période des équinoxes, pour laquelle le jour et la nuit ont la même longueur sur toute la terre, car ces quelques jours ne donneraient pas aux Lestrygons la caractéristique spécifique qu'un homme qui ne dormirait pas pourrait gagner un double salaire. **Pour les Lestrygons cela signifie que le jour et la nuit ont toujours une longueur égale.** Ceci nous conduit directement à l'équateur, à la latitude 0°, où le jour et la nuit sont égaux, 12 heures chacun; à la latitude 23°1/2, le jour le plus long dure environ 13 heures, le plus court 10 heures. Ainsi, aux tropiques, cette caractéristique des Lestrygons ne serait plus valable.
- b) la deuxième partie ajoute l'explication et la preuve. Le passage a le sens: Ulysse arrive chez les Lestrygons où le pâtre qui ramène le bétail entend celui qui le mène paître et où un homme qui ne dormirait pas pourrait gagner un double salaire, un salaire de jour et un salaire de nuit, car "les chemins du soleil sont toute l'année proche des hommes" ou bien: "car ils vivent à l'équateur".

Pour marquer l'égalité habituelle du jour et de la nuit, un exemple est pris dans la vie courante; pour donner au jour et à la nuit leur signification rapportée à l'année, il suffit de ἡμαρ et de νύξ .

Le vers 85,

tantôt paissant les bœufs, tantôt les moutons brillants.

dont l'explication a fait couler beaucoup d'encre, me paraît avoir été rajouté postérieurement; en tout cas cela n'a aucun intérêt pour nous de savoir comment les Lestrygons répartissaient leurs troupeaux.

Nous rencontrons donc Ulysse à l'équateur, chez les Lestrygons; et ceux-ci habitent une île sur l'Océan. Dans l'Océan Atlantique il n'y a aucune île dans le voisinage de l'équateur dont la description corresponde à celle de l'Odyssée; par contre, dans l'Océan Indien, à l'ouest de l'Afrique, à 5° S, se trouvent les Seychelles, dont la nature nous semble correspondre à la description de l'Odyssée.

### 3. Odyssée X. 190-193 (Circé - Mascareignes)

ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν, ὅπη ζόφος οὐδ' ὅπη ἠώς, 190  
οὐδ' ὅπη ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,  
οὐδ' ὅπη ἀννεῖται· ἀλλὰ φραζώμεθα θᾶσσον  
εἴ τις ἔτ' ἔσται μῆτις. ἐγὼ δ' οὐκ οἶομαι εἶναι.

Amis, nous ne voyons où sont l'ombre (Kr. le couchant) ni l'aube, 190  
où le soleil brillant, pour les hommes, va sous la terre,  
ni où il reparaît; examinons donc au plus vite.  
s'il demeure une issue: pour moi, je n'en vois pas.

Depuis chez les Lestrygons, Ulysse arriva à l'île de Circé, près d'Aiaïè. Là, il se reposa avec ses hommes. Après avoir vu le soleil se coucher le soir, et se lever le matin

Le soleil se coucha, le crépuscule vint ... (Od. X, 185)

Lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts roses, ... (Od. X, 187)

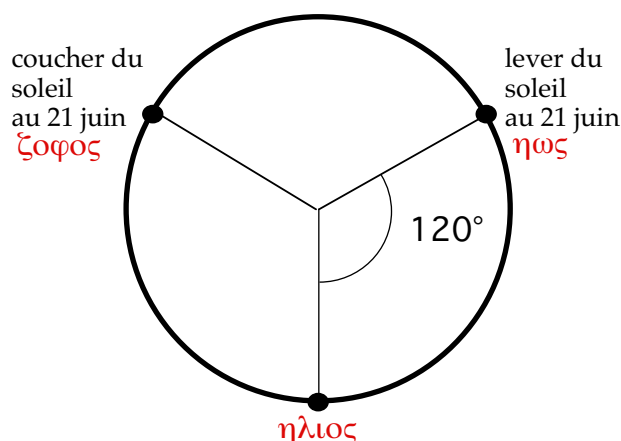
il appela ses hommes et leur expliqua qu'il ne savait plus où se trouvaient Éos ni Zophon, là où le soleil se levait ni là où il se couchait, sous la terre. Ce passage a valu à Homère de la part de beaucoup de commentateurs le reproche d'être ignorant et complètement incapable de s'orienter.

Il faut ici définir Éos et Zophos d'une manière nouvelle.

**L'année était divisée traditionnellement en trois parties; printemps, été, hiver** (ἔαρ, ὀπώρα, χειμών Ear, Opôrê, Cheimôn); chaque saison durait quatre mois; de Février à Juin, de Juin à Octobre, d'Octobre à Février; le début du printemps s'appelait aussi ἠώς (Eôs), le début de l'été μέσον ἡμαρ (meson hêmar), le début de l'hiver δείλη (deilê).

La manière de s'orienter était également tripartite, πρὸς ἠώς, πρὸς ἠλιον, πρὸς ζόφον (pros eôs, pros hêlion, pros zophon) .Ces mots sont pour nous intraduisibles, car **nous ne connaissons que la division quadripartite de l'orientation**; cependant, nous pouvons les expliquer.

Vers Hélios veut dire vers le soleil, ou vers le sud. Cette direction correspond avec la nôtre, elle pointe vers le sud sur l'horizon. Si l'horizon est divisé en trois parties, chacune de ces parties, sur un cercle de 360°, doit faire 120°; ainsi "vers Éos" est le point sur l'horizon situé à 120° à l'ouest du sud et "vers Zophos" le point situé à 120° à l'est. Notre division quadripartite place l'est à 90° à l'est du sud, l'ouest à 90° à l'ouest. Vers Éos serait approximativement notre E-N-E, vers Zophos notre O-N-O.



Cela place le point Éos à 30° dans le nord de l'est, le point Zophos à 30° dans le nord de l'ouest. Ceci nous conduit à l'explication et à la formation de cette tripartition. Car, à la latitude de la Grèce et de l'Asie Mineure (37, 38° N) le soleil se lève le 21 juin à 30° dans le nord de l'est et se couche à 30° dans le nord de l'ouest; le 21 juin à midi, le soleil indique "vers Hélios", le sud. Comme on le voit, cette orientation tripartite correspond à l'observation de la position du soleil le 21 Juin, le matin, à midi et le soir. Elle est née sur la terre ferme, (37, 38° N), elle est ancienne et ne connaît pas le nord, car le soleil n'y vient pas. Lorsque, plus tard, la division quadripartite est venue se mélanger avec la division tripartite, seul le point "vers Hélios" est resté tel qu'il était, le sud; "vers Éos" s'est transformé en est, "vers Zophos" en ouest; mais pour les deux, l'ancienne signification est encore souvent présente. Pour le nord, que l'on détermine à la position des étoiles, on trouve la désignation εἰς Ἑλικήν (eis Hélikên)

" A Hélikê et à Aigès ils t'apportent des offrandes"

(Nd E : Lasserre en fait des villes du Péloponnèse là où Krichenbauer traduit visiblement par Grande Ourse et Capricorne)  
(II. VIII, 203),

ou Ἀρκτος (arktos)

" Il fixait ...l'Ourse qui s'appelle aussi Chariot" (Od. V. 273),

ou, comme nous le verrons, εἰς Ἑρεβος (eis Erebos) ; les deux premières viennent de l'astronomie, la dernière du culte; Erèbe est un nom du monde inférieur.

Ulysse voyait tous les jours le soleil se lever et se coucher: il ne pouvait donc être dans l'erreur à ce sujet; mais il ne savait pas où se trouvaient Éos et Zophos; car pour pouvoir déterminer où ces deux points se trouvent, il faut savoir où se trouve "vers Hélios", le sud

"quand le soleil fut arrivé au milieu du ciel" (II. VIII, 68)

" À l'heure où le soleil a franchi la moitié du ciel" (Od. IV, 400)

Il est connu que les habitants de l'hémisphère nord ont toujours, en deçà du tropique, le soleil au sud à midi, alors que les habitants de l'hémisphère sud, au delà du tropique, l'ont toujours au nord. Entre les tropiques, il peut être au nord ou au sud.

Représentons l'horizon par un cercle, et divisons-le en 360 degrés; désignons l'est par 0°; le sud par 90°, l'ouest par 180° et le nord par 270°. Dans la division tripartite d'Ulysse, le point Éos se trouve à 120° dans l'est du sud, c'est-à-dire à 330°, le point Zophos à 120° dans l'ouest du sud, c'est-à-dire à 210°; pour lui le soleil à midi était toujours au sud. Si Ulysse avait bien vu où le soleil se levait et où il se couchait, et si, malgré cela il ne savait pas où étaient Éos et Zophos, cela veut dire que, pour lui, la position du soleil à midi était différente. Tout d'un coup, à midi, le soleil ne se trouvait plus au sud, mais au nord.

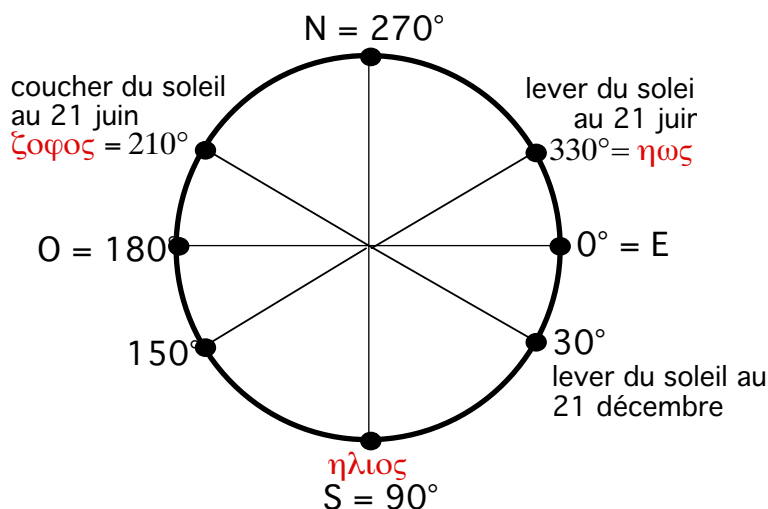
Regardons maintenant les vers:

Nous ne voyons où  
le soleil brillant-pour-les-hommes, ( Kr. "porteur de lumière et de pluie")  
va sous la terre, ni où il repaît; (Od. X, 191-192)

Ils ont valu à Homère le reproche d'ignorance, parce qu'on les comprenait dans leur signification rapportée à la journée. Or les passages anciens favorisent la signification rapportée à l'année pour la détermination des temps. "Où le soleil se lève" (ὅπη ἀννείται) est à prendre exactement dans le sens où j'ai expliqué

"le soleil sorti de l'Océan pour monter dans le ciel" II. VII. 421-423 "où le soleil remonte dans sa course",. Cela veut dire l'endroit où il se trouve sur l'horizon quand il se lève, ἀντολαι (antolai), à l'aube du 21 Décembre. De la même manière, où il se couche sous la terre signifie, dans sa signification rapportée à l'année, où il se couche le 21 Décembre au solstice d'hiver.

Le 21 décembre, le soleil décrit sa plus courte course: il se lève, pour la latitude de la Grèce et de l'Asie Mineure (37, 38° N), à 30° dans le sud de l'est et se couche à 30° dans le sud de l'ouest, ou bien, d'après notre division tripartite, il se lève à 60° dans l'est du sud (πρὸς ἥλιον) et se couche à 60° dans l'ouest du sud. Sur notre cercle, à 30 et 150°. Ces deux points étaient jusqu'ici pour Ulysse toujours à 60° du sud (πρὸς ἥλιον), et maintenant cela aussi a changé.



Il ne sait plus où se trouvent Éos et Zophos, où le soleil remonte dans sa course et où il redescend à la fin de sa course. Tous ses points d'orientation ont changé. Cela montre que la position du soleil, aussi, a changé, que le soleil se trouve maintenant au nord à midi.

Il avait complètement perdu ses repères d'orientation, bien qu'il sache parfaitement où le soleil se levait le matin et où il se couchait le soir.

**Nous en déduisons que ce n'était pas la position changeante du soleil le matin et le soir qui permettait à Ulysse de s'orienter, mais la position du soleil à midi.** Ulysse avait toujours suivi le soleil, toujours vers le sud, et du sud toujours, il avait tiré la détermination de son cap. Ainsi il avait voyagé jusqu'à l'équateur, et au-delà de celui-ci, sans que des perturbations apparaissent; cela signifie qu'il avait, intentionnellement et en connaissance de cause, suivi l'étoile qui le guidait.

**Maintenant, imaginons qu'un jour le soleil, à midi, ne se trouve plus pour lui au sud, mais au nord, et cela éclaire complètement le sens des vers ci-dessus !**

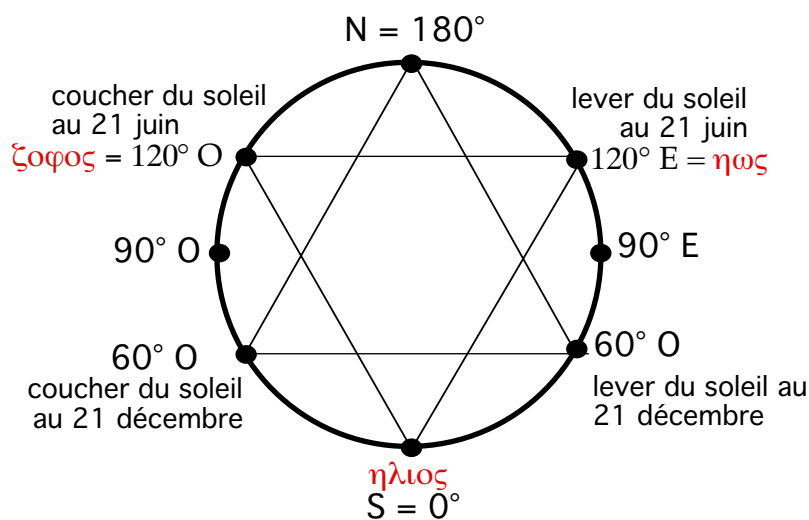
On pourrait imaginer qu'Ulysse ait précédé le soleil et qu'il ait fait cette découverte par hasard, ou bien que, quelque part entre les tropiques, le soleil ait été pour lui au nord, alors que le soleil revenait déjà vers le nord et qu'Ulysse faisait encore route vers le sud, par exemple en Février près du tropique du Capricorne. Mais dans ce cas nous devons encore pouvoir nous expliquer comment, sans compas, les anciens navigateurs osaient s'aventurer dans l'Océan. Ils n'avaient que le soleil comme guide et devaient le suivre soigneusement. Ainsi Ulysse l'avait-il suivi, aussi longtemps qu'il avait pu; mais le soleil, enfin, revenait sur ses pas; cela veut dire qu'Ulysse était arrivé au tropique du Capricorne au moment de l'équinoxe d'hiver.

Il avait, pour la première fois, vu de ses yeux le tropique du Capricorne et était surpris parce que l'est et l'ouest avaient changé de position pour lui, par rapport à la position du

soleil à midi. Ulysse connaissait le tropique du Cancer; il semble avoir très vite compris ce qu'était le tropique du Capricorne; car cette observation a été sans conséquences pour la suite de son voyage; il savait qu'il devait déterminer son cap différemment. En regardant le soleil à midi, il avait précédemment l'est à gauche, l'ouest à droite; c'était maintenant le contraire.

Le même phénomène a frappé plus tard les Phéniciens. Sous Neku II (611-545 av. J.C.), des bateaux phéniciens ont fait le tour de l'Afrique. Hérodote dit que les navires contournant la Lybie en faisant voile d'Est en Ouest avaient le soleil à leur droite; Hérodote tenait cela pour impossible; Humboldt y vit la preuve que la circumnavigation de l'Afrique sous Neku II était bien une vérité. Nous voyons là encore que les Phéniciens, jusqu'au VI<sup>ème</sup> siècle av. J.C., suivaient le soleil, comme Ulysse; et ici, la latitude géographique est expressément décrite, puisque la position du soleil à midi tombe à droite. Dans l'Odyssée, le tropique du Capricorne n'est pas expressément nommé; mais nous le découvrirons encore dans les explications de détail.

Les six points se trouvent à 60° l'un de l'autre et sont déterminés d'après le sud; ils correspondent à la position ou l'azimut du soleil à midi le 21 Juin, au matin et au soir du 21 juin et du 21 décembre. "Vers Hélios" est 0°, "vers Éos" 120° E, "vers Zophos" 120° O, le lever (ἀννεῖται - aneitai) à 60° E, le coucher (εἶσ' ὑπὸ γαῖαν - eis upo gaian) à 60° O. "Vers le nord", ou vers Héliké, est déterminé d'après les étoiles. Que les cinq points déterminés par la position du soleil appartiennent tous à l'horizon de la Grèce ou de l'Asie Mineure (37, 38° N), prouve bien qu'Ulysse tenait ses connaissances de la terre ferme. Si nous relierons par des droites les trois points de notre cercle, "vers Hélios", "vers Éos", et "vers Zophos", nous formons un triangle équilatéral. Les trois autres points forment également un triangle équilatéral. En réunissant les deux, nous avons un hexagone régulier: c'est le compas, ou la rose des vents d'Ulysse.



S'il tourne le point Hélios vers le soleil, alors que, pour lui, il se trouve au nord à midi, les quatre autres points sont déplacés; le passage:

*Amis, nous ne voyons où sont l'ombre (Kr. le couchant) ni l'aube, 190  
où le soleil brillant, pour les hommes, va sous la terre,  
ni où il reparaît; examinons donc au plus vite.  
s'il demeure une issue: pour moi, je n'en vois pas. (X. 190-193)*

dit bien qu'Ulysse ne peut pas s'orienter, car le soleil est au nord à midi. Comme il a déjà passé l'équateur sans s'en apercevoir, j'en conclus qu'il se guidait sur le soleil, et qu'il ne s'en est aperçu que le 21 décembre, alors qu'il arrivait au tropique du Capricorne et ne pouvait faire autrement.

De quel côté de l'Afrique se trouvait Ulysse, cela ne fait aucun doute A la latitude 23°1/2 S, il n'y a aucune île dans l'Océan Atlantique; dans l'Océan Indien, par contre, on trouve les îles Mascareignes; comme Ulysse embrasse l'île d'un coup d'œil, nous savons qu'il ne



s'agit pas de Madagascar ou d'une des grandes îles des Mascareignes, mais d'une petite île de cet archipel.

En ce qui concerne les connaissances astronomiques des Anciens, il faut ajouter ici qu'il était très courant de s'orienter en se basant sur Hélios, Éos et Zophos; Il existe des termes poétiques pour les désigner, alors que l'orientation basée sur les trois autres points ne possède pas de termini technici, et que la langue les désigne en les décrivant. En dehors de ces six points, on connaît aussi l'est et l'ouest sur l'horizon, ce que la division de l'année en moitié-jour et moitié-nuit nous apprend. On savait aussi relier en croix les quatre points nommée en X. 190-193, Hector dit qu'il se soucie peu de savoir si les oiseaux volent vers la droite, **πρὸς ἤῶ τ' ἠέλιόν τε**, (pros êô hêlion te) ou vers la gauche **πρὸς ζόφον** (pros zophon),

" Je ne me soucie qu'ils aillent à droite vers l'aurore et le soleil,  
ou à gauche vers le couchant brumeux" (II. XII, 239);

ici l'expression **πρὸς ἤῶ τ' ἠέλιόν τε** représente visiblement une seule direction, c'est une combinaison, comme nous disons sud-est. Elle désigne un point situé entre Éos et Hélios, c'est à dire le point à 30° au sud de l'Est, qui fait face au point **πρὸς ζόφον**, 30° au nord de l'ouest. Cette direction indique la position du soleil le 21 décembre au matin et le 21 juin au soir. On peut aussi relier les deux autres points, 30° au nord de l'est et 30° au sud de l'ouest, désignant ainsi la position du soleil le 21 Juin au matin et le 21 Décembre au soir; cependant on en trouve la preuve dans l'uranologie; qu'il soit juste indiqué que le point "vers Éos" s'appelle, en liaison avec le ciel, en astronomie, la porte du ciel. Si nous prenons les expressions de la géographie mathématique, **τροπαί ἠελίοιο** (tropai êlioio - "les tournants du soleil") pour le tropique du Cancer et **ἀντολαί ἠελίοιο** (antolai êlioio - "les levers du soleil") pour le tropique du Capricorne, nous voyons que la course du soleil ou du jour et de la nuit étaient parfaitement connus. Nous reviendrons sur la dernière expression, **ἀντολαί ἠελίοιο**. Les autres points sont souvent évoqués dans l'Iliade et l'Odyssée, par de multiples expressions ou relations, comme je l'ai montré dans mes deux brochures citées plus haut.

Dans un contexte météorologiste, Hélios s'appelle **φαεσίμβροτος** (phaesimbrotos). On divise le mot comme suit : **φα-ε-σι-μ-β-ρο-τος** ("brillant pour les hommes") ; je crois qu'il vient de **φάος** - lumière et **ῥμβρος** - la pluie, car la lumière est ce qu'on attribue en premier au soleil. Hélios apporte toujours aux hommes et aux dieux la lumière, **φάος**. Ici la lumière, la chaleur

Toute l'année les arbres donnent, et sans relâche, ... (Od. VII, 118)

sont opposées à la pluie; nous voyons que le soleil apportant la lumière et la pluie est aussi le soleil apportant la chaleur et la pluie, et que, à cause de cela, l'année est divisée en deux saisons (**ἐπετήσιος**- epetêsios), ainsi cela désigne aussi le soleil des tropiques, car dans les tropiques il y a deux saisons principales, la saison sèche et la saison des pluies;

... de Tirésias le Thébain  
et de Circé qui m'avait tant recommandé  
d'éviter l'île du Soleil, plaisir des hommes (Kr. : réjouissant par ses pluies) . (Od. XII, 267.  
269).

**τερψίμβροτος** (terpsimbrotos) est donc le soleil réjouissant par de douces pluies.

#### 4. Odyssée XI 15-19 (Les Cimmériens - continent antarctique)

**οὐδέ ποτ' αὐτοὺς  
ἠέλιος φαέθων καταδέρκεται ἀκτίνεσσι,  
οὔθ' ὅπ' ἂν στείχησι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα,  
οὔθ' ὅτ' ἂν ἄψ ἐπὶ γαίαν ἀπ' οὐρανόθεν προτράπηται,**

ἀλλ' ἐπὶ νύξ ὀλοή τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν

sur eux, jamais,  
le soleil éclatant ne fait descendre ses rayons,  
pas plus quand il gravit les hauteurs du ciel constellé  
que lorsqu'à son zénith il se retourne vers la terre;  
une funeste nuit s'étend sur ces infortunés.

Ulysse quitta Circé pour le pays des Cimmériens. Il est expressément dit qu'il marchait à l'aide de Borée (vent du Nord), c'est à dire vers le sud. Plus loin, que le pays se trouvait au-delà des confins de l'Océan. Nous arrivons donc à l'extrême sud.

Tout d'abord, on trouve de nouveau le mot Océan, duquel nous connaissons la signification; nous l'imaginons comme un fleuve qui fait le tour du monde. Et c'est ce sens que je prendrai, sa seule et vraie signification: Ulysse navigait sur l'Océan, et était arrivé à sa limite sud.

Que le pays des Cimmériens joue également le rôle de l'Hadès, c'est l'œuvre de la poésie plus récente, de la poésie des rhapsodes.

Le monde inférieur est l'Hadès (ἅ-ιδ, "a-id" ou "l'in-visible"), l'espace invisible sous la terre  
"Aidonée, le roi des êtres d'en-bas, eut peur dans les profondeurs" (II. XX. 61),  
dont la partie centrale, qui correspond à la course du soleil au-dessus de la terre, est le Tartare où habitent les dieux vieillissants, en face d'Hélios et d'Hypérion

" au bout de la terre là où Japhet et Cronos,  
assis, ne jouissent ni des rayons du Soleil Hypérion ni des vents.  
Le profond Tartare les enveloppe"(II. VIII, 478- 481).

La fantaisie régnant aux périodes récentes a transformé l'Hadès en ces confins extrêmes de la terre, où règne l'obscurité, comme ici après le plus extrême sud, ou le plus extrême ouest, comme nous l'apprend l'expression ὑπὸ ζόφον, (upo zophon), et aussi dans l'extrême nord, puisque εἰς Ἑρεβος (eis érébos) signifie tantôt "vers le nord", tantôt le monde inférieur. Ce n'est que dans l'est, le territoire de la lumière, que l'on ne situe jamais l'Hadès. Le fait que la description locale nous conduise à l'extrême sud et que le monde inférieur soit appelé ὑπὸ ζόφον, nous montre la poésie récente à l'œuvre au Livre X

Comment vis-tu, ô Elpenor, dans la brume des ombres ? (Od. XI, 57).

La nature du pays nous est décrite dans les quatre vers 16-19

le soleil éclatant ne fait descendre ses rayons,  
pas plus quand il gravit les hauteurs du ciel constellé  
que lorsqu'à son zénith il se retourne vers la terre;  
une funeste nuit s'étend sur ces infortunés.

Ces vers n'ont aucun sens, si l'on prend le soleil dans sa course journalière; il n'existe aucun pays où il ferait nuit quand le soleil s'élève dans sa course le matin ou s'incline vers la terre le soir. Ce passage n'a de sens que dans une interprétation rapportée à l'année.

L'année est de nouveau divisée en quatre par les solstices et les équinoxes; quand le soleil s'élève dans sa course, c'est, pour l'hémisphère nord, la période 21 Décembre-21 Juin, quand il s'incline de nouveau vers la terre, c'est la période 21 Juin-21 Décembre, et pour l'hémisphère sud, naturellement, le contraire. ἡμαρ (hémar - "jour") et νύξ (nux - "nuit") partagent l'année d'un équinoxe à l'autre; νύξ désigne l'hiver, du 21 Septembre au 21 Mars dans l'hémisphère nord, du 21 Mars au 21 Septembre dans l'hémisphère sud. Mais ici ce n'est pas ἡμαρ, qui s'oppose à νύξ, mais ἡέλιος φαέθων (hélios phaetôn). Nous en déduisons d'une part qu'Hélios ne peut s'appeler Phaéton que dans la période qui va de l'équinoxe de printemps à celui d'automne (φαέθω φά-ος, ἄμαρ, ἡμαρ, "éclairer", "l'époque de la lumière"), et d'autre part qu'il est distingué du jour, ἡμαρ, par Phaéton. **Hélios Phaéton** "surveille les hommes d'en haut avec ses rayons" ne désigne pas la durée de la course solaire, mais la hauteur du soleil du printemps à l'automne.

La hauteur du soleil en été, telle qu'elle apparaît habituellement en Grèce, est comparée avec la nuit, c'est à dire avec la hauteur du soleil en hiver, telle que la rencontre Ulysse de l'autre côté de l'Océan, depuis le 21 Mars.

Pour la latitude de la Grèce ou de l'Asie Mineure (37, 38° N), le soleil occupe sa position la plus haute, le 21 Juin à midi, 75° au dessus de l'horizon, dans sa position moyenne, le 21 Mars et le 23 Septembre, c'est à dire au début de la nuit, il est à 52°, le 21 Décembre à sa position la plus basse, 28°. Quand le soleil passe en dessous de 52°, la nuit annuelle commence. Et notre passage dit:

Jamais, là-bas, le soleil ne surveille les hommes d'en haut avec ses rayons comme Phaéon, jamais il n'est aussi haut qu'en Grèce ou en Asie Mineure pendant la moitié estivale de l'année, jamais il ne se lève, à son point culminant, plus haut que 52° au-dessus de l'horizon. On peut calculer, et le globe terrestre le montre, à partir de quelle latitude le soleil, à son point culminant, ne dépasse pas 52° au-dessus de l'horizon.

C'est le cas à partir de 61° N et S. **Le pays des Cimmériens se trouve donc au delà de l'Océan et au delà du 61<sup>ème</sup> parallèle sud; cela signifie qu'Ulysse a fait escale sur le continent antarctique.**

Il est indiscutable qu'il existe un continent antarctique, sa côte se trouverait environ à 66° S, le long du cercle polaire. Que la côte de ce continent soit aujourd'hui nue, déserte, rocheuse, recouverte partout de neige et de glace, alors qu'Ulysse y avait trouvé des aulnes, des peupliers, des prairies, des eaux courantes, des hommes, nous donne une échelle des temps écoulés à laquelle nous devons nous rapporter pour considérer la description donnée comme vraie. La nature le permet, car les sciences naturelles nous apprennent que le pôle sud était autrefois libre de glaces, comme le pôle nord aujourd'hui tend vers état sans glaces. Nous procéderons plus tard au calcul du temps où la mer était navigable jusqu'au continent antarctique: qu'il suffise de savoir que l'on place la côte de ce continent à 66° S environ. À 66° de latitude sud, le soleil, au cœur de l'été, ne dépasse pas 47° au dessus de l'horizon, de sorte qu'il n'arrive pas aussi haut qu'au début de la moitié hivernale de l'année en Asie Mineure, et même 5° en-dessous; il ne règne là, en fait, que l'hiver, que la nuit, même si le soleil parcourt sa course ascendante, comme s'il se penchait de nouveau vers la terre; jamais, au cours de l'année, Hélios n'était si haut qu'il puisse surveiller les hommes d'en haut avec ses rayons, comme Phaéon. La nuit était atroce, car le soleil en hiver disparaissait derrière l'horizon, même à midi.

## 5. Odyssée XII, 1-4 (Circé - île de l'Ascension)

αὐτὰρ ἐπεὶ ποταμοῖο λίπεν ῥόον Ὠκεανοῖο  
νηῦς, ἀπὸ δ' ἴκετο κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο  
νῆσόν τ' Αἰαίην, ὅθι τ' Ἡοῦς ἠριγενείης  
οἰκία καὶ χοροὶ εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἥελίοιο,

Quand le navire eut quitté les eaux du fleuve Océan,  
il retrouva la houle de mer aux larges voies,  
puis l'île d'Aiaïè où l'aube, fille du matin (Kr. "Eôs, née du matin"),  
a ses demeures, son séjour, où le soleil se lève (Kr. " ses chœurs, là où sont les ascensions  
du Soleil) .

Depuis le pays des Cimmériens, Ulysse revient vers l'île Aiaïè chez Circé. Comme preuve que cette île est bien la même Aiaïè qu'il avait laissée, il y a le fait qu'il y retrouve Circé et Élpenor; ce dernier s'était précipité lors du départ d'Ulysse, lui était apparu dans le monde inférieur et était maintenant enterré sur Aiaïè. Les points de vues des commentateurs sur Aiaïè sont divers et étranges.

Je trouve dans ces quatre vers quatre indications pour déterminer l'endroit où Ulysse se trouve.

Tout d'abord, Éos et Hélios ne sont pas identiques. Éos désigne le soleil à l'est, c'est-à-dire le matin et au printemps. Hélios désigne le soleil dans les autres moments du jour et de l'année. Dans la signification rapportée au jour ce passage n'aurait pas de sens, car l'indication qu'une île se trouve à l'est, là où le soleil se lève, ne nous apprend rien. Je le comprends comme la transmission d'un ancien passage, avec une signification rapportée à l'année. Éos est le soleil à l'est, également au printemps. Comme cette indication doit permettre de désigner l'île, nous avons à comprendre les expressions "les endroits où danse Éos" ("les chœurs d'Eos") et les "ascensions d'Hélios" comme des expressions de la géographie mathématique. Le matin, à l'est, à l'équateur, Éos monte en suivant un arc à forte pente, c'est à l'équateur que se trouvent les vraies maisons d'Éos et les endroits où il danse.

Les ascensions d'Hélios, pris dans leur signification rapportée à l'année, ne peuvent se trouver qu'en dessous du tropique du Capricorne, là où le soleil dans le courant de l'année (comme pour l'hémisphère nord) s'élève effectivement, comme cela est souvent dit

**"le soleil sorti de l'Océan pour monter dans le ciel" (II. VII, 421).**

**Les tournants et les ascensions du soleil, ἡελίοιο τροπαί (héelioio tropai) et ἀντολαί (antolai) se répondent pour désigner le tropique du Cancer et celui du Capricorne.**

Mais un lieu ne peut se trouver à la fois sur l'équateur et sur le tropique du Capricorne; il y a là un désordre que nous devons examiner.

Nous en trouvons l'explication dans l'indication précise que l'île se trouve là où Ulysse quitta le courant de l'Océan, (πρωταμόν Ὀκεανοῖο - potamon Okkeanoio) et revint dans la large mer navigable (θάλασσαν - thalassan).

C'est une confusion irréparable qui a affecté l'expression πρωταμόν Ὀκεανοῖο, on la comprend comme le Fleuve Océan, un courant qui entoure globalement la terre, sans plus penser à la nature de l'Océan lui-même. Il ne peut venir à aucun peuple l'idée d'appeler fleuve l'Océan s'il ne l'a pas vu, et s'il l'a vu, la désignation de l'Océan comme fleuve ou comme courant, doit correspondre à ce qu'il a vu, à une caractéristique réelle de l'Océan. Or l'Océan n'est pas un fleuve et ne l'a jamais été, mais il a des courants caractérisés par des couleurs et des températures de l'eau différentes, que l'œil et la main peuvent percevoir. Ces courants ont fait grosse impression sur les gens de Christophe Colomb, et pouvaient d'autant moins échapper aux anciens navires.

La conception que le courant de l'Océan était un fleuve global qui faisait le tour de la terre est une conception remontant aux temps très anciens de la Grèce, de la contemplation philosophique de la nature et l'on peut prouver que de tels passages, et quelques autres provenant de la poésie rhapsodique, faisaient que toutes les autres indications concernant l'Océan étaient aussi comprises de la même manière. En règle générale, dans tous les cas semblables, la façon de voir la plus moderne est déterminante pour l'ensemble des versions de l'Iliade et de l'Odyssée;

Les courants de l'Océan sont tout autant conformes à la nature que l'Océan lui-même, et seule cette signification, conforme à la réalité, est la signification d'origine.

Mais le courant océanique, à l'est de l'Afrique, va vers le sud, et vers le nord à l'ouest. Si Ulysse avait atteint le continent Antarctique depuis les Mascareignes, c'est parce qu'il était tiré par le courant, et il a continué avec le courant, de sorte qu'il est impossible qu'il ait fait voile vers la même île de Circé où il était passé. En suivant le courant océanique, il était entraîné sur la côte ouest de l'Afrique, vers le nord, dans l'Océan Atlantique.

Maintenant, l'île où il fit escale se trouvait là où le courant de l'Océan cessait et où le navire entrait dans la large mer navigable. Un regard sur la carte nous apprend que le courant équatorial dans l'Océan Atlantique est dirigé vers le sud le long de la côte est de l'Amérique, qu'il change de direction à la latitude 40° S et remonte vers le nord, c'est le courant de l'Atlantique sud, à l'ouest de l'Afrique, jusqu'à ce qu'il tourne vers l'ouest au voisinage de l'équateur et se perde. Ce courant entoure un vaste espace de mer tranquille, et il est totalement conforme à la nature de dire qu'Ulysse, quittant le courant de l'Atlantique sud, entrait dans la large mer navigable. Là se trouve une île, c'est l'île de l'Ascension.

**Ulysse avait voyagé vers le sud dans l'Océan Indien, il avait touché le continent Antarctique, et avait fait route vers le nord, autour de l'Afrique. Il n'a pas abordé à la même île où il avait laissé Circé et Elpenor, île nommée Aiaïè, mais a fait route depuis les Mascareignes jusqu'à l'île de l'Ascension.**

Nous voyons clairement l'effet de la poésie plus récente qui cherche à unifier l'histoire tout en s'appuyant sur les anciennes transmissions orales.

S'il convient qu'une des îles des Mascareignes porte le nom renommé d'Aiaïè, et qu'elle soit le paradis recherché, nous en discuterons plus tard. L'île où Ulysse fait escale maintenant n'est certainement pas Aiaïè, mais, comme nous le voyons, une halte insignifiante et sans nom, dont la mention donne l'occasion à la poésie plus récente de localiser une partie du cycle légendaire. À cette escale, on ne trouve aucune Circé, et l'ensemble des prophétie sur les Sirènes, les Planctes, Charybde et Scylla, Thrinacie ne viennent pas de la bouche de Circé. Ulysse a atteint son point le plus au sud, maintenant il s'en revient, il est sur le voyage de retour, le voyage vers chez lui; la poésie plus récente a saisi ce voyage de retour comme un voyage par la même route, et ainsi, il fallait qu'Ulysse repasse chez Circé.

Nous voyons d'abord que dans les vers XII, 1-4,

Quand le navire eut quitté les eaux du fleuve Océan,  
il retrouva la houle de mer aux larges voies,  
puis l'île d'Aiaïè où...

le mot **Αιαίην** (Aiaïè) n'est pas authentique, puisque, des deux descriptions locales, seule la première convient. L'île qui se trouve là où le courant de l'Océan conduisait dans la large mer navigable se trouve aussi là où danse Éos et où sont ses demeures, c'est à dire au voisinage de l'équateur. L'autre donnée, **άντολαι ήελίοιο** est aussi peu pertinente que **Αιαίην**. Nous voyons bien que **Αιαίην** et **άντολαι ήελίοιο** sont indissolublement liés, car l'île Aiaïè nommée la première, que nous avons reconnue être une des Mascareignes, se trouve sous le tropique du Capricorne, et le fait de considérer que les deux îles sont identiques était aussi l'occasion de mélanger leurs caractéristiques.

Comme nous l'avons établi, Ulysse découvre, alors qu'il était sur le tropique du Capricorne, que le soleil se trouvait au nord à midi, mais il nous manquait l'indication précise qu'Aiaïè se trouvait à la latitude 23°1/2 S. Nous trouvons ici cette indication comme une des caractéristiques inhérente de l'île Aiaïè, mais, avec le nom de cette île, elle appartient à un autre passage; ses données géographiques précises étaient ainsi présentes, et la conclusion que j'en ai tirée est expressément confirmée dans l'Odyssée.

D'après nos recherches, il n'est ni possible, ni nécessaire, de reconstituer le texte ancien de ce passage, car l'ancienne transmission orale est passée par de si nombreuses remises en questions par la poésie rhapsodique, que je ne peux que montrer la formation de l'Odyssée et reconnaître les parties anciennes. Ces vers auraient pu être ainsi à l'origine :

**νήσόν τε κραναήν, ὅθι τ' ἠους ἠριγενείης  
οἰκία καὶ χοροὶ εἰσι καὶ ἠελίοιο κέλευθοι**

(nous voyons une île dure, c'est la maison d'Eos née du matin  
là sont ses chœurs et les chemins du Soleil)

## 6. Odyssée V. 275-277 (Méditerranée)

**οἷη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὑκεανοῖο·  
τὴν γὰρ δὴ μιν ἄνωγε Καλυψώ, διὰ θεάων,  
ποντοπορευέμεναι ἐπ' ἀριστερὰ χεῖρὸς ἔχοντα.**

[ L'Ourse qui est ] seule à ne pas se plonger dans le courant de l'Océan.  
Calypso lui avait ordonné en effet  
de naviguer au large en l'ayant toujours à main gauche.

J'ai déjà discuté le passage précédent, V, 270-274,

Il s'installa, il tint la barre en homme du métier, 270  
et jamais le sommeil ne tomba sur ses yeux  
qui fixaient le Bouvier tard couché, les Pléiades,  
l'Ourse que l'on appelle aussi le Chariot  
et qui, tournant sur place en épiant Orion, est seule ...

dans mon traité "Contribution à l'Uranologie homérique" sous le titre "L'étoile polaire dans l'Odyssée". La Grande Ourse est une constellation circumpolaire (ἄμμορός λοετρῶν- "ammoros loetrôn" : "qui n'a point part aux bains"), avec ses deux étoiles à l'ouest, a et b, elle regarde vers le sud-ouest, vers Orion; elle culmine lorsque le Bouvier et les Pléiades sont à la même hauteur au dessus de l'horizon et que le méridien partage la Grande Ourse entre a et b. Ulysse alla vers l'est, en gardant cette constellation à sa gauche.

Je dois maintenant revenir sur ce qui n'a pas encore pu être expliqué dans cet article; deux points importants, οἴη et Ὠκεανοῖο. (oiê: "seule" ; Okeanoio: "Océan")

L'observation des étoiles est faite depuis l'Océan, et il est dit que la Grande Ourse fait partie des constellations qui ne baignent pas dans l'Océan. Si Ulysse revient du continent austral, il doit avoir remarqué que la Grande Ourse plonge dans l'Océan, qu'à l'équateur par exemple, elle disparaît encore complètement du ciel nocturne; plus Ulysse remonte vers le nord, moins elle plonge pour lui dans l'Océan; mais elle ne plonge plus du tout dans l'Océan qu'à partir de la latitude où la hauteur du pôle est supérieure à la distance de l'étoile la plus au sud de la Grande Ourse au pôle. Nous trouvons que le pôle nord du ciel pour la situation stellaire donnée dans les vers 270-278 se trouve à 43-48° plus à l'est qu'aujourd'hui. Prenons la valeur moyenne de 45°, l'époque 1450 av. J.C.; l'étoile h, la plus au sud de la Grande Ourse, est à 23° du pôle nord. De ce côté seulement du tropique du Cancer, la Grande Ourse commence à devenir une constellation circumpolaire; à une latitude de 33° nord, son étoile la plus au sud devient visible; et puisqu'à cette latitude il n'y a aucun Océan à l'est de l'Afrique, nous voyons que cette observation a été faite dans l'Océan Atlantique et au nord du tropique du Cancer. Les mots ἄμμορός Ὠκεανοῖο, "ne baignant pas dans l'Océan", nous donnent la longitude et la latitude du point d'observation et nous conduisent au voisinage des îles Canaries.

Mais οἴη - seule - était circumpolaire la constellation de l'Ourse. On pense généralement que les autres constellations du nord n'avaient pas encore de nom, qu'elles n'étaient pas encore déterminées par des étoiles; mais, d'après ce que nous percevons de l'astronomie, cela est impossible. Cela pourrait concerner la Petite Ourse, mais, au voisinage du pôle, il y a une grande constellation, le Dragon, qui possède une renommée plus grande et plus ancienne que la Grande Ourse elle-même. Il n'y a pas lieu ici d'analyser complètement la signification du Dragon, je n'en donnerai qu'un exemple.

"d'abord, l'invincible Chimère, il lui demanda de la tuer" (II. VI, 179) :

Bellerophon reçoit la mission de tuer la Chimère; celle-ci est lion devant, dragon derrière et chèvre au milieu. Que le Lion soit la constellation du ciel, je l'ai déjà expliqué pour le passage Od. IV, 456 dans mon article "ein Schluss auf das Alter der Ilias" (Une conclusion sur l'âge de l'Iliade). Curtius dérive Χίμαιρα de χίμαρος, fem. χίμαιρα "chèvre" (vieux n. gymbr), agneau d'un an. Je rapproche ce mot de χίων, δὺς-χιμος, χεῖμα, χειμών et traduis "l'hivernale", comme Ἑλίκη, celle qui se tourne constamment au ciel, c'est à dire ἄρκτος l'Ourse, ou ἄμαξα, la Balance. La Chimère est la constellation polaire, l'Ourse, et également le Dragon céleste, la troisième constellation. En effet ces trois constellations Lion, Ourse et Dragon sont disposées dans le ciel comme dans la description du monstre; le Lion devant, au milieu, la constellation polaire, l'Ourse, derrière le Dragon, et ces trois constellations étaient les principales, à travers lesquelles passait le méridien du solstice, et qui montraient donc la direction nord-sud. Mais le Lion fut tué lorsque le solstice d'été ne se situa plus dans cette constellation, c'est à dire au 15<sup>ème</sup> siècle av. J.C.

Nous voyons que le Dragon était une constellation bien connue autrefois, indiquant le nord comme l'Ourse.

Les étoiles les plus au sud de cette seconde constellation polaire, la Tête du Dragon se situaient à cette époque à environ 30° du pôle et étaient encore visibles en dessous de la latitude 40° nord. Entre 33 et 40°, seule l'Ourse était circumpolaire.

Ulysse reçoit ainsi dans les vers V, 270-277

Il s'installa, il tint la barre en homme du métier, 270  
 et jamais le sommeil ne tomba sur ses yeux  
 qui fixaient le Bouvier tard couché, les Pléiades,  
 l'Ourse que l'on appelle aussi le Chariot  
 et qui, tournant sur place en épiant Orion, est seule  
 à ne pas se plonger dans le courant de l'Océan.  
 Calypso lui avait ordonné en effet  
 de naviguer au large en l'ayant toujours à main gauche.

L'information remarquable que s'il gardait a et b de la Grande Ourse à leur point culminant sur sa gauche, il ferait route vers l'est; et afin qu'il n'aille ni trop au nord, ni trop au sud, il lui est indiqué que la Grande Ourse devait être pour lui la seule constellation circumpolaire; s'il apercevait les étoiles les plus au sud du Dragon à leur point le plus bas, il serait trop au nord, s'il voyait les étoiles les plus au sud de la Grande Ourse passer sous l'horizon, il serait trop au sud. La Mer Méditerranée s'étend entre 30 et 45° de latitude nord, le 40<sup>ème</sup> degré traverse les Baléares et la Sardaigne, le 38<sup>ème</sup> la Sicile et la Grèce; Ulysse doit rester entre 33 et 40°. C'est bien l'indication pour parcourir la Méditerranée d'Ouest en Est.

Ce n'est plus le soleil ici qui guide Ulysse, car il ne peut le conduire d'ouest en est comme il l'avait fait du nord au sud ou vice versa. Le nord, qui ne peut être déterminé d'après la position du soleil, est déduit de la position des étoiles, et les deux constellations polaires l'Ourse et le Dragon sont pour cela déterminantes. Cinq points de la rose des vents étaient déterminés par la position du soleil, le sixième, le nord, l'était d'après les constellations polaires. La grande Ourse et ses voisines, le Bouvier, Orion et les Pléiades, ne servaient pas seulement, comme nous le voyons ici, pour s'orienter dans l'espace, mais étaient également déterminantes pour la fixation du temps, comme nous le voyons dans la formule τριχὰ νυκτὸς ἔην, μετὰ δ' ἄστρα βεβήκει (tricha nuctos eên meta d'astrâ be bêkei)

Plus des deux tiers de la nuit se sont écoulées ; la troisième seule reste encore  
 (II. X, 252)

Quand, les astres baissant, la nuit fut à son dernier tiers, ... (Od. XIV, 483; XII, 312)

On comprend νύξ comme la nuit ordinaire et l'on explique : "la nuit était divisée en trois parties, le derniers tiers était celui où les étoiles avaient une course descendante". Comme si les étoiles n'avaient pas également une course descendante le soir, comme si l'on ne pouvait pas dire de n'importe quelle étoile qu'elle a une course descendante dans la troisième partie de la nuit ou comme si une nuit quelconque pouvait être déterminante par la position des étoiles dans son troisième tiers.

Les étoiles doivent être déterminées, et la nuit doit être une nuit précise. **Les étoiles, cela n'a aucun sens aussi longtemps que l'on donne à νύξ (nux) son sens ordinaire, journalier, mais cela prend un sens si l'on prend νύξ dans sa signification rapportée à l'année, l'hiver: le troisième tiers de cette nuit commence le 21 janvier et embrasse les deux derniers mois de l'hiver, jusqu'au 21 Mars.** Les étoiles particulières auxquelles on se rapporte ici devaient avoir au début de ce troisième tiers de l'hiver une telle position dans le ciel que l'on puisse dire "qu'elles avaient franchi (le méridien)". Considérons nos quatre constellations: au début de l'hiver (νύξ 21 Sept.) elles étaient disposées de telle sorte qu'à l'aube a et b de la Grande Ourse culminaient, Orion et les Pléiades se trouvaient dans le ciel au sud ouest et le Bouvier au nord-est. Au début du deuxième tiers (21 Nov.) à l'aube, Les Pléiades et Orion étaient déjà couchés, la Grande Ourse avait presque entièrement franchi le méridien et le Bouvier était proche de son point culminant. Dans le troisième tiers de l'hiver (21 Janvier) à l'aube, la grande Ourse était déjà proche de son point le plus bas, le

Bouvier dans le ciel du nord-ouest, ces constellations avaient franchi le méridien; même le Bouvier, à l'aube, se trouvait dans le ciel de l'ouest.

Ce sont là les constellations qui "ont franchi (le méridien)" au troisième tiers de la nuit.

Plus des deux tiers de la nuit se sont écoulées ; la troisième seule reste encore (II. X, 252)

Quand, les astres baissant, la nuit fut à son dernier tiers, ... (Od. XIV, 483; XII, 312)

désignent clairement le plein hiver, de même que Od. XII, 312. Mais cette formule, comme toutes celles qui servent à signifier le temps, a été comprise dans sa signification rapportée à la journée, dans laquelle elle ne veut strictement rien dire.

Si nous reprenons les six passages cités, nous y voyons définis six points principaux du voyage d'Ulysse.

**Ortygie, dans la Mer Rouge, sur le tropique du Cancer, était connue d'Ulysse; il alla aux Seychelles dans l'Océan Indien près de l'équateur, aux îles Mascareignes près du tropique du Capricorne, au Continent Antarctique, à l'île de l'Ascension près de l'équateur dans l'Océan Atlantique, et traversa finalement la Méditerranée d'ouest en est pour revenir chez lui en Grèce.**

Ortygie a été ajoutée aux autres étapes car il était important de nommer le tropique du Cancer; Ulysse devait partir de la Mer Rouge et passer le tropique du Cancer. Dans l'Océan Indien il a navigué vers le sud, dans l'Océan Atlantique vers le nord, dans la Méditerranée vers l'est. Cela signifie qu'il a fait le tour de l'Afrique, et la clé de l'Odyssée est la relation de la circumnavigation de l'Afrique par Ulysse.

Autour de ce squelette, doivent s'ordonner tous les récits, pour former une saga unitaire. Toutes les repères chronologiques sont donnés dans l'ancien récit avec leur signification rapportée à l'année.

## Les exigences de l'Histoire et des Sciences Naturelles

Les six passages que nous avons discutés nous orientent sur le contenu de l'Odyssée, sur le temps et l'espace de son action. La base du poème, qui est devenu un conte sur l'errance d'Ulysse, est la tradition d'une circumnavigation de l'Afrique; la scène de l'action est principalement l'Océan, l'époque environ le 15<sup>ème</sup> siècle av. J.C.

Le contenu de l'action et sa localisation trouveront leur preuve dans les récits particuliers; mais il est temps à ce propos d'appeler à l'aide l'Histoire et les Sciences Naturelles; deux renseignements importants nous sont donnés, le passage Od. V. 270-277

Il s'installa, il tint la barre en homme du métier, 270  
et jamais le sommeil ne tomba sur ses yeux  
qui fixaient le Bouvier tard couché, les Pléiades,  
l'Ourse que l'on appelle aussi le Chariot  
et qui, tournant sur place en épiant Orion, est seule  
à ne pas se plonger dans le courant de l'Océan.

Calypso lui avait ordonné en effet  
de naviguer au large en l'ayant toujours à main gauche.

qui décrit le ciel, et le passage Od. XI. 14-19

Là se trouvent la ville et le pays des Cimmériens,  
couverts d'un voile de brouillard; sur eux, jamais,  
le soleil éclatant ne fait descendre ses rayons.  
pas plus quand il gravit les hauteurs du ciel constellé  
que lorsqu'à son zénith, il se retourne vers la terre;  
une funeste nuit s'étend sur ces infortunés

qui décrit l'état de la terre, à savoir que le Continent Antarctique était encore habitable et pouvait être rejoint en bateau. Pour cela, les Sciences Naturelles doivent nous fournir l'instrument de mesure et nous indiquer l'époque la plus proche où cela était encore possible. L'Histoire, d'autre part, doit nous apprendre quelle est la date la plus ancienne



que nous devons retenir pour l'aptitude à naviguer des Grecs. Histoire, Sciences Naturelles et Odyssée doivent être en accord et permettre de déterminer l'époque exacte.

## 1. L'Histoire

nous montre que le noyau de l'Iliade repose sur des faits plus anciens que l'Iliade elle-même dans sa forme actuelle. Curtius a démontré que ce n'est qu'au retour des Ioniens que les anciennes sagas et les anciens chants ont été rafraîchis et que l'épopée a été créée dans la forme qu'elle revêt encore aujourd'hui; le royaume de Priam, de Ménélas et d'Agamemnon existait à l'époque pré-dorique. Longtemps, les migrations des Grecs de l'est se sont dirigées vers l'ouest, vers l'Europe, et souvent, aux Dardanelles, les Vests ont été soumis à des destructions dues à des peuplades migrantes; L'Iliade elle-même rapporte de nombreuses conquêtes d'Ilion, et cela peut bien avoir été le cas, tant les données des Anciens concernant les temps et les lieux sont peu fiables. Pour nous, deux conclusions: premièrement nous devons laisser de côté dans nos recherches, comme appartenant aux chants d'une époque plus récente, toutes les indications qui se rapportent aux dix années de la guerre devant Troie et au retour malheureux des héros vers la Grèce; mais nous devons considérer aussi toutes les données chronologiques de l'Antiquité sur cette guerre comme douteuses. Sur l'essence de l'Odyssée, seule l'Odyssée elle-même et l'Histoire peuvent nous donner de meilleures explications.

Ératosthène place cette guerre en 1180 av. J.C. Lepsius prouve dans sa Chronologie der Aegypter, p. 247 sq, qu'Ératosthène a raccourci l'histoire grecque comme l'histoire égyptienne.

Pline la déplace sous Ramsès III, qui régna depuis 1277 av. J.C.; *quo regnante Ilium captum est.* (H.n. XXXVI, 14,2).

Lepsius trouva dans les listes de Manéthon, à côté de Sethnectes, ces mots ajoutés: **ὁ παρ' Ὀμήρω καλούμενος Πόλυβος Ἀλκάνδρας ἀνὴρ, ἐφ' ᾧ τὸ Ἴλιον ἐάλω** ("c'est sous Alcandras nommé par Homère Polybe que Troie fut prise ") Lepsius ne refuse absolument pas d'attribuer ces mots au véritable Manéthon, au contraire, il dit expressément que celui-ci peut avoir les avoir placés, non pas comme provenant d'anciennes sources historiques, mais, comme le prouve par ailleurs l'identification d'Osurphis avec Moïse et de Hermaus avec Danaos, comme son point de vue personnel et celui de ses contemporains. D'après Lepsius, Sethnectes régna de 1284 à 1277 av. J.C.

Pour Eustathe et un autre exégète d'Homère, c'est Séthos qui régnait lorsqu'Ulysse, au cours de son errance, avait dû faire escale en Égypte. Eustathe dit à propos du vers :

puis je m'avancai au devant du char du roi (Od. XIV, 278)

**"φασὶ δὲ οἱ Παλαιοὶ ἐν τῷ "βασιλέως ἐναντίον ἠλυθον" ὅτι ὁ Σέθως ἐβασίλευσε Αἴγυπτον τότε** - les Anciens disent que le roi vers lequel il avança était Sethos qui gouvernait l'Égypte", et un autre interprète : **Σέθως τότε ἐβασίλευσε** .

Sethos régna de 1309 à 1284 av. J.C. et Lepsius vit dans l'authenticité du nom de Séthos un signe certain que les "Anciens" étaient une source sûre.

Les repères chronologiques les plus anciens concernant l'Iliade et l'Odyssée remontent ainsi jusqu'en 1300 av. J.C., mais ils ne reposent que sur les données incertaines des "Anciens". Et même alors, cela ne suffit pas à expliquer l'Odyssée.

Ernst Curtius nous offre dans son Histoire de la Grèce un cadre plus large pour l'action de l'Odyssée et nous permet de rattacher la navigation d'Ulysse à un contexte historique solide que nous tirons aussi des descriptions de la nature dans l'Odyssée. Curtius dit (S. 38):

"Le développement des Grecs de l'Asie en un peuple de marins se situe au delà de toute connaissance historique; nous ne les connaissons absolument pas dans leur patrie d'origine, mais seulement lorsqu'ils devinrent des marins audacieux, et lorsque, non contents de maîtriser leur propre mer, ils suivirent les traces des Phéniciens, s'introduisirent au milieu des autres peuples et entrèrent dans l'Histoire.

De cette époque proviennent les premières traditions historiques dont nous disposons sur le peuple Grec.

“Les contacts avec les autres peuples étaient de deux sortes: soit il s’agissait de peuples anciens de l’Orient avec lesquels les marins grecs étaient en relation, soit de nations du continent occidental de même origine chez lesquels ils se déplaçaient. De ces contacts du premier type, nous avons une connaissance certaine par les chroniques égyptiennes.

“Les Phéniciens étaient chez eux dans la vallée inférieure du Nil depuis les temps les plus reculés et y possédaient des comptoirs commerciaux lucratifs. Les marins grecs les y suivirent; les vents dominants de l’archipel les portaient au sud; ils aimaient, de préférence, s’installer aux embouchures des fleuves. Sous ce rapport, il n’y avait pas de fleuve plus propice que le Nil aux sept embouchures: ils y firent des escales, toujours plus fréquentes, plus étoffées, plus osées. Déjà, dans les documents du Moyen Empire, apparaît un groupe de peuplades dont la patrie est à chercher dans la Mer Égée et dont les caractéristiques ont été plus tard rapportées au peuple grec. Mais ce n’est que durant le Nouvel Empire, au temps de son éclat le plus haut, sous Ramsès I<sup>er</sup> depuis 1443 et sous ses successeurs, qu’apparaissent des signes certains qu’il ait été inquiété par des peuples de marins étrangers; ceux-ci ne formaient plus une masse informe, mais étaient désignées avec leurs noms, et ces noms, en partie, correspondent sans aucun doute à ceux que nous a transmis la tradition grecque. On y trouve les Dardaniens, les Lyciens, les Tyrrhéniens, les Achéens. Ces peuples marins s’alliaient avec les peuples de terre ferme, les Syriens et surtout les Lybiens pour se battre contre l’Égypte. Ils ne suivaient pas une politique de conquête, mais cherchaient à s’implanter sur les côtes et, ici ou là, entraient au service des peuples étrangers. Ainsi, dès Ramsès II, nous trouvons une partie de ces peuples vaincus comme gardes du trône. Sous son successeur Merenptah, à partir de 1322, les chroniques de l’Empire rapportent de nouveaux mouvements en Basse-Égypte; même les sanctuaires de Memphis sont défendus avec peine; les nouveaux arrivés s’installent dans le pays et inquiètent l’Empire par leur alliance avec les Lybiens. Sous Ramsès III, de nouvelles invasions ont lieu.

“Ainsi, les peuples des côtes et des îles de l’archipel ont débarqué dans le delta dès le 15<sup>ème</sup> siècle av. J.C. et nous devons rajouter au moins un siècle pour trouver le début de leur développement maritime; voilà une première base pour la détermination chronologique du début de l’Histoire grecque.

“Le premier peuple qui se détache avec son propre nom et sa propre histoire de l’arrière-plan obscur des peuples pélagiques est le peuple minyen, à l’ouest de l’archipel; Jason et les autres Argonautes font partie de son cycle héroïque. Les chants de la nef Argo, les plus anciens chants des pays grecs, dont nous ne pouvons que supposer le contenu, célébraient ces héros, éprouvés par toutes les adversités, couronnés par la guerre et la victoire, audacieux au courage inépuisable. Aventure après aventure, ils donnaient l’image la plus claire de ces expéditions maritimes et de leurs héros, comment ils s’étaient depuis longtemps affranchis des peuplades de la côte est et s’étaient associés à des compagnons audacieux des pays grecs de l’ouest; les participants à l’aventure étaient venus de toutes les côtes, et même de l’intérieur; et partout où les Argonautes étaient chez eux, on trouve aussi des traces de l’établissement de nombreux peuples venant de l’autre côté de la mer. Le but du voyage était un pays merveilleux du nom d’Aia, qui sera placé tantôt ici, tantôt là. Il y a plusieurs versions du lieu d’appareillage de la nef Argo, un signe qui montre de façon certaine combien son influence était également répartie; mais la plupart de ces sagas se sont formées sur le golfe de Pagasae, le pays des Minyens. Les Minyens sont les premiers avec lesquels commence une migration visible des peuples pélagiques de ce côté-ci de la mer, avec lesquels commence l’histoire d’une Grèce européenne.”

L'histoire nous permet donc en fait, en nous basant sur les aptitudes maritimes des Grecs et sur les voyages des Argonautes vers le pays merveilleux d'Aia, d'aller jusqu'au 15<sup>ème</sup> siècle avant J.C.

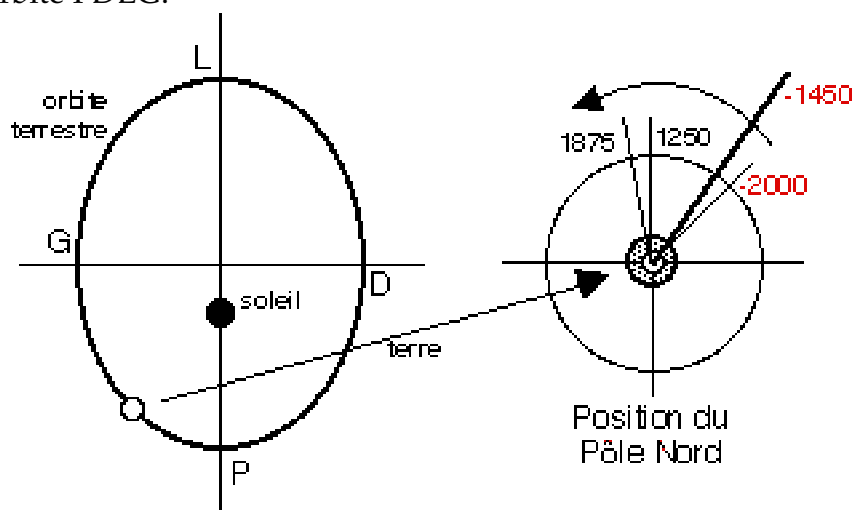
## 2. Les Sciences Naturelles

nous enseignent à mesurer la valeur des changements du ciel et de la terre. Je ne peux ici donner que des généralités: les ouvrages scientifiques offrent une présentation complète de la Physique et de l'Astronomie.

L'orbite de la terre est une ellipse dont un des foyers est le soleil; elle est partagée en quatre parties par son grand axe et son petit axe; J'appelle point P (proche du soleil) l'extrémité du grand axe, où la terre se trouve la plus proche du soleil en hiver, point L (loin du soleil) l'autre extrémité, où la terre se trouve la plus éloignée du soleil en été, point D l'extrémité droite du petit axe où la terre au printemps se trouve à un éloignement moyen du soleil, point G l'extrémité gauche du petit axe, où la terre en automne se trouve à un éloignement moyen du soleil. La rotation de la terre se fait d'ouest en est, en passant par P, D, L, G.

En plus de ses mouvements annuels et quotidiens, la terre a un autre déplacement général d'est en ouest qu'on nomme Précession des Équinoxes.

La terre n'est pas une sphère, elle est légèrement aplatie aux pôles et possède une masse supplémentaire à l'équateur, le renflement équatorial. Comme ce sont les masses qui s'attirent mutuellement, l'attraction du soleil et de la lune sur ce renflement est la plus forte lorsque la terre se trouve en L ou P. L'axe de la terre devrait, à cause de cette attraction du soleil sur le renflement, se placer perpendiculairement, s'il n'en était pas empêché par la rotation; mais l'attraction du soleil ne peut rester sans effet; l'axe de la terre conserve son inclinaison de  $23^{\circ}1/2$ , mais la rotation de la terre elle-même est ralentie tandis que le plan de l'équateur se déplace vers l'ouest sur le plan de l'écliptique. Ce ralentissement représente environ 52'' par année, un degré en 72 années, 10 degrés en 720 années, 100 degrés en 7200 années et 360 degrés en 260000 années: l'axe de la terre a alors fait en tout une rotation sur lui-même. On appelle cela une année platonique. Dessinons une ellipse sur une table et plaçons y en pensée le soleil à l'un des foyers; plaçons nous devant le point P de l'ellipse (le plus proche du soleil). Maintenant faisons tourner un globe terrestre sur l'orbite PDLG.



Aujourd'hui, la terre est située de telle manière que le pôle nord est tourné vers nous, le pôle sud, détourné de nous; dans 6500 ans, elle tournera de telle façon que le pôle nord soit tourné vers la gauche, le pôle sud vers la droite; dans 6500 ans encore de telle façon que le pôle nord soit détourné de nous, le pôle sud tourné vers nous, et dans 6500 ans encore, que le pôle nord soit tourné vers la droite, le pôle sud vers la gauche. L'axe de la terre conserve constamment son inclinaison de  $23^{\circ}1/2$ . J'appelle ces quatre quarts de l'année platonique ou de l'année cosmique, les quarts I, II, III, et IV. C'est à cause de cela

que se produisent les changements dont nous avons à tenir compte dans le ciel et sur la terre.

**a. Dans le ciel,**

le point vernal, ou tout autre point de l'écliptique que nous prenons comme point de départ de notre calendrier, recule vers l'ouest à mesure que la ligne d'intersection du plan de l'équateur avec celui de l'écliptique recule vers l'ouest; car cette ligne, prolongée dans le ciel, est la ligne équinoxiale. Le point vernal recule chaque année sur l'écliptique d'environ 52'', d'un degré en 72 années, de 10 degrés en 720 années, de 100 degrés en 7200 années et de 360 degrés en 260000 années; en une année platonique, il occupe toutes les constellations du zodiaque, de même le point équinoxial d'automne et les points solsticiaux d'été et d'hiver.

Le soleil, dans sa course annuelle, parcourt le zodiaque d'est en ouest dans l'ordre suivant: Poissons, Bélier, Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge, Balance, Scorpion, Sagittaire, Capricorne, Verseau. Le recul des points cardinaux se fait d'ouest en est, à l'inverse, de telle sorte que le point vernal recule du Taureau au Bélier et aux Poissons, le point solsticial d'été du Lion au Cancer et aux Gémeaux, le point équinoxial d'automne du Scorpion à la Balance et à la Vierge, le point solsticial d'hiver du Verseau au Capricorne et au Sagittaire. Et les signes actuels du zodiaque portent encore les noms des signes dans lesquels ils s'étaient trouvés autrefois.

De la même façon, **la position du pôle nord dans le ciel n'est pas fixe**: le pôle de l'équateur décrit autour du pôle de l'écliptique un cercle de rayon  $23^{\circ}1/2$ , sur lequel le pôle nord se déplace de la même manière d'est en ouest au cours d'une période de 26000 ans que le point vernal sur l'écliptique. J'appelle ce cercle que décrit le pôle de l'équateur autour du pôle de l'écliptique, le cercle de la précession. **Aujourd'hui l'étoile polaire est a de la Petite Ourse, dans 6500 ans, ce sera a de Céphée, dans 6500 ans de plus, a de la Lyre et dans encore 6500 ans, a du Dragon.**

Dans l'*Odyssée*, nous trouvons deux descriptions des étoiles. Un passage est en relation avec Ulysse, *Od.* V, 270-277:

Il s'installa, il tint la barre en homme du métier, 270  
et jamais le sommeil ne tomba sur ses yeux  
qui fixaient le Bouvier tard couché, les Pléiades,  
l'Ourse que l'on appelle aussi le Chariot  
et qui, tournant sur place en épiant Orion, est seule  
à ne pas se plonger dans le courant de l'Océan.  
Calypso lui avait ordonné en effet  
de naviguer au large en l'ayant toujours à main gauche.

**le méridien passait entre a et b de la Grande Ourse, le pôle nord se situait donc 48 à 43 degrés plus à l'ouest qu'aujourd'hui, et le calcul en temps nous mène entre 1606 et 1246 av. J.C.**; cela nous laisse une fourchette de 360 ans<sup>1</sup>. L'autre passage est en relation avec Ménélas. Dans le Livre IV de l'*Odyssée*, il est dit que Poséidon, le dieu des océans, apparaîtra à Protée, son sujet (*Od.* IV, 400) :

À l'heure où le soleil a franchi la moitié du ciel,  
quand le soleil aura dépassé la moitié du ciel, (*Od.* IV, 416-418) :

... quelque mal qu'il se donne pour fuir !  
Il s'y essaiera en empruntant toutes les formes  
qui rampent sur la terre, et celles de l'eau, et celles du feu;

il apparaîtra en lion, en feu, en eau, en arbres etc (*Od.* IV, 456-457).

D'abord se transforma en lion de belle crinière,  
puis en dragon, puis en panthère, puis en porc .

**Il s'agit là d'une information sous forme mythique sur l'arrivée de la crue du Nil en Égypte. Mais le Lion est la constellation du Lion dans laquelle le soleil se trouve alors**

<sup>1</sup> Voir *Beitrag zur homerische Uranologie*, (Contributions à l'Uranologie homérique) Vienne, Gerold 1874,

**au moment du solstice. La limite ouest du Lion est au degré 135 de l'écliptique; ainsi, le soleil a son dernier solstice dans le Lion en 1462 av. J.C, ensuite il tombe dans la constellation du Cancer<sup>2</sup>.**

Nous devons considérer qu'Ulysse et Ménélas sont contemporains, et appliquer la détermination de l'époque de la présence de Ménélas en Égypte au voyage d'Ulysse. Ainsi, la fourchette de 360 ans peut être réduite, et nous voyons que ces deux données astronomiques sont également vraies vers le milieu du 15<sup>ème</sup> siècle av. J.C.; en arrondissant, elles nous indiquent au moins **1450 av. J.C.**

#### **b. Sur la terre,**

le printemps recule, et avec lui les autres saisons de sorte que la terre qui a maintenant son printemps en D au quart I, l'aura en P au quart II, en G au quart III et en L au quart IV

Comme l'orbite de la terre est divisée en deux parties inégales par le grand et le petit axe, de même la longueur et l'intensité des saisons change, et la répartition de l'eau sur la terre. La portion de trajectoire au périhélie est plus courte, et, par suite de la proximité du soleil, la terre la parcourt plus vite; en même temps, la partie de la terre tournée vers le soleil subit l'attraction la plus grande et par suite la plus grande accumulation d'eau. À l'aphélie, l'orbite est plus longue et la vitesse moins grande et, pour la partie de la terre tournée vers le soleil, la masse d'eau est la plus faible. Cela concerne au quart I l'hémisphère sud de la terre, au quart III, l'hémisphère nord. On appelle marée annulaire l'accumulation d'eau, et le refroidissement dans les zones polaires produit les périodes glaciaires. Au quart I, la marée annulaire se trouve au niveau du tropique du Capricorne, parce que le soleil apparaît perpendiculaire à ce tropique au périhélie, et la glaciation au pôle sud parce qu'il subit le refroidissement maximum à l'aphélie: au pôle sud commence le minimum des températures, au pôle nord donc le maximum. Au quart III c'est le contraire. la marée annulaire se trouve au tropique du Cancer, la glaciation au pôle nord. c'est lui qui présente le minimum de température, le pôle sud le maximum. Dans les positions II et IV, quand le soleil au périhélie et à l'aphélie apparaît perpendiculaire à l'équateur, la marée annulaire est à l'équateur, les pôles nord et sud sont soumis aux mêmes températures, dans ces deux cas il y a équilibre. Au cours d'une année platonique, la marée annulaire se déplace donc du tropique du Capricorne à l'équateur, puis de l'équateur au tropique du Cancer et de nouveau vers l'équateur et le tropique du Capricorne. Lorsqu'elle se trouve aux tropiques, on a une période de glaciation au pôle correspondant. On peut comparer ce déplacement de la marée annulaire à l'apparition des marées quotidiennes.

En ce qui concerne la chaleur et le froid, on peut comparer le cycle de l'année cosmique à celui de l'année ou du jour ordinaire, les changements en 24 heures, ou 24 demi-mois, ou 24000 ans étant analogues.

Aujourd'hui, la terre est en P au périhélie, en L à l'aphélie, de sorte que la ligne des solstices correspond au grand axe de l'orbite terrestre, la ligne des équinoxes à son petit axe D et G. En fait, cette position se rencontrait réellement en 1250 ap. J.C., mais nous pouvons négliger pour l'instant les petites différences que cela entraîne.

Dans cette position actuelle (quart I), commence mathématiquement pour l'hémisphère nord l'été cosmique que nous comparons au 21 Juin ou à midi, et dans l'hémisphère sud, l'hiver cosmique, comparable au 21 décembre ou à minuit.

L'hémisphère nord a de longs printemps, de longs étés, des automnes et des hivers courts.

L'hémisphère sud a de longs automnes, de longs hivers, des printemps et des étés courts.

L'hémisphère nord est couvert de glace au pôle, ce n'est que dans le courant de l'été cosmique qu'il sera libéré de ses glaces; il en a été couvert depuis l'hiver cosmique et aussi depuis le printemps; car lorsque la terre, dans les temps précédent la période actuelle, se trouvait dans une position telle par rapport au soleil que celui-ci, au périhélie et à l'aphélie, était à la verticale de l'équateur et que, en conséquence, la chaleur était répartie de la même manière au pôle nord et au pôle sud; mais cette chaleur au pôle nord contribuait à

<sup>2</sup> Das Alter der Ilias, Vienne, Gerold 1874, pp. 6 et 10.; Beiträge zur homerische Uranologie, Vienne, Gerold 1874, pp. 22 et 48.

la fonte des glaces, mais pas à l'échauffement des températures; de la même façon de l'eau qui contient encore de la neige ou de la glace, ne gagne pas en température, aussi longtemps que toute la glace ou la neige n'est pas fondue. Mais lorsque le pôle nord sera un jour libéré de ses glaces, alors l'ensemble de cette chaleur de l'été cosmique contribuera à l'élévation de sa température, une période chaude s'établira, embrassant la deuxième partie de l'été cosmique et au moins la première partie de l'automne, après quoi, lorsque la terre ira de la position II à la position III, l'hiver cosmique se préparera.

Le pôle sud est aujourd'hui en glaciation, c'est pour lui le temps de l'hiver cosmique, semblable au 21 décembre ou à minuit; le froid et la formation de glace vont encore augmenter, au moment du printemps la glace diminuera, mais ne disparaîtra pas encore, jusqu'à ce qu'enfin arrive pour lui l'été cosmique. L'automne cosmique avait cependant précédé l'hiver actuel; c'était l'époque de l'Odyssée, l'époque où le débarquement sur le continent antarctique avait lieu. Cet automne est le moment qui, d'une part, suit au sud la période chaude et sans glaces de l'été cosmique, d'autre part, prépare le passage à l'hiver actuel, raide de glace. C'est là, en version considérablement vulgarisée, le principal de la théorie que le Dr. J.H. Schmick a développée sur la succession des périodes glaciaires. Il est vrai qu'il l'a élargie plus récemment, en disant: "Une série de variations d'une durée plus petite de 21000 années est toujours présente dans une plus grande, d'une durée bien supérieure, qui rejoint les extrêmes"; comme l'Odyssée nous conduit seulement aux limites du continent antarctique (61 à 66 ° latitude sud), nous n'avons pas affaire ici à un extrême. Nous devons cependant garder présente à l'esprit cette théorie dans son ancienne forme plus limitée, car c'est la seule base à partir de laquelle nous pouvons expliquer les différents stades des changements. Je prends maintenant la durée de l'année platonique non pas à 21000 années, mais, d'après les calculs habituels des astronomes, à 26000 années, et je considère l'orbite de la terre fixe, et non pas mobile.

Transportons nous par l'esprit à l'époque de l'Odyssée, 1450 av. J.C.

La position de la terre par rapport au soleil en 1250 ap. J.C. était telle que la ligne équinoxiale correspondait au petit axe de l'orbite terrestre et aux points de distance moyenne au soleil D et G, la ligne solsticiale au grand axe, c'est à dire que le printemps de l'hémisphère nord avait lieu en D, l'été en L, l'automne en G et l'hiver en P. Aujourd'hui, le point vernal a reculé d'environ 8° vers l'ouest par rapport à 1250; en 2000 av. J.C., la moitié du quart de l'année cosmique s'étant écoulée (3250 - 1250 = 2000), le point vernal tombait exactement à la moitié de l'arc DL, à 45° plus à l'est qu'en 1250 ap. J.C., et en 1450 av. J.C. 37° plus à l'est. La ligne équinoxiale et le petit axe de l'orbite terrestre se coupaient à un angle de 37°, de même que la ligne solsticiale et le grand axe. Faisons tourner le globe sur son orbite elliptique: en 1250 ap. J.C., le pôle nord, dont l'inclinaison est de  $23^{\circ}1/2$  est exactement tourné vers nous au périhélie; aujourd'hui, il faudrait tourner le pôle nord de 8° vers la gauche, de 45° vers la droite pour 2000 av. J.C et de 37° vers la droite pour 1450 av. J.C.

Dans le ciel, le pôle nord tombait 45° (37 + 8) plus à droite qu'aujourd'hui, à l'ouest d'a du Dragon; il n'y avait pas d'étoile polaire; les quatre points cardinaux tombaient 45° plus à l'ouest qu'aujourd'hui, le pont vernal à 45°, dans le Bélier, le solstice d'été dans le Cancer à 135°, l'équinoxe d'automne dans la Balance, à 225°, le solstice d'hiver dans le Capricorne à 315°. sur l'écliptique.

L'orbite terrestre est divisée en quatre parties, dont la plus courte est celle au périhélie P, la plus longue à l'aphélie L, les deux autres, au moment de l'éloignement moyen du soleil (G et D), de même longueur moyenne. Le printemps de l'hémisphère nord tombait à 37° de D, vers L, celui de l'hémisphère sud à 37° de G, vers P. Au nord, le printemps était le plus long, l'automne le plus court, l'été et l'hiver moyens; au sud, c'était le printemps qui était le plus court, l'automne le plus long, l'été et l'hiver moyens.

La marée annulaire se trouvait proche du tropique du Capricorne , à 10° de celui-ci, l'hémisphère sud accumulait la plus grande quantité d'eau, le courant équatorial tirait encore largement et fortement vers le sud.

En ce qui concerne le temps, ce stade de l'hémisphère sud est à comparer avec l'automne pour l'année ou le soir pour la journée et plus précisément, puisque 1250 ap. J.C. correspond pour le pôle sud au début de l'hiver cosmique (21 décembre ou minuit) et 2000 av. J.C. au milieu de l'automne (6 novembre ou 9h du soir), 1450 av. J.C. correspond au 13 Novembre ou 9h30 du soir. Car 550 années (2000 - 1450) se sont écoulées, ce qui, rapporté à 26000 années, correspond à 1/2 heure sur 24 heures ou 7 jours sur une année.

Milieu Novembre, c'est l'époque de l'hiver approchant, mais pas encore l'hiver. Au pôle proprement dit, la formation de glace peut déjà régner, mais à la latitude 66° la glace peut encore attendre l'hiver cosmique; la température peut avoir été relativement douce, car le printemps tombait toujours à proximité du soleil, l'été à un éloignement moyen, de sorte que les deux saisons les plus chaudes l'emportaient sur les plus froides. Le pôle sud avait connu précédemment son été cosmique, auquel devait succéder un automne cosmique relativement tempéré. Le courant équatorial apportait un courant chaud de l'équateur vers le pôle qui agissait comme retardateur.

**Il est donc possible, vu sous l'angle de la nature, qu'en 1450 av. J.C. la latitude 66° sud ait été encore libre de glaces, que la mer polaire ait été encore praticable**, comme aujourd'hui au pôle nord sous des latitudes équivalentes. J'ai pris la latitude 66° sud comme limite du continent Antarctique, alors que l'*Odyssée* suppose 61°; vraisemblablement l'étendue de ce continent était plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, car l'accumulation d'eau dans l'hémisphère sud n'avait pas encore atteint sa valeur maximale en 1450 av. J.C. **L'astronomie et l'Histoire nous permettraient de reculer jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle av. J.C.**, où les conditions relatées dans l'*Odyssée* sont encore plus faciles à prouver. Mais il y a encore dans l'*Odyssée* d'autres données en relation avec les conditions astronomiques et terrestres qui valent la peine d'être étudiées. L'Histoire, la disposition du ciel et celle de la terre, ne nous obligent pas à reculer jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle, ou à agrandir le continent antarctique: nous pouvons nous en tenir à la limite la plus au sud et à l'époque considérée. 3326 années (1450 + 1876) suffisent pour expliquer la position actuelle des limites du continent Antarctique, car elles représentent plus d'un huitième de l'année platonique, et pour le pôle sud, l'époque de l'hiver, le passage à la situation actuelle de la terre par rapport au soleil; un jour ordinaire d'hiver à 4 - 5° sous zéro crée une couche de glace d'un pouce, 4 - 5 fois plus au pôle; par 30 - 40° sous zéro, une couche de glace de deux pouces en un seul jour<sup>3</sup>.

Je renonce à construire en détail l'état exact du pôle nord et du pôle sud à cette époque, mais de manière générale, on voit que la masse de glace du sud devait être bien moindre que la puissante et étendue couverture glaciaire du nord. En fonction de cela, les vents et les courants marins, la position des calmes, la hauteur des océans devaient présenter une disposition correspondant à l'économie de la nature. Seule la conjonction harmonieuse de ces éléments prouvera leur vérité conforme à la réalité et permettra de reconnaître leur degré de changement.

## B. LA CIRCUMNAVIGATION DE L'AFRIQUE

### I. L'Égypte

La présentation du voyage commence, dans *Odyssée*, IX, 19-38:

Je suis Ulysse, fils de Laërte, dont les ruses  
sont fameuses partout, et dont la gloire touche au ciel. 20  
J'habite dans la claire Ithaque; une montagne

<sup>3</sup> Anm. Völker kosmog. Vorträge, Shaffhausen 1872, p. 127.

la domine, le Nérîte aux bois tremblants; des îles  
en nombre tout autour se pressent, qui ont nom  
Doulichion, Samé, Zante la forestière:  
Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres (Kr. **le couchant**) ; les autres au delà, vers l'orient;  
c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre.  
Chez elle me retint la merveilleuse Calypso;  
Circé m'avait aussi gardé dans sa demeure 30  
en Aiaïè, rusée, brûlant de m'avoir pour époux:  
mais mon âme ne se laissa jamais persuader.  
Car il n'est rien pour l'homme de plus doux que sa patrie  
où ses parents, même quand il habite un vaste domaine,  
en la terre étrangère, séparé de ses parents ...  
Je te conterai donc le périlleux retour  
dont Zeus me gratifia quand je revins de la Troade.

Je suis Ulysse, le fils de Laërte, je suis né à Ithaque et je viens de Troie.

Qui est Ulysse, nous ne le savons pas, les informations qu'en donnent ça et là l'Odyssée  
elle-même diffèrent: en XIX, 179-182,

Parmi elles, il y a Cnossos, grande ville où Minos  
régna par cycles de neuf ans, confident du grand Zeus, 180  
et père de mon père, Deucalion le généreux.  
Deucalion m'engendra et le seigneur Idoménée.

Minos est son grand-père, **Deucalion son père** et Idoménée son frère; en XVI, 118-119,

Arcisios ainsi n'eut qu'un seul fils, Laërte;  
puis celui-ci n'eut que le seul Ulysse ...

Arcisios est son grand-père, **Laërte son père**, Télémaque son fils, et il n'a pas de frère; en  
XIV, 199-204,

Je m'honore d'être né dans la vaste Crète  
et d'avoir eu pour père un homme riche; bien des fils 200  
avaient été nourris et étaient nés dans son palais,  
mais de l'épouse légitime; moi, ma mère était  
une esclave, mais autant que ses autres fils, Castor,  
enfant d'Hylax, dont je suis fier d'être le fils, m'aimait

Ulysse vient de Crète, **son père est Castor**, le fils d'Hylax, sa mère une femme achetée; en  
XI, 84,

Alors l'âme survint d'Anticlée, ma mère défunte,  
qui avait eu pour père le généreux Autolykos.

sa mère est Anticlée la fille du roi thessalien Autolykos. Le chercheur ne doit pas se contenter de tenir pour inventé ce que le conte présente comme inventé. Le conte devait se rattacher à une tradition et donc la modifier sous forme de fable, comme quelque chose de secondaire, quand il était obligé de la conserver; mais c'est justement là que peut se cacher la vérité. Sans étudier les différentes données dans le détail, nous voyons de manière générale qu'Ulysse est en rapport par sa mère avec la Thessalie, par son père avec la Crète; nous savons aussi qu'il est appelé fils de Sisyphe et fils d'Éole; Nous devons penser Ulysse comme un héros représentant, comme Homère, une époque culturelle et, par là, solliciter de bien des côtés. Non seulement Minos et Deucalion en Crète, Éole à Thèbes, Sisyphe à Corinthe, mais aussi Jason et Athamas, les chefs des Minyens, Nélée en Messénie, et tous les autres héros qui représentent cette culture fondée sur le voyage maritime, sont des parents d'Ulysse; ils appartiennent tous aux temps pré-doriques, sont à la charnière entre les époques pélagiques et helléniques et représentent le début des états côtiers en Grèce. Nous devons avoir présents à l'esprit cette époque, cette culture et particulièrement les voyages des Argonautes vers le pays merveilleux d'Aia, si nous voulons donner sa vraie dimension au voyage d'Ulysse.



Ithaque, cette île entre l'Épire et Samos, aujourd'hui Ithaki, n'est pas la patrie d'Ulysse, car la description qu'en donne Od. IX, 25-26

Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres; les autres au delà, vers l'orient.

ne correspond absolument pas à cette île. On dit qu'Homère se serait trompé, qu'il lui aurait manqué d'avoir vu lui-même les lieux, et l'on ne s'arrête pas au renseignement précis que Calypso l'aurait retenu en cet endroit, mais on relie αὐτόθι au σπέσσι qui suit <sup>4</sup>.

Je vois dans ces indications locales que nous avons aux vers IX, 19-38

Je suis Ulysse, fils de Laërte, dont les ruses  
sont fameuses partout, et dont la gloire touche au ciel. 20

J'habite dans la claire Ithaque; une montagne  
la domine, le Nérite aux bois tremblants; des îles  
en nombre tout autour se pressent, qui ont nom  
Doulichion, Samé, Zante la forestière:

Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres; les autres au delà, vers l'orient;  
c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre.

Chez elle me retint la merveilleuse Calypso;  
[Dans son antre profond, brûlant de m'avoir pour époux]

Circé m'avait aussi gardé dans sa demeure 31  
en Aiaïè, rusée, brûlant de m'avoir pour époux:  
mais mon âme ne se laissa jamais persuader.

Car il n'est rien pour l'homme de plus doux que sa patrie  
ou ses parents, même quand il habite un vaste domaine  
en la terre étrangère, séparé de ses parents ...

Je te conterai donc le périlleux retour  
dont Zeus me gratifia quand je revins de la Troade.

vérité et invention poétique côte à côte. Il doit bien s'agir d'une île qui se trouve au nord-ouest des autres îles de la région, Calypso a dû vraiment avoir retenu Ulysse sur Ithaque, de telle sorte qu'il y avait réellement habité (βαιετώ I X, 21; 36)

Chez elle me retint la merveilleuse Calypso...  
en la terre étrangère, séparé de ses parents ...

mais il est aussi faux de dire qu'Ithaque, l'Ithaki actuelle, est sa patrie que de dire qu'il venait de Troie. Ces vingt vers sont une introduction, ce qu'il y a dans ces vers d'authentique et d'ancien, nous le verrons plus tard. **Mais Ulysse, fils de Laërte, père de Télémaque et époux de Pénélope, ayant pour patrie Ithaque et venant de Troie, est une création de la poésie récente**, comme le retour de Troie des héros dans ses diverses représentations.

J'ai déjà dit dans mes "Beiträgen zur hom. Uranologie", p. 25, que les vers IX, 39-81<sup>5</sup> étaient anciens; les repères chronologiques sont à prendre dans leur signification rapportée à l'année; cela n'a aucun sens de dire qu'Ulysse détruit la ville en un jour, que les peuples voisins arrivent le lendemain matin, que le soir Ulysse doit fuir; qu'il est resté deux jours sur la côte après avoir subi des dommages. Si l'on saisit ces vers dans leur signification rapportée à l'année, ils contiennent d'anciennes réminiscences historiques, qui n'ont cependant aucun rapport nécessaire avec le voyage postérieur d'Ulysse.

L'Odyssée nous livre encore d'autres renseignements sur Ulysse. En XIV, 199-359 Ulysse raconte son histoire à Eumée; il aurait son origine en Crète, de là, il aurait été entraîné en Égypte et enfin égaré chez les Thesprotiens. Si nous laissons de côté l'enveloppe poétique

<sup>4</sup> **NdE** : le vers 30 est considéré comme interpolé : autothi spessi signifie ; "là... dans ses grottes [elle me retint] . Il est étonnant que Krichenbauer n'ait pas retenu la leçon des manuscrits quant au vers 28 "rien de plus beau que "sa" terre que l'on corrige en "cette" ; cela aurait été un argument de plus en sa faveur.

<sup>5</sup> **NdE** : Episode des Ciconès : Ulysse pille Ismaros, est contraint de fuir ; deux jours de tempête le poussent vers le cap Malée.

et les rapports à Troie, il y a aussi peu de raisons de refuser les indications du noyau historique que le voyage par Ismaros vers Malée. Nous pouvons comprendre ces indications séparément, dans le sens que les Grecs de l'est prenaient la route depuis Ilion aussi bien par Ismaros vers Malée que depuis Ilion vers la Crète, et que les deux routes ont été assignées à Ulysse; nous pouvons aussi les prendre ensemble; alors IX, 39-81 signifie qu'Ulysse a fait route depuis Ilion vers Malée en passant par Ismaros, XIX, 186 et 187

[Je vis Ulysse] ...La violence des vents l'avait rejeté vers la Crète  
comme il se dirigeait sur Troie au détour de Malée

signifie qu'il a été repoussé de Malée vers la Crète, et XIV, 246,

mon cœur me renvoyait en croisière en Égypte

signifie qu'il a été entraîné depuis la Crète vers l'Égypte. Cela vaudrait aussi la peine de suivre à la trace les complications que le conte a introduit dans les événements historiques particuliers, mais elles n'appartiennent pas à l'errance d'Ulysse proprement dite. Il suffit d'avoir montré que les indications fournies accessoirement sous la forme de récits inventés peuvent avoir plus de noyau historique qu'il n'en ressort du conte lui-même. Une indication importante de cette sorte est celle qui est donnée sur l'Égypte. La migration des Grecs vers l'Égypte est historique; et si la description XIV, 246-300<sup>6</sup> est faite dans la forme moderne, nous y lisons aussi que Ménélas était en Égypte, et cette indication nous est fournie d'après l'ancienne façon de s'exprimer; il est vraisemblable qu'à côté de cette manière vieillie de donner des indications que l'on trouve dans le conte, une autre se présente, rajeunissant de génération en génération, qui conserve vivante les connaissances historiques. Le conte ne pouvait pas intégrer l'Égypte dans l'errance d'Ulysse, car cette réminiscence aurait conditionné le temps et l'espace du récit; il fallait couper rapidement court depuis Malée ou depuis un point quelconque de la côte grecque: une tempête fait dériver le navire en détresse pendant neuf jours; c'est le vrai début du conte, cela stimule la fantaisie et lui laisse le plus de place possible. **Mais pour nous, l'Égypte est le maillon le plus important entre les événements en Grèce et le voyage lui-même, car ce n'est que depuis l'Égypte qu'Ulysse pouvait faire son voyage autour de l'Afrique. L'Égypte appartient au cycle légendaire.** Je laisse donc établir ce qu'il en était d'Ismaros et de la Crète, et mets en valeur les indications certaines de l'Odyssée: Ulysse a abordé en Égypte, ses hommes ont été tués ou faits prisonniers par les Égyptiens, Ulysse s'est rendu au roi et celui-ci lui a donné la vie sauve; il est resté sept ans en Égypte et y a accumulé des richesses (XIV, 251-286) :.

Embarqués le septième jour, loin de la vaste Crète  
nous cinglâmes, poussés par un bon souffle de Borée,  
aussi facilement qu'au fil d'un fleuve; aucun bateau  
ne subit d'avaries, mais, sans malades et sans morts,  
nous nous laissions conduire par le vent et les pilotes.  
En cinq jours, nous étions dans le beau cours de l'Égyptos;  
je fis mouiller dans l'Égyptos les navires arqués.  
Alors je demandai à mes fidèles compagnons  
de rester auprès des vaisseaux pour les garder; 260  
j'invitai des vigies à grimper sur les guettes.  
Mais, pris par la violence et n'écoutant que leur ardeur,  
ils pillèrent bientôt les très beaux champs des Égyptiens,  
emmenèrent les femmes et les petits enfants,  
tuèrent les guerriers: l'alarme fut donnée en ville.  
Entendant cet appel, les Égyptiens au point du jour  
survinrent; la plaine se remplit de fantassins, de chars,  
d'éclairs de bronze; et Zeus qui se plaît dans la foudre  
mit la panique chez mes gens; aucun d'eux n'osa

<sup>6</sup> NdE : Passage où Ulysse raconte à son porcher Eumée qu'il est un crétois qui revient de Troie par l'Égypte. C'est un récit qu'il invente pour ne pas être reconnu.

tenir tête; il est vrai que le danger était partout. 270  
À la pointe du glaive, plus d'un nôtre fut tué,  
et plus d'un emmené vivant vers le travail forcé.  
C'est alors que Zeus en personne m'inspira  
une pensée - plutôt aux dieux que je fusse mort et enterré  
en Égypte, sur place, car d'autres peines m'attendaient :-  
en hâte j'enlevai mon casque bien bâti,  
laissai glisser mon bouclier, jetai ma lance au loin;  
puis je m'avançai au-devant du char du roi,  
embrassai, baisai ses genoux; il me sauva par pitié,  
me fit monter sur son char et m'emmena pleurant. 280  
Certes, beaucoup me menaçaient encore de leurs lances,  
qui voulaient me tuer, car leur colère était extrême;  
mais il me protégeait; il craignait le courroux de Zeus  
hospitalier, que les actions mauvaises indisposent.  
Je restai là sept ans, et j'amassai beaucoup  
de richesses parmi les Égyptiens: tous me donnaient.

Je passe par dessus tout ce qui est arrivé avant l'escale en Égypte, et qui n'a pas d'influence sur l'explication de l'errance elle-même, et commence par ce récit la description du voyage autour de l'Afrique.

## II. Les Lotophages

**[Résumé des propositions : Krichenbauer voit dans le passage où Ulysse ment à Eumée -chant XIV- le point de départ de la circumnavigation ; tout part d'une inconséquence du texte : Ulysse raconte qu'une tempête au large de la Crète l'a fait dériver au Nord Ouest chez les Thesprotes (sud de l'Albanie) grâce au vent du Nord (le Borée). Krichenbauer alors détecte que dans ce passage, deux récits sont assemblés, l'un où Ulysse quitte l'Égypte après y avoir vécu 8 ans pour la Mer rouge et l'autre où Ulysse passe d'Égypte en Lybie par un vent de Nord Ouest (Zéphyr). Là-dessus, le conte moderne intervient qui met au début des errances d'Ulysse une tempête au large du Cap Malée, et à la fin pour son retour de chez Calypsô à Ithaque une autre tempête le laissant au Nord d'Ithaque chez les Phéaciens. Ici, le conte moderne dissimule le fait que d'Égypte Ulysse est passé en Mer Rouge (il est dit qu'il va en Phénicie) et imagine un retour par la Lybie et naufrage (la Lybie est à l'Ouest comme Calypsô et les Thesprotes sont des doubles des Phéaciens). Le conte associe donc le début et la fin. Cette recomposition explique les incohérences du texte. Il s'ensuit que les Lotophages sont situés dans le golfe d'Aden ainsi que les Cyclopes, et non en Lybie.**

**C'est dans la théorie de Krichenbauer un des endroits les plus contestables au sens où l'on ne nous dit pas comment du Nil il gagne la Mer Rouge. En revanche identifier Thesprote et Phéaciens est intéressant. NdE]**

On situe les Lotophages sur la côte nord de l'Afrique. Il n'y a pour cela aucune raison valable, sinon qu'on limite l'errance d'Ulysse à la Méditerranée. Mais nous avons vu que le voyage était systématique et qu'une des étapes après les Lotophages se situait dans l'océan Indien. Là, vivaient les Lestrygons, au voisinage de l'équateur. Il nous faut donc chercher les Lotophages sur la route qui mène de l'Égypte aux Lestrygons. En XIV, 299-359<sup>7</sup>

<sup>7</sup> NdE : suite du récit d'Ulysse à Eumée : on y lit en effet que le vent du Nord ou Borée conduit de Crète en Epire - sud de l'Albanie actuelle - là où l'on situe la région des Thesprotes. Krichenbauer a donc

Nous filâmes, poussés par un bon souffle de Borée,  
au large de la Crète; Zeus méditait leur mort. 300  
Et quand on eut quitté la Crète et qu'on n'eut plus en vue  
d'autres terres, mais le ciel seul et la mer,  
Zeus suspendit un nuage noirâtre  
sur le profond navire, et la mer en fut obscurcie

.....  
(suit le récit du naufrage et des neuf jours passés par Ulysse accroché à un mât)

le dixième, dans la nuit noire,  
la grande houle me roula vers les bords des Thesprotes.  
Là, le héros Phédon, roi des Thesprotes, m'accueillit,  
mais sans rançon; son fils m'ayant trouvé rompu  
de fatigue et de froid, m'avait conduit chez lui,  
m'avait fait relever pour aller au palais;  
il m'avait revêtu d'une tunique et d'une cape. 320  
C'est là que j'entendis parler d'Ulysse; il me disait  
qu'il l'avait accueilli, choyé, comme il rentrait;  
il me montra les biens qu'Ulysse avait accumulés,  
le bronze, l'or et le fer travaillé:  
deux hommes en vivaient sur dix générations,  
si nombreux étaient ses trésors dans les salles du roi.  
Ulysse, disait-il, avait gagné Dodone, afin  
de consulter le grand chêne divin de Zeus  
pour savoir s'il devait rentrer au gras pays d'Ithaque  
après une si longue absence, au grand jour, ou caché. 330  
Il me jura, offrant des libations dans sa demeure,  
que le navire était à flot et l'équipage prêt  
qui devait ramener Ulysse en sa patrie.  
Mais je fus renvoyé avant; un bateau de Thesprotes  
appareillait alors pour Doulichion aux beaux blés.  
Il les pria de m'emmener chez le roi Acastos,  
en veillant bien sur moi; mais de mauvais dessins leur vinrent,  
pour que je plonge encore plus bas dans l'infortune:  
sitôt que leur bateau se trouva très loin de la terre,  
ils complotaient de me réduire en esclavage, 340

.....  
(suit le récit de l'évasion d'Ulysse qui s'échappe des mains des Thesprotes voulant le  
vendre comme esclave).

Ulysse arrive chez les Thesprotiens. Je ne prétends pas que cette indication puisse démolir un pan de la vérité, mais comment Ulysse aurait-il pu gagner directement l'océan Indien depuis chez les Thesprotiens - ou depuis la côte nord de l'Afrique ? Il n'existait pas de canal entre la Méditerranée et la Mer Rouge, et même s'il avait existé, on ne comprendrait pas qu'il ait été emprunté sans que l'Odyssée n'en parle de façon claire. De l'Égypte aux Lestrygons, il n'existe qu'une voie maritime par la Mer Rouge et le Golfe d'Aden. Et comme il faut chercher les Lotophages sur cette route, de même les Thesprotiens, s'ils ont quelque chose à voir avec l'Odyssée, se trouvent au bout du voyage. Ulysse ne pouvait rejoindre la côte ouest de la Grèce, à son retour, que par la Méditerranée. Et, de fait, une fin manque au conte, tout comme un début. **Une tempête nous place chez les Lotophages, et un voyage fantastique ramène Ulysse à Ithaque. Le conte devait, il est vrai, commencer et finir de manière merveilleuse**, mais le début historique et la fin du voyage ont été conservés, simplement ces deux parties, Égypte et Thesprotie, ont été rassemblées en un tout.

---

raison de noter cette invraisemblance; il y voit la fin et le début du conte ; une tempête au début une autre à la fin.

Ceci nous deviendra plus évident si nous considérons de plus près les vers de liaison XIV, 287-300: un marchand phénicien convainc Ulysse de l'accompagner en Phénicie; au bout d'un an, le marchand le prend à nouveau avec lui vers la Lybie, soi-disant comme associé dans l'entreprise, mais avec l'intention de le vendre. Le navire, poussé par le Borée, dépasse la Crète, une tempête s'élève qui détruit les navires, le Phénicien coule, mais Ulysse dérive neuf jours en mer, et au dixième, il arrive sur les côtes de Thesprotie.

Nous butons ici sur un tas de contradictions. Ulysse n'était pas homme à se laisser tromper par un marchand. La nécessité

Je le suivis à bord par devoir, malgré mes soupçons (298)

n'est pas établie: l'accumulation de repères chronologiques, ἔτος ἐνιαυτός ὥραι μῆνες ἡμέραι, ("année", "cours de l'an", heures", "mois", "jours" en montre l'arbitraire; l'expression μέσσον ὑπὲρ Κρήτης est peu claire ("devant le milieu de la Crète", de telle sorte que celle-ci ne pouvait être aperçue que de loin). **Borée, NE, n'est pas le vent approprié pour une navigation de Phénicie en Crète.** Le vers 299

Nous filâmes, poussés par un bon souffle de Borée,

ramène au vers 253,

Nous cinglâmes poussés par un bon souffle de Borée,

où Borée conduit de Crète en Égypte, et le voyage est si facile et si rapide que l'on croirait descendre le courant. Il est évident qu'il faut entendre Ζεφύρω (Zéphyr) au lieu de Βορέη (Borée). Si nous remplaçons de même Βορέη par Ζεφύρω dans XIV, 299, le passage entre l'Égypte et Thesprotie s'éclaire. Le récit du séjour d'Ulysse en Égypte se terminait, dans la version primitive, par le passage d'Ulysse d'Égypte en Lybie avec le zéphyr (NO). Mais la description complète n'est pas reprise dans le conte lui-même. Son unité exige la séparation des récits d'Égypte et de Thesprotie. Ce n'est qu'ensuite que les deux parties ont été réunies, et c'est pourquoi il devient nécessaire qu'Ulysse n'appareille pas avec le zéphyr; à la place de Ζεφύρω aucun autre nom de vent ne convient que Βορέη; mais **avec le Borée, on ne va pas d'Égypte en Thesprotie;** et rien n'a été trouvé de mieux que de faire partir Ulysse de la Phénicie; ainsi, il devenait nécessaire qu'il veuille aller en Lybie, passant au large de la Crète avec le Borée, une tempête faisant le reste; dans le conte, Ulysse ne dérive plus, attaché à son mât, les neuf jours convenus; et pour que Borée (299) ne puisse créer une confusion, le voyage de Crète en Égypte se fait aussi avec lui. Mais cette contradiction inutile avec la réalité nous indique une modification intentionnelle. En 299, c'est le but, en 253, le moyen.

Si nous retirons des vers XIV, 287-300 les repères chronologiques arbitraires (ἔτος ἐνιαυτός ὥραι μῆνες ἡμέραι), il nous reste cinq vers qui laissent apercevoir la conclusion du séjour d'Ulysse en Égypte; ce sont les vers:

287, ἀλλ' ὅτε δὴ ὄγδοόν μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ἦλθεν

Mais, quand je vis s'ouvrir le cours de la huitième année,

288, δὴ τότε Φοῖνιξ ἦλθεν ἀνὴρ ἀπατήλια εἰδώς,

un Phénicien survint, fort habile imposteur,

295, ἐς Λιβύην μ' ἐπὶ νηὸς ἔεσσατο ποντοπόροιο,

il me fit embarquer en bateau pour la Lybie.

299, ἦ δ' ἔθειν Βορέη ἀνέμῳ ἀκραεὶ καλῶ

Nous filâmes, poussés par un bon souffle du Zéphyr (correction de Kr. au lieu de Borée),

300, μέσσον ὑπὲρ Κρήτης· Ζεὺς δὲ σοῖσι μήδετ' ὄλεθρον.

au large de la Crète; Zeus méditait leur mort.

Ulysse est resté sept années en Égypte. La huitième, arriva un marchand phénicien. Il l'a embarqué pour la Lybie, le navire faisait route par vent favorable, un nord-ouest frais qui portait directement au delà de la Crète.

Ulysse semble aussi avoir eu des difficultés en Égypte pour armer ses navires, et le voyage en Mer Rouge a dû être camouflé en voyage commercial, et quoi de mieux que sous l'égide d'un Phénicien.

Il n'est, bien sûr, mentionné nulle part que les Lotophages vivaient en Lybie, mais il suffit de connaître la direction prise au départ d'Égypte. De toutes les peuplades qu'Ulysse rencontre dans son voyage, seuls les Lotophages et les Cyclopes sont donnés comme habitant sur la terre ferme

[Au pays des mangeurs de fleurs, les Lotophages \(IX, 84\)](#)  
[Nous atteignîmes un pays de hors-la-loi, les Cyclopes \(IX, 106\)](#)

Ces deux peuples, de plus, sont à considérer comme voisins: ils doivent tous deux habiter au sud de l'Égypte, et de ce côté-ci de l'équateur. Mais ils ont des mœurs si différentes que l'on ne saurait les imaginer voisinant en Sicile. Il n'y a qu'au sud de l'Égypte que l'on puisse trouver des contrées qui répondent à toutes les exigences du pays des Lotophages. **Un pays sur la terre ferme est le sud de l'Arabie, où les Lotophages, ces hommes bienveillants et hospitaliers, pouvaient vivre; un autre est la Somalie, où les Cyclopes anthropophages pouvaient habiter. Ces deux peuples, si différents soient-ils, sont voisins, en bateau, on passe facilement d'un pays à l'autre.**

Aujourd'hui encore, le caractère national des Arabes répond au caractère dominant des Lotophages; l'hospitalité et la prise de Lotos y trouve son explication. L'effet du Lotos sur les gens d'Ulysse montre clairement qu'il ne s'agit pas d'une nourriture, mais de stupéfiants du type des narcotiques qui sont encore aujourd'hui courants en Orient: haschisch, bétel, opium, kâ ou qât. Les palmiers d'arec, qui fournissent la noix de bétel, s'appellent en Arabie "foolful, le haschisch a fait connaître la secte des "Assassins", et le kâ, ou qât, est un petit arbre, le *Catha edulis*, dont les feuilles et les bourgeons sont encore aujourd'hui mâchés toute la journée. En Arabie du sud, cet arbre croît à l'état sauvage et il est cultivé au Yémen. On évalue la richesse d'une maison au nombre de branches effeuillées qui sont éparpillées autour.

Ces conclusions seraient renforcées si l'on pouvait également situer dans le voisinage le pays des Cyclopes.

**Ainsi Ulysse, depuis l'Égypte, avait fait voile au sud sur la Mer Rouge, et par le Bab el Mandel dans le golfe d'Aden. Sur la côte nord de ce golfe, il était arrivé chez les Lotophages, en Arabie du Sud.**

On ne fait plus allusion au marchand phénicien qui n'a plus aucune importance. Ulysse est de nouveau patron du navire, l'équipage ne vaut guère mieux que celui avec lequel il était arrivé en Égypte. Alors, ils pillaient et volaient, maintenant, ils s'adonnent aux stupéfiants. Cet équipage ne peut adhérer au voyage prévu, d'où son envie constante de rentrer, qui ne peut être calmée avant qu'Ulysse ne fasse vraiment demi-tour depuis le pays des Cimmériens, et ne reprenne à nouveau la route du nord. Tous ses compagnons périrent finalement en mer: c'est là que, déjà au départ, Zeus méditait de les faire périr

[au large de la Crète; Zeus méditait leur mort. \(XIV, 300\).](#)

### III. Les Cyclopes

**[Résumé des propositions : comment décrire une île alors qu'il fait nuit noire ? Tel est le point de départ de Krichenbauer pour démontrer que la description du pays des Cyclopes au chant IX a été l'objet d'une transformation ayant laissé ce vers malencontreux. Or, au chant VI, on les fait anciennement voisins des Phéaciens. Deux localisations sont donc à dégager. Une petite île aride, peu éloignée de la terre ferme, avec une grotte où le Cyclope enferme ses bêtes, voilà la vraie localisation (à proximité d'Aden) tandis que l'île sise devant un port, au sol fertile, sans bateau, aux enclos pour les chèvres, appartient à une autre localisation. Krichenbauer nous dira plus tard qu'il s'agit des Canaries. Le conte a donc assemblé deux localisations. D'où ces descriptions contradictoires. NdE. ]**

Si l'on ne peut situer le pays des Lotophages que par déduction, le pays des Cyclopes est clairement mentionné dans l'Odyssée (VI, 1-6).

Tandis qu'Ulysse l'endurant dormait là-bas,  
accablé de fatigue et de sommeil, Pallas  
gagnait la terre et la cité des Phéaciens.  
Ceux-ci avaient naguère habité la vaste Hypérie,  
au voisinage des Cyclopes arrogants  
qui les persécutaient, étant les plus forts.

Il s'agit de la vaste région d'Hypérie, où avaient autrefois vécu les Phéaciens; les Cyclopes violents les ayant frappés, Nausithoos les avait conduit en Schérie. Mais l'Hypérie est un pays des tropiques et les Cyclopes sont des Éthiopiens; on dit d'eux en Od. I, 22-24,

Mais Poséidon était parti chez les Visages-noirs (les Éthiopiens)  
(peuple coupé en deux, au bout du monde,  
une part au couchant, l'autre au levant)

qu'ils vivaient séparés en deux clans, les uns à l'est des pays tropicaux, les autres à l'ouest, les uns du côté où se levait Hélios Hypérion, les autres du côté où il se couchait. C'est le pays où la course du soleil se rapproche le plus des hommes (X, 86)

car les chemins du jour sont près des chemins de la nuit

ou, comme on dit des Cyclopes, où les dieux sont encore proches des hommes (VII, 205-206).

ils ne se cachent point, parce que nous en sommes proches  
comme en sont les Cyclopes et la nation sauvage des Géants

J'ai montré que Poséidon était une constellation de l'écliptique, dans laquelle le soleil se trouve en hiver, quand il se lève le plus à l'est et se couche le plus à l'ouest (solstice d'hiver). C'est ce que signifie aussi l'Iliade, I, 423,

"Zeus est allé vers l'Océan chez les honnêtes Ethiopiens (II, I, 424)

en disant que Zeus est allé chez les Éthiopiens et l'Odyssee, I, 22

Mais Poséidon était parti chez les Visages-noirs

en disant que Poséidon est allé chez les Éthiopiens<sup>8</sup>. Hérodote dit même que les Grecs auraient reçu le dieu Poséidon des Lybiens (II, 50). Même si cela n'était pas le cas, cela montre combien les concepts "Lybie" et "Poséidon" ne forment qu'un, et qu'il nous faut comprendre Polyphème, "fils de Poséidon" (Od. I, 70-73)

---

8 Dans les scènes se rapportant aux dieux (II. XIII, 1-38), les Éthiopiens ne sont pas nommés, mais de même que l'expression "Zeus s'est tourné vers les Thraces" signifie seulement que le soleil a infléchi sa course vers le nord pour ramener l'été (ἤμαρ 21 Juin), il est clair que l'expression "Zeus est allé chez les Éthiopiens" ne peut que signifier que le soleil est allé au sud et que c'est l'hiver (νύξ 21 décembre) (II. I, 423). Maintenant le vers 425 ajoute: "il reviendra au douzième". Ceci ne peut que signifier, suivant l'ancienne manière de s'exprimer: "il reviendra au printemps", c'est à dire le 21 mars. Comme la période du 21 décembre au 21 mars est divisée en douze parties, nous voyons bien qu'il s'agit là de l'année lunaire, que le mois est divisé en quatre quartiers lunaires, et que comme substantif qualifié par δωδεκάτη nous ne pouvons comprendre que μήνη. Zeus ne peut revenir au printemps qu'au douzième quartier. Les vers II. I, 423-427 sont anciens et appartiennent à la geste des dieux qui continue en 493-611. Les vers II. 428-492 concernent les actions des hommes. Le poète qui a fondu ensemble la geste des dieux et les actions des hommes comprenait certainement encore la première, car les vers II. I, 475-477 laissent penser que même la période du début de la nuit au lever du jour pour l'action des hommes était prise dans un sens annuel, de sorte que les actions des dieux et celle des hommes se répondaient quant à la mesure du temps. Dans les périodes les plus récentes, c'est l'ensemble de la tradition qui est passée à la signification journalière. Cela était très facile pour le vers I, 493, si l'on négligeait le iota souscrit dans δωδεκάτη. Mais si l'on lit ce mot avec le iota souscrit, on obtient un sens qui s'applique à la geste des dieux: mais quand, après cela, Éos apparut dans le douzième (quartier), Zeus arriva. Il n'est plus besoin d'expliquer ici les vers II. I, 463-611. La poésie plus récente se comporte de la même manière avec Poséidon: en II. XIII, 1-38, il est encore une constellation, Od. I, 22-28 est déjà une belle imitation de l'ancienne manière de s'exprimer et signifie: Zeus et Poséidon étaient au sud et discutaient d'Ulysse au temps du repos, en hiver; au printemps (Livre V), leur décision fut exécutée. Mais l'image en Od. V, 381, que Poséidon serait allé à Aiaïê est complètement défigurée. Si l'on ne tient pas compte du mythe, des expressions astronomiques et de l'essence de l'épopée, les efforts d'interprétation sont vains.

Polyphème l'égal des dieux, et le plus fort  
de sa race: la nymphe Toosa le mit au monde,  
la fille de Phorcys, prince de la mer sans moissons,  
dans ses antres profonds à Poséidon s'étant unie.

et (IX, 528-529)

Ecoute, Poséidon aux cheveux bleus, maître des terres !  
si je suis vraiment ton fils, toi qui prétends m'avoir fait  
simplement comme un Lybien ou un Éthiopien, un fils du sud.

**Les Cyclopes vivaient donc dans la grande ceinture tropicale africaine;** comme Ulysse les a rejoint par bateau, et qu'il se trouvait dans l'océan Indien, nous devons penser à la côte est de l'Afrique centrale. Comme nous avons rencontré Ulysse chez les Lotophages à 12° de latitude nord environ, que nous le trouvons plus tard chez les Lestrygons, à 0° de latitude sur l'équateur, il aborda donc l'Afrique chez les Cyclopes sur **la côte de Somalie**. Les lieux sont décrits en IX, 116 et 117:

Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes  
devant le port, se trouve une petite île, ni trop éloignée, ni trop proche, du pays des Cyclopes. On a fait remarquer qu'on ne peut commencer ainsi la description d'un lieu inconnu, qu'il n'était pas question d'un port jusqu'ici, et pour le localiser d'une certaine façon, on traduit: "devant le port du pays des Cyclopes, se trouve une petite île, ni trop éloignée, ni trop proche". Mais la construction **παρὲκ λιμένος γαίης Κυκλώπων** (parek limenos gaiês kuklôpôn) n'est pas homérique. Une caverne du pays des Cyclopes nous est également décrite (IX, 181-186)

Mais, comme nous touchions à cette terre peu lointaine,  
au bout du cap, nous vîmes une grotte sur la mer  
haute sous des lauriers; là des brebis en nombre  
et des chèvres étaient au parc; un haut rempart  
s'élevait tout autour, fait de blocs fichés dans le sol,  
de grands pins et de chênes à la haute couronne.

Il s'y élèverait un enclos à bestiaux consolidé avec des pierres, de longs pins et des chênes aux cimes élevées. Ceci est en soi-même incompréhensible, et ne cadre pas avec le contexte, car le Cyclope ne conduit jamais ses troupeaux dans cet enclos, il les conduit le soir dans la grotte, et le matin dans les prés (IX, 217);

... il n'était pas  
chez lui, car il menait ses gras troupeaux dans les pacages.

et (IX, 312-313).

Quand il eut déjeuné, il fit sortir ses gras troupeaux  
sans peine, déplaçant la grande porte ...

On ne parle plus ni de ce port, ni de cet enclos, il n'en est fait aucun usage plus tard (IX, 280)

est-ce à l'extrémité du cap, ou plus près, dis-le moi !

et (IX, 471)

embarqués promptement, ils prirent place à leur tolet.  
Tout aussi frappante, la description de la petite île (IX, 118-141):

avec des bois; des chèvres en grand nombre y vivent  
sauvages; le pas de l'homme ne les effarouche pas  
et les chasseurs n'y viennent point qui, par les bois 120  
à grand-peine gravissent le flanc des montagnes  
Cette île ne connaît ni le bétail ni la charrue,  
mais, sans semailles, sans labours toute l'année,  
par l'homme désertée, elle pâit les chèvres bêlantes.

Les Cyclopes n'ont pas de vaisseaux rubiconds  
ni de ces constructeurs de navires pour leur bâtir  
des vaisseaux bien pontés, prompts à toutes besognes,



qui vous mènent de ville en ville comme font  
souvent les hommes, franchissant les vastes mers.  
Ils auraient pu ainsi développer cette île ! 130  
Elle n'est pas ingrate, et pourrait donner tous les fruits;  
il y a des herbages sur le bord de la mer grise,  
tendres et arrosés; les vignes seraient éternelles,  
le labourage aisé; les moissons seraient hautes  
chaque été, car la terre est grasse sous les mottes.  
Elle a enfin un bon mouillage où il n'est pas besoin  
de pierres d'ancres ou d'amarres pour demeurer.  
Le navire échoué, on peut attendre que les hommes  
soient décidés et que se lèvent les bons vents.  
À la bouche du port, une eau brillante coule 140  
et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour.

Au pays des anthropophages, cela n'a pas de sens de dire qu'on y trouve beaucoup de chèvres parce qu'il n'y a pas de chasseurs, qu'elle ne porte pas de constructions parce qu'il n'y a pas de charpentiers pour construire des navires et ouvrir le commerce. La bonne qualité du sol a déjà été soulignée en IX, 105-115.

Nous reprîmes alors la mer avec tristesse.  
Nous atteignîmes un pays de hors-la-loi,  
les Cyclopes; ceux-ci, faisant confiance aux immortels,  
ne plantent pas de plantes de leurs mains ni ne labourent;  
tout pousse sans labour et sans semences dans leur terre,  
l'orge comme le blé, et la vigne portant le vin, 110  
de lourdes grappes que grossit la pluie de Zeus.  
Ils n'ont pas d'assemblée pour les conseils et pas de lois;  
ils habitent le haut des plus hautes montagnes  
en des antres profonds, chacun y fait la loi  
dans sa famille et reste insoucieux des autres.

Sur cette île aussi, nous sont décrits de même un port et une caverne près de son entrée, qui ont aussi peu de rapports avec l'action que le port et l'enclos à bestiaux du pays des Cyclopes. De plus **cette île nous est décrite dans ses moindres détails, alors qu'il régnait une nuit noire, et qu'on ne pouvait absolument**

Nous abordâmes là, quelque dieu devait nous  
conduire  
dans **les ténèbres de la nuit**, car on n'y voyait rien;  
un brouillard dense entourait les bateaux, la lune  
au ciel ne brillait pas, des nuages nous la cachaient.  
Ainsi, personne n'avait pu voir l'île,  
et nous ne vîmes pas les grandes vagues qui roulaient  
vers le rivage, avant que nos vaisseaux fussent à quai.

Toutes ces contradictions ne s'éclairciront pour nous que dans le cours de la suite de l'œuvre. **C'est le propre du conte, que les descriptions des lieux réels, ou le récit d'événements réels, soient transposés à la mauvaise place;** Le pays des Cimmériens et l'Hadès partagent l'effroi et se situent tous deux à la frontière extrême du monde; Circé et les prophéties sont placées sur l'île de l'Ascension, car le retour d'Ulysse est annoncé. Thesprotie et l'Égypte ne font pas partie de l'errance d'Ulysse, car elles ne cadrent pas avec le conte. Ainsi la description des lieux ici est bien fondée sur une réalité mais elle ne correspond pas au pays des Cyclopes. Nous rencontrerons un port bien connu, devant lequel se trouve une petite île célèbre pour ses chèvres sauvages; non loin de là, se trouve aussi une caverne célèbre qui se situe à l'extrémité du port. On y trouve également des hommes, qui ne sont pas des sauvages, mais qui seraient plus civilisés s'ils pratiquaient la navigation. De même, la description de la grotte de Polyphème est empruntée à un autre passage. Nous rencontrerons encore une quantité de descriptions de lieux dont on avait oublié la localisation, ou qu'on n'avait pas voulu utiliser à l'endroit correct; elles ont été plaquées sur des endroits similaires.

L'analogie repose ici sur le fait que dans le pays des Cyclopes et dans un autre pays, se trouvent une île devant le port, et une caverne près de la mer. L'île est clairement citée (IX, 152-180):

Lorsque parut la fille du matin, l'aurore aux doigts roses,  
émerveillés, nous vagabondâmes dans l'île;  
(ils se mettent à chasser)

.....  
Nous pouvions voir la terre toute proche des Cyclopes,  
deviner leurs fumées, la voix des brebis et des chèvre ...  
Le soleil se coucha, le crépuscule vint,  
et nous nous étendîmes sue la frange des brisants.  
Lorsque parut la fille du matin, l'aurore aux doigts roses, 170  
je réunis mes gens et je leur déclarais:  
"Restez ici pour le moment, fidèles compagnons !  
Moi, avec mon bateau et mes seuls compagnons,  
j'irai sonder ces gens, apprendre qui ils sont,  
si ce sont des violents et des sauvages sans justice  
ou des hommes hospitaliers, craignant les dieux."  
Sur ces mots, je montai à bord, et j'invitai mes gens  
à monter à leur tour et à larguer l'amarre.  
Embarqués, promptement, ils prirent place à leur tolet  
en bon ordre, et frappèrent de leur rames la mer grise. 180

et (IX, 543-565),

Mais, quand nous atteignîmes l'île où les autres bateaux  
bien pontés étaient réunis, où l'équipage en larmes  
était assis autour à nous attendre,  
arrivés là, nous échouâmes le bateau sans le sable. 546  
Je débarquai du vaisseau creux les bêtes du Cyclope, 548  
et le juste partage fut approuvé par chacun.  
Mes compagnons guêtrés m'attribuèrent le bélier 550  
en surplus, le partage fait. Je l'offris sur la grève  
à Zeus qui règne sur le monde, au dieu sombre du ciel,  
brûlant ses cuisses; mais il dédaigna l'offrande,  
car il se demandait toujours comment anéantir  
mes compagnons fidèles et mes navires bien pontés.  
Alors, de tout le jour et jusqu'au coucher du soleil,  
nous restâmes assis devant force viande et vin doux.  
Le soleil se coucha, le crépuscule vint,  
et nous nous étendîmes sue la frange des brisants.  
Lorsque parut la fille du matin, l'aurore aux doigts roses, 560  
d'un ton pressant, j'enjoignis à mes gens  
d'embarquer à leur tour et de larguer l'amarre.  
Embarqués, promptement, ils prirent place à leur tolet  
en bon ordre, et frappèrent de leur rames la mer grise.  
Nous reprîmes alors la mer avec tristesse,  
heureux d'être vivants, mais pleurant nos compagnons morts.

la caverne du géant souvent nommée. À l'évocation de ces lieux, s'est rattachée la description de lieux importants similaires, en IX, 116 et 117,

Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes  
ce qui s'applique aux deux endroits, en IX, 118-141,  
avec des bois; des chèvres en grand nombre y vivent  
sauvages; le pas de l'homme ne les effarouche pas  
et les chasseurs n'y viennent point qui, par les bois 120  
à grand-peine gravissent le flanc des montagnes

Cette île ne connaît ni le bétail ni la charrue,  
mais, sans semailles, sans labours toute l'année,  
par l'homme désertée, elle paît les chèvres bêlantes.

Les Cyclopes n'ont pas de vaisseaux rubiconds  
ni de ces constructeurs de navires pour leur bâtir  
des vaisseaux bien pontés, prompts à toutes besognes,  
qui vous mènent de ville en ville comme font  
souvent les hommes, franchissant les vastes mers.

Ils auraient pu ainsi développer cette île ! 130

Elle n'est pas ingrate, et pourrait donner tous les fruits;

il y a des herbages sur le bord de la mer grise,  
tendres et arrosés; les vignes seraient éternelles,

le labourage aisé; les moissons seraient hautes  
chaque été, car la terre est grasse sous les mottes.

Elle a enfin un bon mouillage où il n'est pas besoin  
de pierres d'ancres ou d'amarres pour demeurer.

Le navire échoué, on peut attendre que les hommes  
soient décidés et que se lèvent les bons vents.

À la bouche du port, une eau brillante coule 140  
et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour.

la description de cette autre île devant un port, qui s'applique également aux deux  
endroits, en IX, 181-186,

Mais, comme nous touchions à cette terre peu lointaine,  
au bout du cap, nous vîmes une grotte sur la mer  
haute sous des lauriers; là des brebis en nombre  
et des chèvres étaient au parc; un haut rempart  
s'élevait tout autour, fait de blocs fichés dans le sol,  
de grands pins et de chênes à la haute couronne.

la description de cette autre caverne importante. Je passe sur les vers étranges IX, 118-141  
et IX,183-186, qui coupent le sens du passage, et traduis:

Devant le port, se trouve une île basse, ni trop éloignée, ni trop proche, du pays des  
Cyclopes (IX, 116-117).

Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes

Là, nous abordâmes durant la nuit (IX, 142-151).

Nous abordâmes là, quelque dieu devait nous conduire  
dans les ténèbres de la nuit, car on n'y voyait rien;  
un brouillard dense entourait les bateaux, la lune  
au ciel ne brillait pas, des nuages nous la cachaient.

Ainsi, personne n'avait pu voir l'île,  
et nous ne vîmes pas les grandes vagues qui roulaient  
vers le rivage, avant que nos vaisseaux fussent à quai.

Les vaisseaux échoués, nous amenâmes la voilure  
et mîmes pied à terre sur la frange des brisants; 150  
c'est là qu'on s'endormit en attendant l'aube divine.

Les vers IX, 152-169

Lorsque parut la fille du matin, l'aurore aux doigts roses,  
émerveillés, nous vagabondâmes dans l'île;  
filles du puissant Zeus, les Nymphes débusquaient  
des chèvres montagnardes pour nourrir mes compagnons;  
aussitôt l'on sortit les arcs recourbés des bateaux  
et les épieux à longue douille; et rangés en trois groupes,  
on attaqua; un dieu bientôt nous donna bonne chasse.

Douze vaisseaux formaient ma flotte, et chacun d'eux  
reçut neuf chèvres pour sa part; moi seul en obtint dix. 160

Alors, de tout le jour et jusqu'au coucher u soleil,  
nous restâmes assis devant force viande et vin doux.  
Le vin rouge, en effet, n'était pas encore épuisé,  
il en restait, depuis qu'on avait rempli des amphores  
après avoir pillé la ville des Cicones.

Nous pouvions voir la terre toute proche des Cyclopes,  
deviner leurs fumées, la voix des brebis et des chèvre ...

Le soleil se coucha, le crépuscule vint,  
et nous nous étendîmes sue la frange des brisants.

sont de fabrication plus récente; on resta un jour sur l'île (IX, 170-182),

Lorsque parut la fille du matin, l'aurore aux doigts roses, 170  
je réunis mes gens et je leur déclarais:

"Restez ici pour le moment, fidèles compagnons !  
Moi, avec mon bateau et mes seuls compagnons,  
j'irai sonder ces gens, apprendre qui ils sont,  
si ce sont des violents et des sauvages sans justice  
ou des hommes hospitaliers, craignant les dieux."

Sur ces mots, je montai à bord, et j'invitai mes gens  
à monter à leur tour et à larguer l'amarre.

Embarqués, promptement, ils prirent place à leur tolet  
en bon ordre, et frappèrent d e leur rames la mer grise. 180

Mais, comme nous touchions à cette terre peu lointaine,  
au bout du cap, nous vîmes une grotte sur la mer.

ensuite Ulysse alla de l'île à la terre ferme (IX, 187 sq),

Là, vivait un géant ...

où il rencontra le géant.

**Si Ulysse a abordé sur la côte de la Somalie, l'indication qu'une île se trouvait non loin du pays des Cyclopes nous conduit directement au cap Gardafni et aux îles qui s'y trouvent, dont Socotra est la plus grande et Abd el Kury celle qui est le plus proche de la terre ferme.** Un coup d'œil sur la carte nous apprend que ce qui s'apparente à un port dans les environs: en effet Abd el Kury se trouve directement à la sortie du port, ou de la baie, ou du golfe d'Aden.

Ainsi, Ulysse, après avoir été dans l'Arabie du sud chez les Lotophages, continua sa route. mais à la sortie du golfe, il rencontra une petite île, **Abd el Kury**, non loin du pays des Cyclopes, où il aborda près du cap Gardafni.

La Somalie est un pays en terrasses, la haute cordillère de Lupata, ou "dos du monde" s'étend jusqu'aux hauts plateaux d'Abyssinie; les terrasses côtières se rétrécissent toujours plus, laissant place à un pays montagneux abrupt qui s'avance dans la mer entre le 9 et le 12<sup>ème</sup> degré de latitude nord en formant un haut promontoire. Le sol est fertile, le climat dépend des terrasses. Parmi les habitants, aujourd'hui des pasteurs guerriers qui se combattent entre eux, les Somalis (Macrobe Her. III, 17) représentent les tribus civilisées, les Shakkas ou Gallas, par contre, sont un peuple de brigands, sauvage et cruel envers ses ennemis; des sacrifices humains y sont encore pratiqués aujourd'hui. Les Gallas vivent maintenant plus à l'intérieur des terres, car leur race plus robuste les désignait aux chasseurs d'esclaves. Ces Gallas peuvent représenter les Cyclopes, bien qu'ils n'aient pas eu qu'un seul œil: Cyclope est certainement une description physique, comme aux yeux ronds ou à la tête ronde.

#### IV. Éolie

**[Résumé des propositions : l'épisode de l'outré des vents reçoit cette interprétation : au niveau de l'Equateur les vents de la mousson s'inversent. Les douze enfants d'Eole sont les douze mois de l'année. Ulysse tente une première fois d'aller plus au Sud mais il est**

ramené vers les Seychelles où il faut situer l'île d'Eole. Le fait qu'Eole soit fils de Poséidon signifie que l'on est sous l'Equateur puisque Poséidon est une constellation où se lève le soleil en hiver. Ulysse s'engage dans l'hémisphère sud au début de l'été austral (octobre). Le niveau des mers a changé ; le récif coralien qui entourait les îles des Seychelles a disparu ; la marée annulaire regroupant les eaux autour du tropique du Capricorne a fait baisser le niveau marin et l'érosion a détruit le massif coralien. C'était navigable autrefois.

**Beaucoup de modifications naturelles en somme ! NdE]**

Pour déterminer la position de cette île, l'Odyssée nous offre trois sortes de repères; la description de l'île elle-même (X, 1-4),

Nous atteignîmes l'île d'Éolie; là demeurait  
Éole, aimé des immortels, fils d'Hippotas.

L'île flottait (Kr. "était navigable") ; alentour s'élevait un mur  
de bronze infranchissable et des à-pics de pierre nue.

le zéphyr avec lequel Ulysse est parti (X, 25-26),

Puis il fit s'élever un souffle de zéphyr  
qui devait emporter bateaux et gens ...

et les autres vents qui l'ont ramené (X, 54-55)

... Les vents maudits nous ramenaient  
à l'île d'Éolie, et mes compagnons gémissaient.

enfin les six fils et les six filles d'Éole (X, 5-6)

Éole a douze enfants qui sont tous nés dans le palais,  
six filles d'une part, six fils de l'autre, à l'âge d'homme.

Éolie est dite **πλωτή νῆσος** (plôtê nêsos) ; cela ne signifie pas une "île flottante", mais comme dans Hérodote II, 102, **θάλασσαν οὐκέτι πλωτὴν ὑπὸ βραχέων**, ("une mer jamais navigable par suite des bas-fonds") une île "navigable". Sur cette île habite Éole. Elle est aussi **ἐνὶ**, (eni, "dans") navigable à l'intérieur, cela veut dire qu'elle est entourée d'eau, mais tout autour, on trouve encore une barrière rocheuse, indestructible, solide comme du minerai ou rouge comme du minerai (**χάλκεον** - chalcheon); cette barrière rocheuse s'élève en hauteur, lisse et abrupte. Il nous faut donc nous représenter une barrière rocheuse, plus ou moins annulaire, qui enferme de l'eau; ce n'est pas sur cette barrière que se trouve l'île proprement dite d'Éole, mais sur la terre ferme en son milieu (**ἐπ' ἠπείρου**, "ep êpeirou" "sur la terre ferme" X, 56 : **On descendit à terre,...**

- on peut naviguer autour de cette île, ou bien si l'on considère que l'île et sa barrière annulaire forment une seule île, naviguer à l'intérieur. C'est nettement la description d'un récif corallien.

Il y a plusieurs sortes de récifs coralliens, des récifs-barrières, des atolls, des récifs lagunaires. Les atolls sont des barrières régulières, ovales ou circulaires, faites de corail, rarement complètement fermées et généralement munies de passes qui permettent à la haute mer de communiquer avec l'eau intérieure, le lagon. En règle général, la largeur de cette barrière atteint à peine une centaine de pieds; la profondeur du lagon ne dépasse pas 120-140 pieds<sup>9</sup> la barrière est généralement plus haute du côté sous le vent, et c'est là que se trouvent les passes. Tandis qu'à l'intérieur la profondeur diminue par degrés jusqu'à un sol sableux ou couvert de protubérances coralliennes, à l'extérieur, elle croît soudain de façon énorme, à peu de distance de la barrière, de sorte que les atolls sortent de la mer à pic comme un mur Les récifs-barrières se distinguent des atolls par le fait qu'une île s'élève au milieu du lagon, qui n'est pas l'œuvre des coraux, mais est formée de rocher contigus, de sorte qu'elle est séparée de la barrière corallienne par un canal d'un demi mille marin ou plus et d'une profondeur de 200-300 m<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> NdE : un pied vaut 0,305 m, soit 38 m environ

<sup>10</sup> Klöden, Erdkunde, p. 84. Darwin les répartit autrement.

**Éolie est donc un récif-barrière**, la barrière indestructible est la barrière corallienne, formée non pas de rochers, mais de débris coralliens solidifiés; l'île elle-même est un sol naturel (ἐπ' ἠπείρου Χ, 56).

Le canal entre elle et la barrière la rend navigable à l'intérieur.

En effet, il y a dans l'océan Indien des récifs coralliens, et justement là où, d'après notre raisonnement, Ulysse devrait se trouver, sur la route entre les Cyclopes et les Lestrygons: au voisinage de l'équateur, nous trouvons les îles Seychelles, des îles granitiques, qui montrent encore de façon certaine qu'elles étaient autrefois entourées d'un anneau corallien.

Éole donne à Ulysse le zéphyr pour son voyage. Pour les interprétations faites jusqu'ici, ce zéphyr était un vent tellement contraire, qu'on le donnait dans ce cas pour un vent d'ouest, en prétendant qu'il ne fallait pas chercher trop d'exactitude chez Homère. Et pareillement, uniquement dans le cas du voyage entre la Crète et l'Égypte (Od. XIV, 253),

**nous cinglâmes, poussés par un bon souffle de Borée**

on donnait le Borée pour un vent de nord-ouest. Mais II. IX, 5 dit : "Borée et Zéphyr qui soufflent de la Thrace" : Borée et Zéphyr soufflent du nord, l'un du nord-ouest, l'autre du nord-est, et cela doit rester constant.

Le vent de nord-est, au voisinage de l'équateur, a pour nous une signification particulière, surtout dans l'océan Indien, où il souffle à certaines périodes.

La loi des vents repose sur l'équilibre constant entre l'air chaud des zones tropicales et l'air froid des zones polaires. L'air chaud de l'équateur, plus léger, monte et se dirige vers le pôle nord et le pôle sud; Des deux pôles l'air froid, plus lourd, revient en bas vers l'équateur. Mais, par rapport à la vitesse de rotation de la terre, le courant équatorial vers les pôles va plus vite que la terre, le courant polaire vers l'équateur plus lentement. L'équilibre se fait par un vent d'altitude de sud-ouest dans l'hémisphère nord, de nord-ouest dans l'hémisphère sud et un vent de surface de nord-est dans l'hémisphère nord et de sud-est dans l'hémisphère sud. Les deux vents de surface, celui de nord-est et celui de sud-est n'apparaissent qu'au niveau des tropiques et s'appellent alizés. Dans l'océan Indien, ils se présentent de la manière suivante: lorsque, durant l'été de l'hémisphère nord, l'air est réchauffé, au nord de l'équateur, et s'élève, l'alizé vient du sud-est au dessus l'équateur pour remplir l'espace et rétablir l'équilibre, mais, comme il est infléchi par la rotation de la terre, il passe au sud-ouest. Au contraire, durant l'été de l'hémisphère sud, l'air est réchauffé et s'élève, l'alizé vient du nord-est par dessus l'équateur, et passe au nord-ouest au sud de l'équateur. **On nomme ces vents, qui règnent une moitié de l'année, les vents de mousson. Ainsi, dans l'océan Indien, au nord de l'équateur, souffle la mousson de sud-ouest de mars à septembre, celle de nord-est de septembre à mars. Au sud de l'équateur, la mousson de sud-est de mars à septembre, celle de nord-ouest de septembre à mars. Voici notre Zéphyr, que seul Éole fit souffler pour Ulysse et dont celui-ci attendit l'arrivée durant un mois, chez Éole.**

Le passage d'une mousson à l'autre n'est en effet pas immédiat; ce n'est que lorsque le soleil se rapproche du solstice que des vents réguliers s'établissent; **le renversement des moussons est marqué par des vents variables ou nuls ou des cyclones; les vents de nord-ouest et de sud-est s'affrontent l'un l'autre.**

Lorsqu'Ulysse appareilla avec l'arrivée du Zéphyr, le vent n'était pas encore assez établi. Une tempête éclata, mais le vent de sud-est garda le dessus, et ramena tout naturellement Ulysse là d'où il venait. **C'étaient les vents qui avaient été enfermés dans une outre, qui le ramenaient chez Éole.**

Ceci n'est possible que dans l'océan Indien, et correspond bien, en temps et en lieu, aux **Seychelles**. Comme Ulysse navigue suivant le soleil, il y était environ vers fin septembre; il a attendu Éole un mois; enfin, le Zéphyr se lève; fin octobre Ulysse appareille, et pouvait donc se trouver au tropique du Capricorne en décembre.

**Éole, qui habite à la latitude 5° sud, nous apparaît en effet comme le maître des vents. Car il y a une zone, aux environs de l'équateur, où les alizés de l'hémisphère nord et de l'hémisphère sud se rencontrent. De là, s'élèvent les vents, de là se fait l'équilibre des**

masses d'air sur toute la terre. C'est la zone de calme équatoriale, le pot-au-noir, une zone de 6° de large, qui se déplace au nord et au sud de l'équateur avec le soleil, de 8 à 14° nord pendant l'été boréal, de 3 à 5° sud pendant l'été austral. Et, dans l'océan Indien, le maître des vents a six fils et six filles; car, pendant les six mois de l'été austral - ἤματα -, souffle la mousson du nord-ouest, et pendant les six mois de l'hiver austral - νύκτας - les alizés du sud-est. Il est vrai que les fils restent toujours à la maison, auprès de leur père et de leur mère, mais en été la maison retentit de leur souffle (αὐλή n'est pas le bruit de la flûte), en hiver, ils se reposent auprès de leurs sœurs. Car, à Éolie, le vent de nord-ouest souffle toujours fort en été, il se calme en hiver, et apparaît le vent de sud-est, moins puissant comme le sont les sœurs. Aujourd'hui, la situation est inverse; le vent de sud-est est le plus fort, le vent de nord-ouest le plus faible; et cela correspond bien à l'indication qu'Ulysse n'a attendu qu'un mois chez Éole: aujourd'hui, il devrait attendre trois mois, ce n'est qu'en décembre et en janvier que la mousson de nord-ouest souffle forte et régulière, et sa zone va environ jusqu'à 10-12° de latitude sud.

Nous voyons qu'Éole avec son Zéphyr et son outre des vents, ou avec ses six fils et ses six filles, n'est pas une légende dépourvue de signification; cela montre de deux façons différentes la nature de l'océan Indien. **Les six fils et les six filles, sont l'image poétique des douze mois de l'année**, le Zéphyr et l'outre des vents, une métaphore légendaire prise au langage courant; tous deux sont réunis et transformés en conte; au début, la forme et le contenu du langage étaient en harmonie, l'image et sa signification compréhensibles; plus tard, la compréhension de la signification disparut, la forme devint vide, elle fut interprétée littéralement, puis donna naissance au conte. Éole, comme les Cyclopes, n'est probablement rien d'autre que la personnification d'une peuplade libyenne ("αἰολοχαίτης - aiolochaitês" veut dire "cheveux crépus"); Éole est un fils d'Hippotas, comme le Cyclope est un fils de Poséidon. Je considère qu'Hippotas et Poséidon sont identiques, car Poséidon s'appelle aussi ἵππιος (ippios "le protecteur des chevaux"), et que les chevaux lui étaient consacrés (II. XXIII, 306; XXIII, 276; XXIII, 583).

L'érudition alexandrine la première, fit d'Éole le dieu des vents.

Et pour la première fois, nous sommes en mesure de tirer des conclusions sur la situation cosmique de la terre, indépendamment de nos discussions précédentes.

Si, pendant l'été austral, le Zéphyr (ou mousson du nord-ouest) était le vent le plus puissant et s'il fallait attendre un mois pour qu'il s'établisse, il s'en suit qu'alors l'hémisphère sud était aussi chaud en octobre qu'aujourd'hui en décembre, ou bien encore qu'il y a 3000 ans, cette moitié de la terre recevait le plus de chaleur, et donc que la zone de calme devait se trouver plus au sud qu'aujourd'hui. Ceci n'est possible que si l'on suppose que la mer polaire antarctique était encore libre de glace, mais que la couche de glace qui couvrait le pôle nord était plus importante. L'image des conditions cosmiques que nous offre Éolie correspond exactement à celle qu'offre le pays des Cimmériens; les deux dépendent l'une de l'autre et se complètent. Ainsi toutes les indications que nous trouverons par la suite sur les courants éoliens et les répartitions de chaleur, devront-elles permettre de conclure à une réaction plus forte du nord, alors plus chaud, vers le sud, alors qu'aujourd'hui c'est le contraire.

Éolie nous permet aussi de tirer des conclusions sur la répartition des eaux, car cette île était alors un récif-barrière navigable; aujourd'hui les Seychelles sont entièrement construites et habitées, c'est un archipel de 30 îles granitiques qui forment un banc de corail de 15 milles nautiques carré avec 7480 habitants. Mahé, l'île la plus grande, a une surface d'environ 9 milles carré et elle culmine à 2300 pieds (701 m)

Les coraux sont des animaux marins qui ne peuvent vivre que dans de faibles profondeurs et qui ne construisent que jusqu'à une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer<sup>11</sup>.

11 100 pieds en dessous du niveau de la mer. Voir aussi: Leitfaden der Min. und Geologie, du Dr. Hochstetter, Vienne 1876, II, 128. Mais il ne tient pas compte de la théorie de Schmick dans cet ouvrage, et s'en tient à la théorie du soulèvement.

La barrière de corail est aujourd'hui détruite, alors qu'il y a 3000 ans elle était au dessus du niveau de la mer; il en résulte que la formation du récif s'est faite à une époque encore plus ancienne, une époque où la marée annulaire était au niveau de l'équateur et où le récif était encore recouvert d'eau. La marée annulaire se trouve aujourd'hui au niveau du tropique du Capricorne; dans la mesure où la masse d'eau à l'équateur diminuait, le récif sortait de l'eau, en 3000 av. J.C. et, par suite du climat tropical, aussi couvert d'arbres; il a été soumis jusqu'à aujourd'hui à l'érosion, de telle sorte que seuls des débris coralliens couvrent le sol. Du temps de l'Odyssée, Éolie était encore navigable, le niveau de l'océan aux Seychelles était plus élevé qu'aujourd'hui, comme l'exigent les changements de la nature durant l'année cosmique.

## V. Les Lestrygons

Depuis Éolie, Ulysse arriva chez les Lestrygons. On ne sait toujours pas si Télépyle est sur une île ou sur la terre ferme. Nous connaissons déjà la latitude de ce lieu; il est proche de l'équateur, parce que là, le jour et la nuit ont encore presque la même longueur. Nous pouvons déduire sa longitude par le fait qu'il se trouve sur la route entre Éolie et Aiaïè, c'est à dire entre les Seychelles et les Mascareignes. Ainsi, Télépyle doit être une île dans l'océan Indien et, comme Ulysse a quitté Éolie avec le Zéphyr, située au sud-est des Seychelles. Cela nous conduit aux grands bancs coralliens, le banc de Saya de Malha, ou le banc de Nazareth. Lisons maintenant la description de l'île (X, 87-94):

Là, quand on atteint le fameux port où des falaises  
 élèvent leur rempart d'un côté et de l'autre,  
 où deux caps allongés, se faisant vis-à-vis,  
 s'avancent vers l'entrée, et l'accès est étroit, 90  
 on y fit pénétrer les navires en arc:  
 dans l'anneau de ce port, ils furent amarrés  
 côte à côte : jamais ne s'y formait de houle,  
 ni peu ni prou; c'était partout le calme plat.

Ulysse arrive à un port qui est ceinturé de rochers abrupts, dont l'entrée est étroite et surplombée par ces falaises, de telle sorte qu'elles forment presque une porte. Les navires y pénètrent, seul Ulysse amarre le sien à l'extérieur; il sera le seul à en réchapper, les navires qui sont entrés dans le port seront détruits par les Lestrygons.

**Il s'agit vraiment de la description d'un atoll, ou d'un récif lagunaire, comme le sont les bancs de Saya de Malha et de Nazareth.** Éole habitait sur une île navigable, Ulysse trouve ici un port magnifique au milieu de la mer, formé d'un mur abrupt qui l'entoure, avec une passe étroite. Od. X, 93-94 :

... jamais ne s'y formait de houle,  
 ni peu ni prou; c'était partout le calme plat.

insiste sur la caractéristique de ces sortes de ports; le contraste entre la surface calme de l'eau à l'intérieur de l'anneau et la mer agitée à l'extérieur est frappant, l'eau est calme à l'intérieur, même quand la mer à l'extérieur est fortement agitée (Klöden, Erdkunde, p. 85)

Le banc de Saya de Malha se trouve à 8° 18' de latitude sud et s'étend sur 192 milles du nord au sud et 80 milles d'est en ouest; il a une profondeur de 8-10 brasses, mais tombe brutalement à une profondeur de plus de 100 pieds (30,5 m) à l'extérieur de l'anneau. Le banc de Nazareth se trouve à 16° 47' de latitude sud, est long de plus de 200 milles. La profondeur minimum est de 64 brasses, et elle tombe brutalement à l'extérieur.

Je pense que c'est le premier, le banc du Char, le port célèbre où Ulysse a abordé, car là encore la remarque que le jour et la nuit sont toujours presque pareils s'applique parfaitement. L'anneau peut avoir subi, depuis 3000 ans, les transformations correspondantes.



## VI. La première Aiaïè

**[Résumé des propositions : il s'agit d'identifier l'île de Circé ; c'est la première (il y en aura deux autres) que Krichenbauer place au large de Madagascar, sur les îles Mascareignes. L'argumentation est très simplifiée. NdE]**

De chez les Lestrygons, Ulysse continue son voyage vers Aiaïè. Nous savons déjà où elle se trouve dans l'espace et dans le temps; cette île se trouve au voisinage du tropique du Capricorne, et Ulysse y est arrivé en décembre en suivant le soleil, de même qu'il était à l'équateur en septembre. Il avait toujours fait route **προτέρω**, (proterô) vers le sud, d'Ismaros, IX, 62 :

Nous reprîmes alors la mer avec tristesse

de chez les Lotophages, IX, 105 :

Nous reprîmes alors la mer avec tristesse

de chez les Cyclopes, IX, 565 :

Nous reprîmes alors la mer avec tristesse

d'Éolie, X, 77 :

Nous reprîmes alors la mer avec tristesse

de chez les Lestrygons (Zéphyr et courants d'ouest), X, 133 :

Nous reprîmes alors la mer avec tristesse

L'île elle-même es caractérisée par deux attributs; elle est basse, **χθαμαλή** - chtamalê (X, 196)

Elle est basse, et j'ai aperçu une fumée...

Cela exclut les grandes îles des Mascareignes comme Maurice ou la Réunion; on pourrait seulement retenir quelques îlots situés au nord de celles-ci, l'île Ronde ou l'île Plate; mais X, 195 :

j'ai vu une île couronnée par la mer infinie.

nous dit qu'Ulysse, monté sur une hauteur, l'avait aperçue entourée d'une mer sans limites; elle était donc située seule dans l'océan et n'offrait pas de vue sur une île voisine. D'après cela, nous pouvons conclure qu'il s'agissait de **l'île Rodriguez**. Cette île se trouve par 19° 40' 40" de latitude sud, à 240 milles environ à l'est de l'île Maurice; c'est une île granitique saine et extrêmement fertile, culminant à 6000 pieds environ (1830m) , une succession de collines et de vallées, de prairies et de forêts, rafraîchie de sources et parcourue de ruisseaux, offrant tout ce qu'une île heureuse sous les tropiques peut offrir. Aujourd'hui des tempêtes puissantes menacent de détruire cette île (Wimmer, Gemälde von Afrika, Vienne 1832, 2 vol.). Et cette information ne doit pas être sous-estimée, elle manifeste le niveau actuel plus élevé des eaux de l'océan.

L'action qui se déroule là ne peut pas encore faire l'objet d'une explication, car, puisque Circé est la sœur d'Aiétès et que l'île s'appelle Aiaïè, nous devons d'abord expliquer qui est Aiétès, et aussi apprendre que Calypso est d'une nature totalement apparentée à celle de Circé, avant de pouvoir émettre un jugement sur Circé et Aiaïè. Nous sommes ici en plein conte, comme on le voit aux sortilèges de Circé et au fait qu'elle envoie Ulysse aux enfers. On ne peut pas non plus séparer Elpénor de Circé. La chasse au cerf est un passage rajouté, car il n'y a pas de cerfs aux Mascareignes; on ne trouve de cerfs que dans les monts d l'Atlas, et nulle part ailleurs en Afrique.

L'information qu'Ulysse n'a pas besoin de guide, qu'il n'a qu'à établir sa voile et que Borée le conduira, et qu'il atteindra ainsi la maison d'Hadès de l'autre côté de l'océan (X, 505-512), est importante: nous en reparlerons en relation avec les informations sur le pays des Cimmériens.

## VII. Les Cimmériens

**[Résumé des propositions : Krichenbauer pense que profitant du vent du nord (Borée) qui souffle durant l'été austral dans l'hémisphère Sud (la chaleur rend l'air plus léger et l'élève; en s'élevant l'air froid plus lourd de l'hémisphère Nord descend vers le Sud) , Ulysse a atteint le continent antarctique avec une vitesse d'environ 13 milles par jour à partir des Mascareignes (Circé n°1). A cette époque là (il y a 3000 ans) l'Antarctique avait une côte libérée des glaces (d'où les aulnes et les peupliers des Cimmériens) et bénéficié d'un courant chaud comme le Gulf Stream. Ulysse, enfin, profite des courants marins qui longent cette côte et l'emmènent vers l'Ouest (il doit remonter la côte ouest de l'Afrique). La reconstitution hypothétique est, ici, à son akmê. NdE]**

D'Aiaïè, Ulysse navigue sur l'océan jusqu'à ce qu'il atteigne, au delà de l'océan, le pays des Cimmériens, le continent antarctique (X, 507-508) :

Mais, quand ton navire aura traversé l'Océan,  
tu verras un rivage plat et les grands bois de Perséphone.

et (XI, 13-14) :

Là, se trouvent la ville et le pays des Cimmériens,  
couverts d'un voile de brouillard ...

Il nous faut préciser l'endroit et l'époque du conte, les courants marins et aériens, le pays et ses habitants.

En ce qui concerne le lieu, nous pouvons trouver la côte du continent antarctique dès 61° de latitude sud, car à partir de là, même en été, le soleil à midi n'est pas plus haut qu'il ne l'est en Grèce (37-38° nord) en hiver (νύξ du 21 septembre au 21 mars). Il nous est donc permis d'accepter pour l'Odyssée sa frontière actuelle, à partir de 66°, rien ne nous oblige à franchir cette limite.

Il nous faut trouver l'époque de l'arrivée et du départ et le temps du voyage.

L'époque de l'arrivée nous est donnée par XI, 11-13.

Les voiles du bateau claquèrent tout le jour.  
Le soleil se coucha, et l'ombre envahissait les routes,  
il parvint aux confins du profond cours de l'Océan.

Le navire fit route un jour plein avec ses voiles tendues; le soleil se coucha, les routes s'obscurcirent; et le navire arriva aux confins de l'océan.

Dans leur signification rapportée au jour, ces indications chronologiques n'ont de sens que dans un conte où océan est considéré comme un mot vide de sens et où Aiaïè et les confins de l'océan peuvent se trouver où ils veulent. De plus, la remarque sur l'obscurcissement des routes au coucher du soleil ne serait pas significative. Or le simple rapprochement de vers XI, 11-12

Les voiles du bateau claquèrent tout le jour.  
Le soleil se coucha, et l'ombre envahissait les routes,

et des vers XI, 16-19

couverts d'un voile de brouillard; sur eux jamais  
le soleil éclatant ne fait descendre ses rayons,  
pas plus quand il gravit les hauteurs du ciel constellé  
que lorsqu'à son zénith il se retourne vers la terre.

montre que la signification rapportée à l'année est déterminante, et la seule possible pour le voyage au delà des confins de l'océan. Pendant tout l'été (.πανημερίης - panêmeriês), le navire fit route sur l'océan, ses voiles pleines, l'équinoxe d'automne (δύσετό ήλιος) (dusetô êlios "le soleil se couchait") eut lieu et les routes s'obscurcirent, non seulement le soir, mais à midi, car pour une latitude de 60-66° sud, le soleil en automne ne dépasse pas 30-34°, plus bas qu'en hiver en Grèce.

Pour l'hémisphère sud, la période de l'été (ήμαρ - hêmar) va du 23 septembre au 21 mars.

Ulysse est donc parti du tropique du Capricorne avec le vent du nord-est, au début du printemps austral (23 septembre), a navigué six mois sur l'océan et est arrivé au début de l'automne austral (21 mars) sur le continent antarctique. Puisqu'il était arrivé aux Mascareignes en décembre, il y avait séjourné neuf mois.

Le départ de chez Circé est en effet marqué par Éos-Printemps (X, 541),

Elle dit. L'aube ( Kr. Eôs) vint bientôt, trônant dans l'or.

mais nous avons déjà vu que les vers X, 467-471

Alors, de tous les jours, jusqu'au bout  
nous restâmes assis devant force viande et vin doux de l'année.

Mais quand l'année finit, qu'on vit revenir le printemps, 469

mes compagnons fidèle m'appelèrent pour me dire : 471

caractérisent vraiment ce départ. Il partit alors que l'année (ἐνιαυτός eviautos) était terminée et que les Horées (les Saisons, filles de Zeus) revenaient, c'est à dire au printemps austral. Ceci est parfaitement conforme à la nature et montre une fois de plus qu'Ulysse voyageait avec le soleil. Il était arrivé en décembre aux Mascareignes, il ne pouvait pas naviguer dans un océan inconnu vers un pays éloigné qui lui était étranger alors que le soleil s'éloignait, que les jours devenaient plus courts, que l'hiver s'approchait avec son obscurité et ses frimas; il devait attendre que le soleil fût de nouveau à l'équateur, qu'il lui apportât lumière et chaleur et l'accompagnât.

Nous déterminerons plus précisément l'époque du départ du continent antarctique lorsque nous parlerons de la direction des vents.

Quant à la durée du voyage, nous la déterminons ainsi: Ulysse voyageait en suivant le soleil, il avait parcouru la ceinture tropicale ( $23\frac{1}{2}$  nord- $23\frac{1}{2}$  sud), soit  $47^\circ \times 60 = 2820$  milles en cinq mois, puisqu'il avait attendu un mois chez Éole. Cela correspond à 18,80 milles par jour. **Du tropique du Capricorne au cercle polaire sud, il y a  $43^\circ \times 60 = 2580$  milles, pour lesquels il mit 6 mois, soit 14,30 milles par jour.** La plus grande vitesse semble avoir été de 60 milles au début du voyage; il est dit que le voyage de la Crète jusqu'à l'Égypte prit cinq jours (Od. XIV, 257)

En cinq jours nous étions dans le beau cours de l'Égyptos;  
de Troie jusqu'à Phtia, 3 jours (Il. IX, 363).

Il. IX, 363

La première distance est d'environ 300 milles, la seconde de 180. La vitesse dans la ceinture tropicale n'est pas significative, car, comme Ulysse était lié à la course du soleil, il ne devait pas le devancer. les 14,30 milles parcourues quotidiennement en moyenne jusqu'au continent antarctique nous montrent que le voyage ne s'est pas fait en ligne droite, mais peut-être avec de grandes courbes dues aux courants marins, de sorte qu'à cause de cela, ou par suite de haltes, la moyenne journalière était plus élevée.

La direction du vent nous donne des informations sur les conditions de température au pôle sud, et sur l'époque du départ d'Ulysse. Le Borée avait été indiqué à Ulysse (X, 505-506).

Ayant dressé le mât et déployé les voiles blanches,  
laisse au Borée le soin d'emmener ton navire.

En conformité avec cela, il est dit de nouveau en XI, 7-8

le vent gonfla les voiles, compagnon que nous donnait  
Circé aux beaux cheveux, la redoutable à voix de femme.

qu'il naviguait avec un vent qui gonflait ses voiles, et XI, 11

Les voiles du bateau claquèrent tout le jour.

précise expressément qu'il a eu des vents favorables tout l'été. Aujourd'hui, où le sud est hérissé de glaces, un vent de nord-est, favorable pour contourner le Cap de Bonne Espérance, ne souffle qu'au cœur de l'été, en décembre et janvier (Klöden, Erdkunde, p. 479). Alors, il soufflait déjà dès septembre et à partir du 19<sup>ème</sup> parallèle sud. Mais ceci n'est possible qu'à la condition que la limite polaire sud soit encore libre de glaces et coïncide avec la position la plus au sud des calmes, tout au début de l'apparition de la mousson du nord-ouest dans l'océan Indien. **En été, le continent antarctique doit être**

suffisamment chaud, et l'air s'y élever de telle façon qu'un afflux de nord est possible et même nécessaire; mais celui-ci ne pouvait, comme aujourd'hui, se produire que dans la direction nord-est/sud-ouest, car dans cette direction, l'eau et la terre sont plus chaudes. On ne peut pas reconstituer plus avant la course de ce vent, et s'il est considéré comme favorable, c'est probablement parce qu'il suivait le courant le plus chaud.

Ulysse n'avait été informé que du vent et des courants marins sur l'océan, surtout du vent. Si un vent du nord soufflait, le départ d'Ulysse ne pouvait avoir lieu durant les mois d'été; il ne pouvait partir que par un vent de sud-est, et celui-ci ne pouvait se lever qu'en hiver, quand le pôle s'était refroidi; par suite de la rotation de la terre, un vent qui soufflait du pôle sud vers le nord ne pouvait être qu'un vent de sud-est, l'Euros. **Si Ulysse était arrivé en automne avec des vents favorables, il ne pouvait repartir qu'en hiver, il a donc dû passer un ou cinq trimestres dans le continent antarctique.**

Donc le courant [pour aller chez les Cimmériens] doit avoir été aussi favorable que le vent, car il est dit qu'Ulysse n'eut besoin d'aucun pilote (X, 506).

*laisse au Borée le soin d'emmener ton navire.*

Le Borée à lui seul n'aurait pas été en mesure de le conduire au delà de l'océan.

Aujourd'hui, où les icebergs remontent jusqu'à 40° sud, le courant équatorial de l'océan Indien a encore la force d'atteindre la limite polaire. À la pointe sud de l'Afrique, il se recourbe et souffle du sud-est jusqu'aux îles Kerguelen<sup>12</sup>. Dans l'hémisphère nord, où le pôle nord porte vraisemblablement aujourd'hui plus de glaces que le pôle sud il y a 3000 ans, le Gulf Stream s'étend jusqu'à 80° de latitude nord, jusqu'au Spitzberg. Si nous posons que la limite du continent antarctique (66° sud) était alors libre de glaces, alors le courant équatorial sud devait être plus puissant qu'aujourd'hui où il est fortement contrarié par le courant antarctique. Il est bien sûr à peine possible d'indiquer la course qu'il prenait alors, mais Ulysse pouvait, grâce à lui et au vent favorable, atteindre la côte du pays des Cimmériens.

D'après l'*Odyssée*, il semblerait qu'un courant vers l'est longeait la côte du continent antarctique, comme aujourd'hui; car Ulysse, après avoir débarqué, suivit le courant de l'océan (XI, 21) pour chercher le bois sacré de Perséphone. Le départ se fit à force de rames, puis aidé par un vent favorable, qui soufflait du pôle sud et ne pouvait être que l'Euros. et ainsi le navire se retrouva dans le courant de l'océan (XI, 639-640)

*Le courant nous emporta au fil du fleuve Océan,  
d'abord à force de rames, puis ce fut un très beau vent.*

Comme Ulysse a suivi ce courant vers le nord, jusqu'à atteindre la large mer navigable, là où danse Éos, c'est à dire jusqu'à proximité de l'équateur (XII, 1-4),

*Quand le navire eut quitté les eaux du fleuve Océan,  
il retrouva la houle de la mer aux larges voies  
puis l'île d'Aiaïè où l'aube, fille du matin,  
a ses demeures, son séjour, où le soleil se lève.*

nous voyons qu'il a navigué avec le courant sud-atlantique, qui aujourd'hui part de l'Amérique à 40° sud environ vers l'Afrique et se recourbe vers le nord le long des côtes de l'Afrique; mais il devait alors être bien plus au sud. Ulysse devait connaître ce courant. Les vers X, 528 -530

*sacrifie un agneau et une brebis noire  
dirigés vers l'Èrèbe; et toi, détourne toi  
et regarde les eaux du fleuve.....*

(Kr. traduit autrement : T'étant dirigé vers l'Èrèbe (le Nord) toi, éloigne-toi  
désirant les courants du fleuve.....)

ne peuvent se rapporter qu'à lui: Ulysse devait apporter sa victime, tourner son navire vers le nord (εις "Ἐρεβος στρέψας" - eis Erébos stepsas "t'étant dirigé vers l'Èrèbe"), et poursuivre pour atteindre le courant. Au moyen des rames et du vent, il suivit d'abord un courant dérivé qui menait alors comme aujourd'hui d'ouest en est (XI, 640) :

12 Chart of the World, Gotha, Perthes.

d'abord à force de rames, puis ce fut un très beau vent.

Le pays n'était pas désert; la côte était plate (X, 509),

tu verras un rivage plat et les grands bois de Perséphone

et des aulnes et des peupliers y poussaient, et des saules portant des fruits. **L'aulne, dans notre hémisphère, pousse jusqu'au delà du cercle polaire, le peuplier tremblant, ou tremble, se trouve jusque dans l'extrême nord et en Sibérie et le saule va jusqu'en Nouvelle Zemble;** ces trois arbres sont le signe d'un climat froid, mais ils appartiennent encore à la famille des arbres à feuilles caduques, au feuillage délicat, que l'on peut trouver encore jusqu'à 58° nord, une température moyenne de 11° et une hauteur de 2500 à 3200 mètres. Mais on en trouve aussi dans la zone immédiatement supérieure, la zone subarctique qui va jusqu'à 66° nord la zone des conifères, correspondant à une température moyenne de 8,8° et une hauteur de 3200 à 3800 mètres<sup>13</sup>. Ces arbres fixent pour nous la température du nord de la Suède.

Il y a là des fleuves libres de glace, le Cocyte et le Pyriphlégéthon, qui se jettent tous les deux dans l'Achéron, lui même une partie des eaux du Styx, la mer polaire<sup>14</sup>.

Cette température n'a plus rien d'extraordinaire, si nous considérons que le courant équatorial pouvait descendre jusqu'à la côte du continent antarctique. Le Gulf Stream tempère également le climat des îles Féroé et des îles Shetland et de la côte nord de la Norvège où les ports, jusqu'au Cap Nord à plus de 71° de latitude nord, sont accessibles toute l'année au trafic maritime et où, même en hiver, seulement la partie la plus pénétrante des baies dans les fjords est recouverte de glace<sup>15</sup>.

**Les habitants n'étaient pas les ombres des morts de l'Hadès, mais le peuple des Cimmériens,** qui possédait même une ville (XI, 14),

Là, se trouvent la ville et le pays des Cimmériens

et qui, à ce qu'il semble, était gouverné par la terrible Perséphone (X, 509) :

tu verras un rivage plat et les grands bois de Perséphone

et (XI, 634-635) :

que Perséphone la superbe allât me jeter de l'Hadès  
la tête de Gorgô, ce monstre affreux.

Je n'hésite pas à attribuer ce nom à la souveraine véritable chez qui Ulysse trouva refuge pendant son séjour dans ce pays. Le fait que la frontière du continent antarctique soit libre de glaces et habitable ne veut pas dire en soi que la vie y était agréable. Le pays et ses habitants, le climat et le ciel, doivent avoir fait une impression effrayante sur les arrivants; les peurs causées par les contrées traversées sont aussi peu dépeintes que les dangers et les peines de la route, mais tout est résumé en une phrase; le pays des Cimmériens devint dans la mémoire de la postérité le royaume des morts, l'Hadès (XI, 626-637)<sup>16</sup> :

13 Klöden, Erdkunde, p. 684.

14 **Στύξ, στυγερός, στυγέω.** (Styx - fleuve des Enfers - ; stugeros "haïssable" ; stugêô "haïr".

15 Zeitschrift für allg. Erdkunde, Berlin 1861, vol. II, p. 192.

16 L'Hadès est à l'origine un espace sous la terre, le royaume souterrain, le royaume des morts, Hadès est son souverain (II. XX, 61; V, 190). Hadès est saisi comme un territoire (II. I, 3; Od. X, 560), il a aussi des portes (II. VIII, 367; V, 646): il est devenu mythe (II. V, 395; 654; 845). Mais il n'a pu être saisi comme personne, comme souverain, que dans les périodes les plus récentes, lorsque l'on fit le lien entre la peur du monde souterrain et celle du pays des Cimmériens (Od. XI, 625; 627; 211). On en fit même l'époux de Perséphone. Celle-ci est à l'origine une personne. Les vers Od. X, 505-512 sont, si on laisse de côté le vers 512 plus récent, une pure description de lieux. Perséphone apparaît comme la personne la plus importante pour Ulysse, comme la souveraine. En Od. XI, 635, elle est présentée comme une personne à la différence d'Hadès qui est représenté comme un pays. Elle est aussi une figure mythique, comme souveraine des morts en Od. X, 494; XI, 213; 226; 386, comme épouse d'Hadès (Od. X, 491; 534; XI, 47; II. IX, 569) et même comme épouse du Zeus souterrain (II. IX, 457). À l'origine, elle était une personne vivante, parlant le perse (**Περσης-φωνη**), ou perse elle-même, comme la mère de Circé; Elle était fille de Zeus (Od. XI, 217), c'est-à-dire appartenant

Hermès et Athéna aux yeux brillants m'avaient aidé."  
Ce disant, il rentra dans la maison d'Hadès.  
J'attendis sans bouger de là, dans l'espérance  
qu'il surviendrait encore quelque héros mort autrefois.  
J'aurais pu voir peut être à ma guise ceux du passé, 630  
Thésée, Pirithoüs, enfants de la gloire des dieux ...  
Mais déjà s'assemblaient les nations sans nombre des morts  
avec d'étranges cris, et la peur verte me gagnait  
que Perséphone la superbe allât me jeter de l'Hadès  
la tête de Gorgô, ce monstre affreux.  
Je me hâtai de rentrer au bateau, dis à mes gens  
d'embarquer à leur tour et de larguer l'amarre.

### VIII. La deuxième Aiaïè

**[Résumé des propositions: la deuxième île de Circé est l'île de l'Ascension, en Atlantique Sud. Ulysse y reste un mois. Il en repart le 21 mars pour profiter des vents et courants favorables (l'air froid de l'hémisphère Sud, soufflant vers le Nord qui se réchauffe, l'entraîne vers le Nord. NdE)]**

Du pays des Cimmériens, Ulysse entama véritablement son retour (**νόστος** - nostos), le retour dans sa patrie, il fit de nouveau route vers le nord. Nous avons reconnu que **la deuxième Aiaïè était l'île de l'Ascension** et nous avons vu à l'œuvre la poésie plus récente, parant cette étape insignifiante et sans nom d'images de Circé et d'Elpénor, et de prophéties.

La nature de cette île nous est donnée en XII, 5;

**Arrivés là, nous échouâmes le bateau dans le sable**

ils tirèrent les navires sur le sable. L'île est d'origine volcanique, les plaines recouvertes de lave, de cendre et de sable. La période de l'arrivée et celle du départ ressortent de XII, 8;

**Lorsque parut la fille du matin, l'aube (Kr. Eôs) aux doigts roses,** là ils se reposèrent et attendirent la divine Éos. Il est peu vraisemblable qu'Ulysse, qui avait si souvent fait route de nuit, ait tiré ses navires à terre seulement pour y passer la nuit; cette fatigue aurait détruit le repos. Éos ne peut être saisie que dans sa signification rapportée à l'année; ils attendaient le divin printemps, ils attendaient que le soleil soit de nouveau à l'équateur et qu'ils puissent suivre le soleil. L'île de l'Ascension se trouve à 7° 59' de latitude sud. Là; le soleil est perpendiculaire à la terre en début mars. La halte à l'île de l'Ascension dura donc environ trois semaines

Au printemps, le 21 mars, ils repartirent. La durée correspond exactement à celle du voyage d'aller. De l'équateur jusqu'au continent antarctique ils avaient mis neuf mois, et s'ils avaient quitté ce continent en hiver, en juin, et se trouvaient en mars à l'équateur, on retrouve ces neuf mois. **Ulysse était parti en hiver du pays des Cimmériens, à cause des vents, et pour avoir une lumière et une chaleur croissante. Il employa six mois jusqu'au tropique du Capricorne, et de là, avec le soleil, trois mois jusqu'à l'équateur.**

Le vent et le courant sont donnés en XII, 152.

**on se laissa conduire par le vent et le pilote**

Le vent s'appelle **ἄνεμος** (anemos), ce n'est pas un des quatre grands vents caractérisés, mais il n'est pas défavorable. Dans l'océan Atlantique, dans la zone 0 - 28° de latitude nord, quand le soleil se rapproche du tropique du Cancer, les vents soufflent généralement de l'est (Klöden, Erdkunde, p. 512). Mais on dut faire appel aux rames, il n'est plus question

---

à une lignée qui vénérât Zeus, une personne apparentée aux grecs. Considérer Hadès comme une personne, Perséphone comme un mythe, c'est le fait de la poésie plus récente.

de courant océanique, de même que dans la nature, aucun courant ne pousse vers le nord. Là, on traverse plutôt les courants équatoriaux.

## IX. Les Sirènes

[ **Résumé des propositions** : Krichenbauer identifie l'île de Goméra aux Canaries avec l'île des Sirènes. Les os qui blanchissent le rivage des Sirènes rappelle la coutume des Guanches ou anciens habitants des Canaries de faire sécher les cadavres dans des peaux et de les inhumier dans des grottes proches de la mer. Il remarque avec acuité qu'au Chant XII le vers utilise un duel pour parler des Sirènes (les deux Sirènes), ce que jamais personne ne traduit. Preuve que Circé et Calypsô, épouses complaisantes d'Ulysse, sont identiques aux femmes guanches sensuelles et sans tabou. On est en Juin. NdE]

Ulysse arrive maintenant à l'île des Sirènes (XII, 166-167).

Cependant, sans traîner, la barque robuste arrivait  
à l'île des Sirènes; un vent sans danger la poussait.

Les instructions qu'il avait reçues à leur propos sont données en XII, 37-54 : [ ne pas les écouter car ...]

L'on voit s'entasser près d'elles  
les os des corps décomposés dont les chairs se réduisent.  
Passe devant sans t'arrêter; bouche l'oreille de tes gens  
d'une cire de miel pétrie, afin qu'aucun  
d'entre eux n'entende; écoute, toi, si tu le veux,  
.....

et le voyage lui-même est décrit en XII 154-200 (Ulysse bouche les oreilles de ses compagnons )

“.....  
Cependant, sans traîner, la barque robuste arrivait  
à l'île des Sirènes: un vent sans danger la poussait.

Bientôt après, ce vent tomba, le calme plat se fit  
sans plus un souffle; un dieu devait coucher les flots.  
L'équipage, debout, cargua les voiles du bateau, 170  
les déposa dans le profond du navire et, s'asseyant  
aux rames, blanchit l'eau sous le bois de sapin.  
.....

Ils me lièrent pieds et mains dans le bateau,  
debout sur l'implanture, en m'y attachant avec des cordes;  
puis, aux bancs, on battit des rames les eaux grises. 180

Mais, quand on s'en trouva à la portée du cri,  
passant en toute hâte, ce navire bondissant  
ne leur échappa point, qui entonnèrent un chant clair:

“Viens, Ulysse fameux, gloire éternelle de la Grèce,  
arrête ton navire afin d'écouter notre voix !

Jamais aucun navire noir n'est passé par là  
sans écouter de notre bouche de doux chants.

Puis on repart, charmé, lourd d'un plus lourd trésor de science.

Nous savons en effet tout ce qu'en la plaine de Troie  
les Grecs et les Troyens ont souffert par ordre des dieux, 190  
nous savons tout ce qui advient sur la terre féconde...”  
.....

Quand nous les eûmes dépassées, et quand enfin  
nous n'entendîmes plus ni leur voix ni leur chant,

mes braves compagnons enlevèrent la cire  
dont j'avais bouché leurs oreilles et défirent mes liens. 200

Qui sont donc ces Sirènes et où est leur île ? Pour répondre à ces questions, l'Odyssée nous donne deux indications caractérisant la nature de l'environnement et deux sur la culture de ses habitants.

### 1. La cire fondit par l'action du soleil

et des rayons du roi Hypérionide (XII, 175-176, 'Υπεριονίδαο ἄνακτος) :

il s'amollit bientôt, comme le voulait la puissance  
du soleil et des feux du roi fils d'Hypérion.

**Le pays des tropiques s'appelle Hypérie, et le soleil des tropiques Hypérion;** ici, le soleil n'est plus Hypérion lui-même; la succession géographique est rendue, à la manière ancienne, comme une succession temporelle, un rapport père-fils; **Hypérionide, le fils d'Hypérion, est le soleil subtropical.** Cet Hypérionide était alors le roi, cela signifie qu'on était en été; Ulysse se trouvait en deçà du tropique du Cancer, au sud des Canaries, et cela en juin, quand le soleil y était au plus haut.

Cela concorde tout à fait avec nos conclusions précédentes. **Ulysse a quitté l'île de l'Ascension en mars, en suivant le soleil, il a dû arriver au tropique du Cancer en juin;** il est alors en dehors du domaine d'Hypérion, il se trouve là où Hypérionide gouverne et même à l'époque où il domine.

### 2. Le vent se tut

Avant qu'Ulysse ne s'approche de l'île, "soudain le vent se tut et les eaux sereines se calmèrent; un immortel apaisa les flots" (γαλήνη νηνεμίη, galênê nenêmiê, XII, 168-169)

Bientôt après, ce vent tomba, le calme plat se fit  
sans plus un souffle; un dieu devait coucher les flots.

Un calme soudain dans les régions subtropicales indique la zone des calmes.

Dans les tropiques, les alizés ont une limite bien définie; l'alizé du nord-est dans l'océan Atlantique a sa limite sud vers 8° de latitude nord, sa limite nord vers 28 et 32° de latitude nord. Là commence la zone où les alizés d'altitude, de sud-ouest, sont obligés de redescendre, parce qu'ils n'ont plus assez de place dans l'espace qui se rétrécit pour eux au voisinage des pôles. Cela forme une zone d'environ 10° qui va jusqu'à une latitude de 40° nord. Tandis que les vents descendants de sud-ouest forcent leur passage entre les vents de surface de nord-est, il arrive qu'ils soufflent alternativement, ou côte à côte ou qu'ils se contrecarrent, ce qui entraîne de temps en temps des calmes durables. c'est pour cela que cette zone s'appelle zone des calmes tropicaux, ou des calmes du Cancer. Avec la zone des calmes équatoriaux, elle se déplace, en été plus au nord, en hiver plus au sud. Aujourd'hui, cette zone commence dans l'océan Atlantique, en hiver sous le 28<sup>ème</sup> parallèle, en été sous le 32<sup>ème</sup>. **Nous rencontrons Ulysse en été, encore au sud des Canaries, dans la région des calmes, c'est à dire entre 27 et 28° de latitude nord.** Cette différence ne doit pas nous empêcher de comprendre sous γαλήνη νηνεμίη les calmes tropicaux et de désigner **une des îles Canaries comme l'île des Sirènes**, car, puisque nous trouvons les calmes équatoriaux plus au sud, la mousson de nord-ouest dans l'océan Indien plus violente, la limite du continent antarctique plus chaude qu'aujourd'hui, une exigence nécessaire de l'harmonie nous amène à rencontrer le calmes tropicaux également plus au sud; depuis le temps de l'Odyssée, ils se sont déplacés d'au moins 4-5° vers le nord, puisque l'hémisphère nord est devenu plus chaud, l'hémisphère sud plus froid. Autrefois, l'hémisphère sud était plus chaud. C'est pourquoi il n'est pas faux d'appeler Hypérion le soleil à la latitude 28° nord.

### 3. Les os des corps décomposés

Sur le rivage de l'île, il y a beaucoup de dépouilles pourrissantes d'hommes autour desquels se dessèchent des peaux (XII, 45-46) :



assises dans un pré, et l'on voit s'entasser près d'elles  
les os des corps décomposés dont les chairs se réduisent.

On n'a pas du tout essayé jusqu'ici d'expliquer ces vers; mais ils ont un sens, dès lors que l'on sait que l'île des Sirènes est une des îles Canaries. **Là, vivait autrefois le célèbre peuple des Guanches, dont nous savons qu'il avait un culte des morts particulier. Aujourd'hui encore, on trouve ses momies dans des cavités funéraires difficiles d'accès, elles sont cousues dans des peaux, et soigneusement embaumées.** Le Dr Bolle, <Zeitschrift für allg. Erdkunde>, 1860 et 1861, "Die Canarischen Inseln" et Günther, <Gää>, XI, p.6, décrivent cela:

"Sur les îles Canaries, Hierro, La Palma, Ténériffe, la Grande Canarie, on trouve des momies bien conservées provenant des anciens habitants, les Guanches, en partie liées deux par deux l'une au dessus de l'autre, en partie dans des creux de rocher, cousues dans des peaux de chèvres."

La cruauté des conquérants de l'île est peut-être la raison qui a poussé les Guanches à abriter les corps dans des cavernes inaccessibles; auparavant ils avaient pu être laissés à l'air libre et à la lumière. Qu'il nous suffise, une fois de plus, de comprendre que les vers de l'Odyssée décrivent vraiment la réalité; les dépouilles pourrissantes de morts cousus dans des peaux, les momies, sont une preuve éclatante que nous avons à chercher l'île des Sirènes parmi les îles des Canaries.

#### 4. La nature des Sirènes

Maintenant, la nature des Sirènes est claire; elles ne sont pas des "rochers sonores", elles ne sont pas une fiction poétique, elles ne sont pas non plus une image pour décrire l'attrait de plaisirs sensuels, elles sont, en chair et en os, **les véritables femmes du peuple des Guanches, qui nous sont dépeintes pleines de naïveté et de simplicité, adonnées aux plaisirs des sens**, au moins sur quelques unes des îles. Nous aurons encore l'occasion de dépeindre le caractère des femmes de ces pays, nous ferons surtout connaissance de deux d'entre elles, **Calypso et Circé. Je crois que seules ces deux Sirènes devenues célèbres sont évoquées par le duel du vers XII, 52, Σειρήνοιιν**: (Seirênoiin)

et tu pourras goûter la joie d'entendre les (Kr. les deux) Sirènes

Elles nous sont toujours décrites comme riches en chants et ensorcelantes. Bien sûr, nous ne devons pas croire qu'elles sont assises sur les côtes pour séduire les hommes; c'est là un trait de la fable; Ulysse a certainement bouché les oreilles de ses hommes avec de la cire pour une autre raison. Il lui a bien souvent été ordonné d'éviter les îles, et il fallait bien un stratagème du chef pour faire passer sans s'arrêter devant des îles si attirantes un équipage si farouche, surtout après un voyage maritime long et pénible; il devait bien savoir que celui d'entre eux qui mettrait le pied sur cette terre où la nature et les hommes offraient des conditions paradisiaques, serait comme enchanté et oublierait sa patrie. Les oreilles sont le siège des passions, disait le grand roi, par les oreilles, Shakespeare laissait instiller un poison au roi, et Ulysse devait boucher les oreilles de ses gens de sorte qu'ils ne s'excitent pas l'un l'autre pour exiger l'accostage.

Ainsi les indications données, Hypérionide, les calmes, les momies, les Sirènes, ne sont-elles pertinentes et conforme à la réalité qu'aux Canaries, ces îles s'intègrent harmonieusement au voyage dans le temps et l'espace et sont en accord avec les autres données naturelles.

**Nous allons voir qu'Ulysse passa tout de suite après devant la montagne qui crachait le feu; aux Canaries, ce ne peut être que le pic de Ténériffe; l'île des Sirènes, à laquelle Ulysse ne voulut pas aborder, ne peut être que Gomera.** Il fit route entre Gomera et Ténériffe. Nous passons donc immédiatement de l'Ascension, 7° 59' sud, aux Canaries, 27° nord.

Nous entrons ici dans un nouveau cycle légendaire et arrivons sur un territoire devenu célèbre dans l'antiquité. Je m'appuie sur la description classique des îles Canaries par le Dr. Bolle, <Zeitschrift für allg. Erdkunde>, 1861, vol. 10 et 11, 1862, vol. 12.

Dans l'antiquité, ces îles s'appelaient les îles Fortunées., et il est généralement admis qu'elles furent connues d'abord des Phéniciens; mais ceux-ci se gardèrent de déchirer le voile sur leurs découvertes marines; ces îles restèrent dans l'ombre; il est cependant indubitable qu'elles n'étaient pas inconnues des concitoyens d'Hannibal. Mais, avec la destruction de Tyr et de Carthage, on perdit tout contact avec elles.

Le premier rayon de l'histoire tomba sur ces îles lorsque Juba, roi de Mauritanie (50 av. J.C.), les explora de nouveau. Les écrits de Juba sur ces îles sont perdus, seul Pline en livre un extrait; les îles Fortunées seraient à l'ouest des Purpuraires; la première s'appelle Ombrion, la seconde Junonia, où se trouve un petit temple de pierre; la suivante, Capraria, serait peuplée de lézards, Canaria de chiens gigantesques; on y verrait des constructions en ruine sous l'eau, etc. Il n'est pas question des habitants. À partir de là, les îles Fortunées ne furent plus des terres légendaires, mais elles demeurèrent à l'écart, et la connaissance s'en perdit. Ce n'est qu'en 1341 que le roi d'Espagne Alphonse IV envoya vers ces îles le florentin Angiolino Tegghia, et Boccace nous a conservé les récits naïfs de ses compatriotes. La nouvelle de la découverte d'un paradis se répandit en Europe, et en 1483 les îles furent conquises et leur noble peuple écrasé. Le nom de Fortunées se perdit alors, elles devinrent les Canaries, mais ce n'est qu'au 18<sup>ème</sup> siècle que la langue guanche disparut dans les vallées de Gomera avant que la science ne l'ait relevée.

Les Grecs, dit Curtius, ont suivi les routes des Phéniciens; cette phrase est confirmée par l'Odyssée, nous voyons qu'ils les ont également suivies jusqu'aux Canaries. L'ouest extrême, au delà des colonnes d'Hercule, était pour les Grecs une contrée mythique, le séjour des esprits disparus, une contrée légendaire où se trouvait le Jardin des Hespérides, gardé par des dragons. Cette croyance, profondément enracinée dans l'âme grecque, pourrait ne pas reposer uniquement sur les récits des Phéniciens, mais supposer une propre expérience.

## X. Les Planctes

**[Résumé des propositions: sur la côte nord-ouest de l'île de Ténériffe, se trouvent des ressacs violents. Ce sont les Planctes, mal traduits par "rochers errants" ; en fait ce sont des "rochers battus". Le volcan est donc le Teyde, cette montagne de plus de 3700 mètres qui s'élève aux Canaries, en plein Océan. Une éruption eut lieu en 1706 et en 1798. NdE]**

Le voyage continue maintenant en passant devant les Planctes (XII, 55-72) :

Lorsque tes compagnons les auront dépassées,  
je ne puis pas te dire clairement  
la route qu'il faudra suivre, mais toi même  
tu choisiras; je te les décris l'une et l'autre.  
Il est là bas deux roches en surplomb, contre lesquelles  
gronde la houle d'Amphitrite aux sombres yeux : 60  
les dieux bienheureux les nomment les Roches Planctes.  
La première est fatale aux oiseaux , même aux craintives  
colombes portant l'ambrosie à Zeus le père :  
à chaque fois le rocher lisse en ravit une,  
et le Père en renvoie une autre pour le compte.  
L'autre, aucun des vaisseaux qui l'atteignit n'en réchappa,  
car les flots de la mer, les tempêtes du feu fatal,  
emportent à la fois poutres de navire et corps d'hommes.  
Un seul navire de la mer put jamais la doubler,  
Argo la glorieuse, au retour de chez Aïétés. 70  
Le flot l'aurait aussi jetée contre les grandes roches  
si Héra, qui aimait Jason, ne l'eut sauvée.

Mais nous avons à peine doublé l'île que soudain  
**je vis des vagues, des vapeurs, et perçus des coups sourds.**  
Des mains de mes gens effrayés, les rames s'envolèrent  
et claquèrent sur le courant; le bateau s'arrêta  
sur place, les mains ayant lâché les longues rames.  
Parcourant le bateau, j'encourageai mes compagnons  
en allant de l'un à l'autre avec ces douces paroles :  
"Amis, serions-nous donc nouveaux dans le malheur ?  
Ce danger-ci n'est pas plus grand que lorsque le Cyclope  
dans son antre profond, nous tenait par force enfermés ! 210  
Et même de ce pas, ma valeur, mes plans, mon esprit  
avaient su nous tirer : vous vous en souviendrez, je pense.  
Maintenant donc, courage ! et croyez ce que je vous dis.  
Vous, fermes aux tolets, que vos rames frappent la mer  
dans ses profonds remous, gardant l'espoir que Zeus  
nous permette de nous tirer de ce désastre !  
Pour toi, voici mes ordres, timonier : garde-les bien  
en tête, car c'est toi qui barres ce navire.  
Écarte le bateau de ces vapeurs et de ces vagues,  
mets le cap sur l'écueil, de peur que, dérivant, 220  
il ne t'échappe et n'aille causer notre perte !"

Les Planctes sont expressément désignés comme des rochers (XII, 59-61) :

Il est là bas deux roches en surplomb, contre lesquelles  
gronde la houle d'Amphitrite aux sombres yeux : 60  
les dieux bienheureux les nomment les Roches Planctes.

et (XXIII, 327) :

comment il atteignit les Roches Planctes, ...

Où se trouvent-ils, et quelles sont leur caractéristiques, nous le déduisons de cinq indications.

### 1. Une montagne qui crache le feu

On nous parle d'une montagne qui crache le feu, dont les éruptions pernicieuses anéantissent navires et équipages. Les Planctes sont dans son voisinage. Si la circumnavigation de l'Afrique est bien l'idée fondamentale de l'Odyssée, il fallait s'attendre, lorsque le navire arriverait dans ces parages de l'ouest, à ce qu'il soit fait allusion à cette célèbre montagne crachant le feu, et c'est bien le cas; seul son nom n'est pas donné, mais sept vers, XII, 66-72,

L'autre, aucun des vaisseaux qui l'atteignit n'en réchappa,  
car les flots de la mer, **les tempêtes du feu fatal**,  
emportent à la fois poutres de navire et corps d'hommes.  
Un seul navire de la mer put jamais la doubler,  
Argo la glorieuse, au retour de chez Aïétès. 70  
Le flot l'aurait aussi jetée contre les grandes roches  
si Héra, qui aimait Jason, ne l'eut sauvée.

lui sont consacrés. Ulysse est averti que seul Jason avait pu passer devant sans dommages avec la nef Argo. **On ne peut penser qu'au célèbre Teyde, le pic de Ténériffe.** La hauteur de cette montagne est de 3718 mètres, le plus haut faite du sommet présente une dépression de 300 mètres de diamètre environ, entourée de la muraille rocheuse dont les éruptions des siècles passés l'ont couronnée. Les innombrables coulées de lave et les nombreux cratères témoignent de la fréquence des éruptions dans les temps préhistoriques. Il nous faudra parler de l'éruption du 5 mai 1706 qui détruisit Garachico; la dernière éruption du Teyde eut lieu le 9 juin 1798. Durant trois mois et six jours, la lave et les scories, s'écoulant de six bouches, s'entassèrent sur quatre toises de haut; des quartiers

de roche furent projetés jusqu'à 3000 pieds de haut (915m). Ce sont les **πυρός ὀλοοῖο θύελλαι**. (puros olooio thuellai " tempêtes de feu fatal")

Aujourd'hui, on ne trouve sur le sommet qu'un solfatare, dont les fissures dégagent une vapeur de soufre bleuâtre. Les Planctes sont ainsi des rochers sur Ténériffe.

## 2. ...gronde la houle d'Amphitrite

Amphitrite, l'épouse de Poséidon, rugit contre ces rochers (XII, 59-60) :

... contre lesquelles  
gronde la houle d'Amphitrite aux sombres yeux

On peut comprendre par là seulement l'habituel ressac de la mer; mais, quand Ulysse approcha de l'endroit, "il vit de la fumée, des vagues puissantes et entendit des coups sourds" (XII, 202) :

je vis des vagues, des vapeurs, et perçus des coups sourds.

L'impression que cela fit sur l'équipage fut si forte que les rames leur tombèrent des mains (XII, 203) :

Des mains de mes gens effrayés, les rames s'envolèrent

Certes, ce n'était pas la fumée du pic qui pouvait causer cet effroi soudain, car la montagne devait être en vue depuis longtemps; c'était plutôt l'eau dont les remous et les grondements devaient prendre en cet endroit une forme particulièrement terrifiante. Ce phénomène devait être purement local, car, lorsque les rames leur tombèrent des mains, le navire resta sur place (XII, 204-205),

le bateau s'arrêta  
sur place, les mains ayant lâché les longues rames.

ce qui n'aurait pas été le cas si toute la mer avait été agitée; de plus, Ulysse encourage ses gens à ramer ferme pour échapper à la mort et charge le timonier de gouverner hors de l'atteinte des fumées et des vagues (XII, 217-219).

Pour toi, voici mes ordres, timonier : garde-les bien  
en tête, car c'est toi qui barres ce navire.

Écarte le bateau de ces vapeurs et de ces vagues,

Il y a bien un phénomène maritime local effrayant sur Ténériffe, au nord de la côte ouest de l'île; il se manifeste de deux manières: l'une d'elles n'est pas décrite ici, mais dans un autre passage de l'Odyssée; nous devons donc en repousser la discussion, jusqu'à ce que nous arrivions à ce passage. Contentons-nous de signaler qu'il s'agit de trombes d'eau, les **bufaderos**, qui font naître l'effroi quand on les aperçoit; elles sont au sud de la pointe ouest de l'île, la pointe de la Aguja. C'est là qu'il faut chercher les **Planctes**. Nous supposons qu'Ulysse faisait route vers le nord entre Gomera et Ténériffe et se trouvait alors près de la pointe ouest de l'île. L'autre phénomène marin est décrit ici (XII, 59-60):

Il est là bas deux roches en surplomb, contre lesquelles  
gronde la houle d'Amphitrite aux sombres yeux

les vagues puissantes d'Amphitrite grondaient contre les Planctes.

Le Dr. Bolle fait ressortir de cette portion de côte ce qu'il en a vu de ses propres yeux:

"Depuis Gomera, j'ai vu la mer, même par temps calme, se briser constamment avec furie sur cette portion de côte et un blanche traînée d'écume envelopper le pays", et il cite les paroles de Berthelot: "Quand on s'approche du cap Teno, le ressac se fait sentir avec une force extraordinaire." (Bolle, op. cit., vol. 11, p. 81).

C'est ce que dit le mot "Planctes", et rien d'autre. La racine est **πελ, πλα**, où s'accroche un **γ** de liaison, **πλαγ** (**πρα, प्राग**) et signifie frapper; flagellum, goth. flek- et renvoie à l'allemand du nord plag. (Curt., Etym., 4° ed., p. 278).

**πλαγκταὶ πέτραι** (planktai petrai) signifie exactement "flagellatæ petræ" pas des rochers qui frappent, pas des rochers erratiques, mais des rochers frappés, fouettés, par les vagues de la mer. Ce sont les ressacs puissants sur la côte nord-ouest de Ténériffe au sud du cap Teno, craints pour eux-mêmes, mais rendus effrayants par les bufaderos dont nous parlerons plus tard.

### 3. Deux roches en surplomb...

Ces rochers sont dits en surplomb. Toute la chaîne de montagnes, dont le cap Teno représente la dernière arête, se distingue par des formations rocheuses déchiquetées, sur lesquelles s'empilent des crêtes. Déjà les noms toponymiques, le Val d'Enfer, le Mur du Diable, la Pointe de l'Aiguille, caractérisent cette côte formée par des amas de lave et des remarquables formations basaltiques. Le Dr. Bolle distingue particulièrement, parmi les vallées rocheuses et déchiquetées du Val Masca, le Tarucho menaçant en surplomb (Bolle, *op. cit.*, vol. 11, p. 81).

### 4. Le courant marin,

comme il est mentionné en XII, 204,

et claquèrent sur le courant; le bateau s'arrêta

correspond au courant que l'on trouve aux Canaries: comme les rames étaient tombées des mains des marins, le navire resta sur place, et les rames claquèrent dans le courant contraire; ils avaient donc navigué à contre courant, du sud vers le nord, et cela correspond au cours du récit et à la nature des courants aux Canaries.

### 5. Les colombes

XII, 62-65

La première est fatale aux oiseaux , même aux craintives colombes portant l'ambrosie à Zeus le père :  
à chaque fois le rocher lisse en ravit une,  
et le Père en renvoie une autre pour le compte.

On remarque même, aujourd'hui encore, que les pigeons se rassemblent en essaims à l'automne, avant leur départ, non pas sur la pointe ouest, mais sur la pointe sud de Ténériffe.

Ainsi Ulysse, venant du sud fit route en juin devant Gomera, l'île des Sirènes, puis passa immédiatement devant les Planctes, les rochers battus par la mer de la côte nord-ouest de Ténériffe. Il ne manque plus que la description des bufaderos et le nom de la montagne qui crache du feu.

## XI. Charybde et Scylla

**[Résumé des propositions:** Krichenbauer établit que la description de Charybde et Scylla emprunte à deux réalités géographiques distinctes que le conte moderne a assemblées : île Ténériffe (Canaries, avec son pic de Teide) et le détroit de Gibraltar. Une fois la route vers les Canaries oubliée, il n'est resté que le détroit de Gibraltar. Une partie de la description d'Homère vaut pour Gibraltar : Scylla "qui aboie" a un écho dans la réalité avec la Grotte Michel du Rocher de Gibraltar, grotte peuplée de chauve-souris piaulant tandis qu'Ulysse est suspendu à un figuier "comme une chauve-souris. Charybde, en revanche, conserve les traits de l'antique réalité à proximité du Ténériffe, avec des remous violents appelés "roncaderos" qui vomissent continuellement de l'écume ; "trois fois elle engloutit chaque jour" XII 105, ce vers prouvant qu'il ne s'agit pas de marée qui, de plus, n'existe pas en Méditerranée. La Pierre Blanche dont parle l'Odyssée pour Scylla est alors le Pic Teide du Ténériffe dont le nom signifie "Montagne Blanche". On voit par cet exemple que Scylla combine deux réalités : Gibraltar et Ténériffe.

C'est la partie de l'argumentation qui nous paraît la plus valable, tout ce qui a trait aux Canaries. NdE]

Ulysse a voyagé vers le sud dans l'océan Indien, puis vers le nord dans l'océan Atlantique, il ne lui reste pas d'autre route pour rentrer en Europe que par Gibraltar, et tout autant que le Pic de Ténériffe aux Canaries, les Colonnes d'Hercule ne pouvaient pas ne pas être mentionnées. Et leur description dans l'Odyssée doit leur être adaptée si nous voulons que le reste de nos conclusions soit exact.

Les instructions qu'Ulysse avait reçues à propos de Charybde et Scylla sont données en XII, 73-110 :

Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel  
la pointe de sa cime; un nuage bleu-noir  
l'entoure sans jamais se dissiper, et le ciel clair  
ignore son sommet en été même ou à l'automne;  
nul mortel ne pourrait y grimper ni s'y tenir,  
eût-il vingt pieds et le même nombre de mains :  
car c'est un rocher lisse, que l'on croirait raboté.  
À mi-hauteur du roc, on voit une grotte embrumée 80  
tournée vers l'ombre de l'Érèbe; et c'est sur elle  
que vous dirigerez votre navire, noble Ulysse.  
L'homme le plus musclé, tirant de son profond vaisseau,  
n'atteindrait pas le fond de cette grotte de ses flèches.  
Là demeure Scylla, la terrible aboyeuse;

.....  
100

L'autre écueil est plus bas, tu le verras, Ulysse.  
Ils sont voisins : ta flèche irait de l'un à l'autre.  
À sa cime monte un figuier de beau feuillage.  
La divine Charybde engloutit là-dessous l'eau noire :  
trois fois elle vomit et engloutit trois fois d'un jour,  
terriblement ! N'y passe pas au moment qu'elle engouffre !  
Car même Poséidon ne te tirerait pas de peine.  
Mais cinglant plutôt sur l'écueil de Scylla,  
passe en hâte : il vaut toujours mieux sur le bateau  
pleurer six compagnons que l'équipage tout entier !" 110

le voyage lui-même est décrit en XII, 226-259.

C'est alors qu'oubliant le conseil malaisé à suivre  
de Circé, qui m'avait défendu de m'armer,  
revêtant ma glorieuse armure et prenant dans les mains  
deux grandes lances, je montai sur le gaillard d'avant  
du navire; de là, je m'attendais à voir paraître 230  
Scylla dans son rocher, qui devait nous être fatale.  
Mais je ne pus l'apercevoir; mes yeux se fatiguaient  
à fouiller en tous sens les roches embrumées.  
Nous avançâmes vers la passe en gémissant :  
d'un côté attendait Scylla et de l'autre Charybde  
terrible, engloutissant la saumure de mer.  
Quand elle la vomit, comme un chaudron sur un grand feu,  
en mugissant elle bouillonne toute; et de l'écume  
jaillit et couvre les deux cimes des écueils.  
Mais quand elle engloutit la saumure de mer, 240  
elle apparaît dans le dedans, troublée, et le rocher  
tonne terrible autour; tout en bas apparaît le fond  
de sable sombre; et la peur verte prit mes gens.  
Nous regardions ainsi de son côté, craignant la mort,  
et cependant Scylla ravissait au profond du navire  
six compagnons, les meilleurs bras et les plus forts.  
Ramenant mon regard au prompt navire et à mes gens,

je ne vis que leurs pieds et leurs mains au-dessus  
enlevés dans les airs; ils m'appelaient encore,  
criant mon nom pour la dernière fois avec tristesse. 250  
Comme quand un pêcheur avec sa longue canne,  
jetant d'un promontoire aux petits poissons son appât,  
lance à la mer la corne d'un bœuf campagnard,  
en attrape un, et le sort palpitant de l'eau,  
ils palpitent, enlevés en l'air vers la roche.  
Là, le monstre les dévora devant son antre, hurlants,  
tendant les bras vers moi dans une affreuse lutte.  
Ce fut bien là le plus déplorable des coups  
que je souffris en explorant les passes de la mer.

L'entrée dans cette route, la plus célèbre du monde, est formée par deux promontoires bien marqués; le cap Trafalgar du côté espagnol, le cap Spartel sur la rive africaine; ces deux points sont éloignés l'un de l'autre d'environ 20 milles. La passe fait 40 milles de long; la côte africaine a une direction presque purement est, la côte espagnole se dirige vers le sud-est jusqu'à la moitié de la passe, de sorte que celle-ci, qui commence avec une largeur de 20 milles, n'a plus que 8 milles de largeur au milieu, largeur qui augmente par la suite vers la sortie.

Ces deux promontoires ne peuvent pas être les deux rochers (σκόπελοι, skopeloi, XII, 73 ) :

Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel ...

et XII, 220 :

Mets le cap sur l'écueil, de peur que, dérivant ...

sur lesquels le pilote doit se guider pour éviter les dangers du cap Teno; en effet, ils ne sont pas visibles depuis Ténériffe, aucune renommée ancienne ne leur est attachée et la description de l'Odyssée ne leur convient pas. Nous sommes ramenés au mot σκόπελοι, "détroit, passe" XII, 234.

Nous avançâmes jusqu'à la passe en gémissant,

Prenons ce mot dans son sens le plus étroit, une étroitesse, et plaçons nous à l'endroit où la passe est la plus étroite: une toute autre image se dégage. L'endroit le plus étroit de la passe est situé entre la Punta del Freyle (1322 pieds ou 403 m) sur la côte espagnole et le cap Cires (2808 pieds ou 856 m); ils ferment la passe, qui s'ouvre ensuite sur la Méditerranée. Et de là, s'offrent à la vue, bien visibles, les deux autres bornes de la passe, le Rocher de Gibraltar et le Rocher de Ceuta, l'un de 1408 pieds (430m) de haut, l'autre de 637 (195 m).

Dans l'antiquité, le Rocher de Gibraltar qui appartenait à l'Hispania Baetica, s'appelait Calpe, le Rocher de Ceuta s'appelait Abila, et les deux formaient les célèbres Colonnes d'Hercule. **Nous allons montrer que la plus haute, Gibraltar, doit être Scylla, et la plus basse, Ceuta, Charybde (XII, 101) :**

L'autre écueil est plus bas, tu le verras, Ulysse.

## 1. Scylla

La description de Scylla se divise en deux parties; les vers XII, 73-79

Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel  
la pointe de sa cime; un nuage bleu-noir  
l'entoure sans jamais se dissiper, et le ciel clair  
ignore son sommet en été même ou à l'automne;  
nul mortel ne pourrait y grimper ni s'y tenir,  
eût-il vingt pieds et le même nombre de mains :  
car c'est un rocher lisse, que l'on croirait raboté.

décrivent la montagne, les vers XII, 80-100,

À mi-hauteur du roc, on voit une grotte embrumée 80  
tournée vers l'ombre de l'Érèbe; et c'est sur elle

que vous dirigerez votre navire, noble Ulysse.  
 L'homme le plus musclé, tirant de son profond vaisseau,  
 n'atteindrait pas le fond de cette grotte de ses flèches.  
 Là demeure Scylla, la terrible aboyeuse;  
 sa voix semble la voix d'un petit chien qui vient de naître,  
 mais c'est un affreux monstre, et personne à la voir  
 ne prend plaisir; même un dieu craindrait la rencontre.  
 Toutes ses pattes, elle en a douze, sont difformes.  
 elle a six cous sans fin, et sur chacun 90  
 une tête effrayante avec trois rangs de dents  
 nombreuses et serrées, pleine de noire mort.  
 Elle reste cachée à mi-corps dans la grotte creuse,  
 mais darde ses six têtes hors de l'ancre terrible;  
 sans en bouger, elle pêche, tâtant l'écueil,  
 des dauphins ou de chiens de mer, ou mieux encore, l'un  
 de ces monstres nombreux que paît la hurlante Amphitrite.  
 Nul marin ne peut se vanter d'être encore passé là  
 sans dommage avec son bateau; chacune des six têtes  
 enlève une autre proie au navire de sombre proue. 100

la grotte avec le monstre qui l'habite. Nous nous occuperons d'abord de la seconde.

a. La grotte (XII, 80-84)

À mi-hauteur du roc, on voit une grotte embrumée 80  
 tournée vers l'ombre de l'Érèbe; et c'est sur elle  
 que vous dirigerez votre navire, noble Ulysse.  
 L'homme le plus musclé, tirant de son profond vaisseau,  
 n'atteindrait pas le fond de cette grotte de ses flèches.

est à mi-hauteur du rocher, vers l'ouest, tournée vers l'Érèbe, du côté du rocher où Ulysse dirige son navire; un homme vigoureux pourrait à peine l'atteindre de ses flèches. Comparons ceci avec le Rocher de Gibraltar.

L'énorme rocher calcaire s'étend droit du nord au sud, formant une étroite langue de terre. Sa longueur totale représente une demi-heure de marche, sa largeur à peine le quart. Vers le nord, il s'élève verticalement du sol, vers le sud, il tombe verticalement dans la mer. Du côté ouest de cette cordillère qui, d'une certaine manière, est formée de trois dents en son sommet, et culmine à environ 1500 pieds (457 m), le terrain s'élève progressivement laissant place ainsi du nord au sud pour des forteresses, des jardins, des murailles et des installations militaires. Immédiatement contre ces installations et ces constructions, s'élève une muraille rocheuse escarpée, de sorte que les sentiers qui conduisent vers le haut, vers les célèbres batteries et la grotte calcaire souvent évoquée, la **grotte Michel**<sup>17</sup>, montent en zigzag. C'est celle-ci et pas une autre, qui est la grotte de Scylla; elle se trouve exactement où l'Odyssée la situe, sur la face ouest du Rocher (**πρὸς ζόφον** - pros zophon : "au couchant"), tournée vers l'Érèbe (**εἰς Ἑρεβος** - eis Erebos: "au nord"), que l'on peut comprendre comme "tournée vers le nord", ou "vers le monde souterrain". La muraille rocheuse qui forme l'entrée de la grotte s'étend en effet du sud au nord; comme la paroi est s'étend également du sud au nord, la meilleure manière de décrire la paroi ouest est bien **πρὸς ζόφον**; c'est la paroi sur laquelle Ulysse, venant de l'océan, mettait le cap. Cela me semble être le sens exact, bien qu'on ne puisse séparer l'Érèbe du concept du monde souterrain; la grotte s'étend aussi jusqu'à des profondeurs inexplorées, la légende dit même qu'elle descendrait jusqu'au niveau de la mer et même en dessous, qu'elle rejoindrait l'Afrique: elle regarde vers l'ouest et s'étend vers l'Érèbe, à des profondeurs insondables.

17

Dr. Avé Lallemand, <Gäa>, 1871, p. 137; Stieler, Handatlas, 1867.



Sa hauteur est de 1300 pieds (396 m) au -dessus de la mer; il est bien vrai qu'un homme vigoureux ne pourrait l'atteindre de ses flèches.

**b. Le monstre (XII, 85-100)**

Là demeure Scylla, la terrible aboyeuse;  
sa voix semble la voix d'un petit chien qui vient de naître,  
mais c'est un affreux monstre, et personne à la voir  
ne prend plaisir; même un dieu craindrait la rencontre.  
Toutes ses pattes, elle en a douze, sont difformes.  
elle a six cous sans fin, et sur chacun 90  
une tête effrayante avec trois rangs de dents  
nombreuses et serrées, pleine de noire mort.  
Elle reste cachée à mi-corps dans la grotte creuse,  
mais darde ses six têtes hors de l'ancre terrible;  
sans en bouger, elle pêche, tâtant l'écueil,  
des dauphins ou de chiens de mer, ou mieux encore, l'un  
de ces monstres nombreux que pâit la hurlante Amphitrite.  
Nul marin ne peut se vanter d'être encore passé là  
sans dommage avec son bateau; chacune des six têtes  
enlève une autre proie au navire de sombre proue. 100

est certes un personnage de légende; cependant il ne peut être une image fantaisiste sans fondement; qu'il aboie comme un jeune chien, voilà un trait qui trahit la réalité de Scylla; écoutons donc comment le Dr. Lallemand décrit l'intérieur de la grotte (<Gää> 1871, p. 145). Il dit:

"Plus vers l'extrémité sud du Rocher, la nature a créé un labyrinthe de corridors, de niches, d'enceintes, de salles et d'espaces, qui vaut absolument une visite. Assez haut sur le Rocher, se trouve l'entrée de la grotte Michel qui conduit dans un espace voûté en forte pente, une sorte de chapelle à laquelle succèdent une série de salles voûtées; à elles toutes, elles forment une sorte de chaîne et descendent presque toutes vers le bas de façon abrupte; souvent le passage de l'une à l'autre n'est possible que par de petites ouvertures ou des couloirs bas de plafond que l'on ne peut parcourir que courbé ou en rampant. Munis de lanternes, nous rampâmes bien une centaine de mètres vers le bas dans cette spelonque inquiétante, dans laquelle l'air est humide et où l'on se sent mal à l'aise, surtout là où l'espace s'agrandit de nouveau et la lumière des bougies et des flambeaux jette des ombres confuses sur des concrétions rocheuses irrégulières et où se développent les apparitions démoniaques des stalactites. On est vraiment en présence d'une scène satanique quand, dans une salle ronde assez profonde, le guide fait éteindre toutes les lumières et les flambeaux et allume soudain un feu de Bengale, dont la lumière aveuglante, claire et mouvante fait apparaître comme par magie des endroits vivement éclairés comme de noires ombres projetées. On voit soudain un labyrinthe de coins, de nez, de figures grotesques, de cornes, de plis de la roche et de toutes les formes de monstres imaginables; les nombreux visiteurs tout autour sont d'une pâleur mortelle et lâchent un rire grimaçant dont l'écho résonne en produisant un effet lugubre; mais pas aussi lugubre que les piaulements et les claquements d'ailes des chauves-souris, brutalement réveillées dans leurs cachettes; elles voletent ça et là sous la voûte en un vol inquiétant, en dégagant une puanteur infernale. Et de plus, tout semble trembler et danser à la lueur du feu de Bengale. Vraiment, si une voix forte avait crié "Pape Satan, pape Satan aleppe", j'aurais trouvé cela parfaitement normal - nous étions bien dans l'enfer de Dante".

Voilà donc l'abolement strident de Scylla, un grand nombre de chauves-souris piaulant ! Nous pouvons faire à moins du feu de Bengale, qui renforce l'impression de peur, car nous voyons que le pialement des chauves-souris le surpasse. Et combien plus effrayante encore devait être cette impression, lorsque la main de l'homme n'avait pas encore transformé le Rocher en forteresse et que des animaux innombrables y habitaient sans

être dérangés. De plus, nous nous trouvons à la frontière extrême de l'ancien monde, aux Colonnes d'Hercule, auxquelles s'attachent toutes les merveilles dont les prodiges, l'effroi et la splendeur nous sont présentées sous une forme défigurée par la fantaisie des hommes et par la légende. Les animaux désagréables sont transformés en un monstre dont les caractéristiques se fondent avec celles du Rocher. Il aboie comme un jeune chien, bien qu'il soit gigantesque. Les douze pattes et les six têtes ne doivent pas manquer, ce sont, comme chez les Égyptiens le chiffre sept, des chiffres sacrés, le nombre des lunes dans l'année et dans la moitié de l'année, . Les cous sont démesurément longs, comme le cou ou la crête de la montagne et chacun porte une tête énorme avec trois rangées de dents, comme la montagne elle-même est construite de trois dents avec ses trois têtes qui se détachent; nombreuses et serrées sont les dents, et obscures comme la mort, comme les pentes raides des sommets et les grottes sont obscures comme la mort. L'entrée de la grotte est environ à mi-hauteur du Rocher; ainsi le monstre a-t-il la moitié du corps dans la grotte, avec l'autre moitié, il cherche à prendre les monstres matins - et l'équipage d'Ulysse. Toutes les caractéristiques du Rocher et de l'hôte monstrueux qui l'habite nous donnent des indications sur l'aspect de Scylla.

Et l'image sur laquelle il se fonde, la chauve-souris, n'est pas oubliée dans le conte; car, quand **Ulysse**, comme un baron de Münchhausen, s'accroche à son figuier en attendant que le flot revienne, cette image est utilisée: **il pend comme une chauve-souris** (**βυκτηρίς** - vukteris XII, 432-433) :

Alors, d'un seul élan, je bondis jusqu'au grand figuier  
et comme une chauve-souris m'y suspendis ...

Et l'image des chauves-souris, qui volettent ça et là en piaulant dans les grottes et se suspendent les unes aux autres, est liée aussi à l'antrou divin (**ἄντρον θεσπεσίοιο** - antrou thespesioio), qui n'est pas n'importe quelle grotte, mais cette grotte célèbre à l'extrême ouest où Hermès conduit les âmes des morts (XXIV, 5-10) :

Il les menait ainsi, et les âmes suivaient, piaulant.  
Comme les chauves-souris, dans un antrou divin  
s'envolent en piaulant si l'une d'elles se détache  
de l'essaim agrippée comme une grappe au roc,  
les âmes, en piaulant, partaient ensemble, précédées  
par Hermès tutélaire sur les routes moisiées. 10

c. La forme de la montagne (XII, 73-79),

Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel  
la pointe de sa cime; un nuage bleu-noir  
l'entoure sans jamais se dissiper, et le ciel clair  
ignore son sommet en été même ou à l'automne;  
nul mortel ne pourrait y grimper ni s'y tenir,  
eût-il vingt pieds et le même nombre de mains :  
car c'est un rocher lisse, que l'on croirait raboté.

telle qu'elle est décrite dans l'Odyssée, ne correspond pas au Rocher de Gibraltar; celui-ci est bien le plus haut, et vraiment impossible à escalader au nord et au sud, mais sa crête s'étend en longueur et il a trois sommets, il ne culmine pas en un sommet unique et il n'est pas pointu et lisse, et comme raboté tout autour. Nous serions donc désespérés, s'il ne nous nous était pas donné une caractéristique qui levait le doute.

Une fumée bleue entoure le sommet; jamais elle ne faiblit, jamais le sommet n'est en pleine lumière, même pas en été ou en automne. Il est évident que cette indication ne peut pas concerner le Rocher de Gibraltar, car il n'a que 400 pieds de hauteur (122 m), et qu'il y a des montagnes bien plus haute dans les environs; il est donc impossible que seule la plus basse soit toujours cachée par les nuages; mais que les sommets des montagnes plus hautes soient libres de nuages de temps en temps et le ciel y soit complètement pur. Il s'en suit que la fumée bleue ne peut pas être un nuage ordinaire composé de vapeur d'eau. Comprendons cette caractéristique ainsi; il y a une montagne et une seule, à laquelle cette indication correspond, et les autres aussi, c'est le **Pic de Ténériffe**.

Que l'on lise ici la description de cette montagne par le Dr. Bolle (op. cit., vol. 11, p. 93):

“Le pied de la montagne occupe toute la surface de l'île; à une hauteur de 7000 pieds s'étend un large haut plateau entouré à perte de vue par une muraille circulaire de 1000-1800 pieds de haut, cette muraille est en a pic à l'intérieur, moins abrupte à l'extérieur, où elle se perd dans une ceinture de forêts de pins. De cette muraille circulaire s'élève, avec une grandeur et une majesté indicible, une pyramide jaunâtre, le Pic lui-même. Il forme encore un palier, la Rambletta, et pour la deuxième fois il semble qu'une montagne soit construite sur une autre; le piton du sommet, le Pan de Azucar, le Pain de Sucre, monte encore de 1000 pieds depuis la Rambletta, abrupt, blanc et déchiqueté. Des fissures du trachyte de la Rambletta, fusent, avec une puissance pas toujours constante, des vapeurs brûlantes; on appelle cela les naseaux du Teyde. Le cratère sur le Pain de Sucre lui-même est une dépression en forme de cuvette d'environ 300 mètres de diamètre, couronnée par une muraille rocheuse de lave. **De là s'échappait autrefois le feu, c'est maintenant un solfatare dont les fissures laissent échapper des vapeurs de soufre bleues.**”

Voilà la fumée bleue qui ne quitte jamais le sommet, la montagne est le Pic de Ténériffe, lisse et comme raboté tout autour, une montagne qu'aucun mortel, eut-il vingt mains et vingt pieds, ne pourrait gravir.

Le Pic de Ténériffe (XII, 68), montagne crachant le feu est décrit tel qu'il est réellement en XII, 74-79 :

... l'un dresse jusqu'au vaste ciel  
la pointe de sa cime; un nuage bleu-noir  
l'entoure sans jamais se dissiper, et le ciel clair  
ignore son sommet en été même ou à l'automne;  
nul mortel ne pourrait y grimper ni s'y tenir,  
eût-il vingt pieds et le même nombre de mains :  
car c'est un rocher lisse, que l'on croirait raboté.

ainsi s'éclairent pour nous d'autres passages de l'Odyssee, et cela nous démontre combien connue et combien célèbre était autrefois cette montagne. Et nous apprenons son nom en Od. XXIV, 9-14.

les âmes, en piaulant, partaient ensemble, précédées  
par Hermès tutélaire sur les routes moisis. 10  
Ils passèrent le cours de l'Océan, la Roche Blanche,  
les Portes du Soleil et le Pays des Rêves;  
bientôt ils arrivaient au pré de l'Asphodèle  
où demeurent les âmes, ces fantômes des défunts.

La Roche Blanche est l'endroit où Hermès conduit les morts. **Λευκάς πέτρα** (leukas petrê) signifie une "roche blanche", ou une roche à l'éclat blanc, et décrit parfaitement la propriété caractéristique du Pic, dont le chapeau, le Pain de Sucre, se distingue tellement de toutes les autres montagnes par sa couleur blanche. En hiver, il se couvre d'un blanc manteau comme toutes les autres montagnes; mais le sommet brille encore blanc comme sous la neige fraîche, même quand il est dégagé, même au milieu de l'été où il est couvert de pierre-ponce et de cendre. **Le nom de Ténériffe, dit le Dr. Bolle, se décompose en Téné et Riffe, ce qui signifiait exactement "la montagne blanche", "monte nevado", dans la langue des habitants primitifs. La "Roche Blanche" est ainsi la traduction exacte de Ténériffe, c'est la Montagne Blanche de l'Ouest.**

On peut voir, aujourd'hui encore, les champs d'asphodèles sur les Canaries:

“l'asphodèle est une plante de la famille des liliacées avec de grandes fleurs blanches en grappes, parfois tachetées de pourpre; c'est une plante typiquement méditerranéenne, mais elle pousse en masse aux Canaries” (op. cit., 10, p. 28).

Le Pays des Rêves (XXIV, 12), ou le pays qui ne vit que dans les rêves et la fantaisie des hommes, est ce pays de l'extrême ouest au delà des Colonnes d'Hercule, où l'on plaçait autrefois le monde souterrain. C'est là qu'Hermès conduisait les ombres des morts, sur la

même route qu'Ulysse avait parcourue, par delà l'océan, à travers les Portes du Ciel, qui sont alors déplacées vers l'ouest, qu'elles soient mythiques ou légendaires.

Ainsi, nous rencontrerons encore d'autres réminiscences du passé qui proviennent du Pic de Ténériffe.

Les vers XII, 74-79

... l'un dresse jusqu'au vaste ciel  
la pointe de sa cime; un nuage bleu-noir  
l'entoure sans jamais se dissiper, et le ciel clair  
ignore son sommet en été même ou à l'automne;  
nul mortel ne pourrait y grimper ni s'y tenir,  
eût-il vingt pieds et le même nombre de mains :  
car c'est un rocher lisse, que l'on croirait raboté.

ne décrivent pas le Rocher de Gibraltar, mais le célèbre Teyde de Ténériffe; Scylla avait bien pris la forme du Rocher de Gibraltar, et il y avait là un endroit adapté où insérer un morceau de la tradition disloquée concernant Ténériffe; cela nous a permis de trouver le nom du sommet blanc, du Pain de Sucre; il s'appelait "la Roche Blanche". Mais la grotte et le monstre qui l'habite sont suffisants pour reconnaître qu'il s'agit du plus haut des deux rochers du détroit de Gibraltar.

## 2. Charybde

La description de l'Odyssée ne fait absolument pas penser au flux et au reflux de la marée, surtout parce qu'il est dit expressément que Charybde avale l'eau trois fois par jour, et la recrache de nouveau trois fois. Les apparitions du flux et du reflux sont connues, et la nature ne laisse pas marchander avec elle. C'est notre tâche de nous représenter très clairement les indications de l'Odyssée, et de chercher où un phénomène équivalent se produit dans la nature.

Les vers XII, 101-110

L'autre écueil est plus bas, tu le verras, Ulysse.  
Ils sont voisins : ta flèche irait de l'un à l'autre.  
À sa cime monte un figuier de beau feuillage.  
La divine Charybde engloutit là-dessous l'eau noire :  
trois fois elle vomit et engloutit trois fois d'un jour,  
terriblement ! N'y passe pas au moment qu'elle engouffre !  
Car même Poséidon ne te tirerait pas de peine.  
Mais cinglant plutôt sur l'écueil de Scylla,  
passe en hâte : il vaut toujours mieux sur le bateau  
pleurer six compagnons que l'équipage tout entier !" 110

et XII, 235-259

d'un côté attendait Scylla et de l'autre Charybde  
terrible, engloutissant la saumure de mer.  
Quand elle la vomit, comme un chaudron sur un grand feu,  
en mugissant elle bouillonne toute; et de l'écume  
jaillit et couvre les deux cimes des écueils.  
Mais quand elle engloutit la saumure de mer, 240  
elle apparaît dans le dedans, troublée, et le rocher  
tonne terrible autour; tout en bas apparaît le fond  
de sable sombre; et la peur verte prit mes gens.

.....  
[Ulysse raconte alors la mort de six compagnons].

traitent de Charybde.

Son apparition est décrite en XII, 235-243.

d'un côté attendait Scylla et de l'autre Charybde  
terrible, engloutissant la saumure de mer.  
Quand elle la vomit, comme un chaudron sur un grand feu,  
en mugissant elle bouillonne toute; et de l'écume

jaillit et couvre les deux cimes des écueils.  
Mais quand elle engloutit la saumure de mer, 240  
elle apparaît dans le dedans, troublée, et le rocher  
tonne terrible autour; tout en bas apparaît le fond  
de sable sombre; et la d'un côté attendait Scylla et de l'autre Charybde  
terrible, engloutissant la saumure de mer.  
Quand elle la vomit, comme un chaudron sur un grand feu,  
en mugissant elle bouillonne toute; et de l'écume  
jaillit et couvre les deux cimes des écueils.  
Mais quand elle engloutit la saumure de mer, 240  
elle apparaît dans le dedans, troublée, et le rocher  
tonne terrible autour; tout en bas apparaît le fond  
de sable sombre; et la peur verte prit mes gens.

Quand Charybde fait jaillir l'eau, celle-ci bouillonne en se gonflant, comme dans un chaudron sur un feu flamboyant, et rejette haut l'écume, mouillant les crêtes des rochers; quand elle avale l'eau salée, tout semble alors en effervescence à l'intérieur, la roche retentit d'un vacarme effrayant, la terre apparaît au fond avec ses sables bleus: ceci est l'image d'un phénomène de la nature du geyser, jamais le flux et le reflux ne se manifestent ainsi.

L'Odyssée elle-même nous indique où se produit ce jeu de la nature. Lorsqu'Ulysse passait devant les Planctes, il voyait l'écume, et le puissant ressac et en entendait le vacarme. Ses marins eurent tellement peur que les rames leur tombèrent des mains (XII, 202). :

*je vis des vagues, des vapeurs et perçus des coups sourds*

Nous avons reconnu qu'il s'agissait d'une manifestation locale propre aux Planctes, au sud de cap Teno. Là se découvrent les bufaderos; nous allons voir en quoi ils consistent.

"En ce qui concerne les abords du cap Teno que nous n'avons pas visité nous-même, nous ne saurions mieux faire que de reproduire la description de Berthelot, parfaitement claire et basée sur une bonne connaissance des lieux, malheureusement par trop fragmentaire.: Quand on s'approche du cap Teno, nous rapporte cette spirituelle monographie de l'île, le ressac se fait sentir avec une violence extraordinaire. Les couches de lave empilées les unes sur les autres s'étagent en degrés le long de la côte; en outre, celle-ci apparaît brusquement soulevée vers le haut dans une position très remarquable par des prismes basaltiques; de gros blocs verticaux en forme de colonnes à cinq pans, solidement cimentés les uns aux autres, qui portent le massif côtier ; leurs têtes atteignent toutes la même hauteur; aplaties, elles forment une sorte de gigantesque chemin pavé qui rappelle la Chaussée des Géants sur la côte irlandaise. Bien que la mer ait creusé assez profondément le pied de la falaise, et qu'elle frappe avec impétuosité contre cette étonnant barrage, les colonnes restent si solides que beaucoup ont cédé à l'ébranlement du sol sans que leurs voisines aient fléchi. Cela a créé des ouvertures de la même profondeur que le massif qu'elles pénètrent; d'où ces énormes siphons qu'on a si justement appelé bufaderos. En espagnol, bufar signifie souffler bruyamment, un bufadero est un souffleur. Quand la mer est agitée, elle pénètre dans les trous qu'elle a creusés sous la rive; l'air repoussé s'échappe dans l'espace vide qu'il trouve devant lui, tout d'un coup une colonne d'eau jaillit jusqu'à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Les jours de tempête, on jouit d'un spectacle imposant, l'océan en colère semble vouloir ébranler l'île jusque dans ses fondements. Le choc toujours plus violent du ressac fait trembler le rivage au loin, et les bufaderos lancent leurs trombes en l'air" (Dr. Bolle, op. cit. vol. 11, p.81).

Sur la Grande Canarie, ces phénomènes sont appelés **roncaderos**, **les ronfleurs**: on les retrouve au Cap Vert.

Il existe donc bien des phénomènes naturels qui ont le même effet que Charybde, et rendent caduque l'explication par le flux et le reflux. Charybde apparaît bien exactement

comme sont décrits les bufaderos et les roncaderos, des souffleurs. Curtius (Etym. 4<sup>ème</sup> ed., p. 632) explique -

**ρύβδην** (rubdên) comme apparenté à **ροῖζος, ροῖβδος**, ( roizos, roibdos) "sifflement, bruit, souffle bruyant", où l'on hésite entre la racine grecque **ρυ** et la racine sanskrite ru, comme dans rumor. La première mène au grec **ὠ-ρύ-ω**, (ôruô) "hurler, crier", **ὠ-ρυ-θ-μός** (ôruthmos) "hurlements", **ὀ-ρύ-εται = ὕλακτεῖ, ὀ-ρυ-μαγδός**, "bruit", la seconde au sanskrit rau-mi "je hurle, je crie", vi-ru, "hurler", rav-as, "hurlement", au lat. rumor, bruit, rav-is, rau-cus. Pour **χά-ρυ-βδης**, (cha-ru-bdis) il faut nous en tenir au grec **ρύ** (ru). **χα** (cha) me semble avoir la même signification que **χανδόν**, (chandon) "bâillant avec la bouche grande ouverte, vorace"; **ρύ** signifie hurler, **bd** s'explique comme dans **ρύβδην = ῥυF-ιην**; **χα** est placé devant comme **ω** dans **ὠρύω**; **χάρυβδης** signifie "celle qui crie, celle qui hurle", c'est-à-dire Amphitrite, l'épouse de Poséidon, qui s'appelle aussi **ἀγάστονος**, (agastonos) "celle qui gémit à voix haute" (XII, 97):

**de ces monstres nombreux que paît la hurlante Amphitrite.**

Il revient à cette déesse d'avalier l'eau de la mer et de la recracher, de sorte que tout soit éclaboussé d'écume.

Les indications spatiales et temporelles de l'Odyssée nous conduisent aux bufaderos près du cap Teno, la nature de Charybde reproduit exactement le phénomène des bufaderos en cet endroit, et enfin le nom grec et le nom espagnol signifient la même chose; par suite de la proximité du Pic, il est vraisemblable que les bufaderos soient conditionnés par lui, et qu'ils aient été autrefois plus violents qu'aujourd'hui, où il est en sommeil.

Le Rocher de Ceuta est le plus bas; il ne pouvait pas rester sans ornements dans le conte, à côté du Rocher de Gibraltar, plus haut. Le Rocher de Gibraltar, ou Scylla, a été embelli avec le sommet du Pic de Ténériffe et la terreur causée par le monstre de ses entrailles.; le Rocher de Ceuta a reçu de même sa parure, et il lui a été assigné un grandiose phénomène marin, Charybde l'Amphitrite hurlante, afin que les deux Colonnes d'Hercule soient de condition égale, et que l'effroi qu'elles inspirent se répande au loin. Ainsi ornée, la légende se répandit dans le monde, et le détroit de Messine fut choisi pour en être le support.

Nous voyons que nous devons attribuer aussi au conte les trois engloutissement et les trois projections quotidiennes de l'eau; **τρὶς γὰρ ἐπ' ἡματι** (XII, 105)

**trois fois elle vomit et engloutit trois fois d'un jour,**

est un ajout plus récent qui nous induit en erreur, mais qui nous a au moins évité d'expliquer le phénomène par le flux et le reflux.

Que les deux rochers soient à portée de flèche l'un de l'autre est une estimation approchée de leur distance, qui, devant la grandeur de la Méditerranée qui s'ouvrait, devait sembler en fait bien plus petite qu'elle n'était. Le figuier sur Ceuta (XII, 103)

**À sa cime monte un figuier de beau feuillage.**

trouve maintenant son explication; il était présent dans la nature au pays des bufaderos, et il est venu à Ceuta avec Charybde.

**Le conte nous transporte de nouveau d'un seul saut depuis les îles Fortunées jusqu'au milieu du détroit de Gibraltar.** On remarque aussi ce saut dans le texte. Le vers XII, 73

**Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel ...**

n'a pas de rapport avec les précédents (où l'on parle des Planctes) Charybde commence par les mots : des deux rochers, l'un est haut, etc (XII, 73) :

**Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel ...**

Mais il n'a pas encore été question de ces deux rochers, car les rochers en surplomb (XII, 58-59),

**Il est là bas deux roches en surplomb, contre lesquelles  
gronde la houle d'Amphitrite aux sombres yeux**

les Planctes ne peuvent être tenus pour eux et encore moins les rochers sur lesquels le pilote doit mettre le cap depuis l'île des Sirènes (XII, 220).

**mets le cap sur l'écueil, de peur que, dérivant, 220**

L'unité du conte est construite sur cela, et sur les vers XII, 220-233,

mets le cap sur l'écueil, de peur que, dérivant, 220  
il ne t'échappe et n'aïlle causer notre perte !"  
Je dis, et ils cédèrent aussitôt à mes paroles.  
Je me taisais encore sur Scylla, monstre inévitable  
afin qu'ils n'aillent pas, de terreur, arrêter  
de ramer et se blottir tous à fond de cale.  
C'est alors qu'oubliant le conseil malaisé à suivre  
de Circé, qui m'avait défendu de m'armer,  
revêtant ma glorieuse armure et prenant dans les mains  
deux grandes lances, je montai sur le gaillard d'avant  
du navire; de là, je m'attendais à voir paraître 230  
Scylla dans son rocher, qui devait nous être fatale.  
Mais je ne pus l'apercevoir; mes yeux se fatiguaient  
à fouiller en tous sens les roches embrumées.

ce que dit du reste en toute bonne foi XII, 56:

je ne puis pas te dire clairement  
à partir de là le récit n'est plus cohérent. Les deux rochers en XII, 73  
Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel ...  
sont Gibraltar et Ceuta et leur description commence de façon aussi brutale que le mot  
**στεινωπὸν** (steinôpon) en XII, 234

Nous avançâmes jusqu'à la passe en gémissant  
nous transporte brutalement des Canaries au milieu du détroit de Gibraltar.  
De Charybde et Scylla, Ulysse arrive à l'île de Thrinacie où paissent les bœufs du soleil. Il  
est impossible, d'après sa description en XII, 260-402,

Puis, quand nous eûmes fui les écueils terrifiants 260  
de Charybde et de Scylla, nous gagnâmes l'île admirable  
du Soleil : là vivaient de belles vaches au front large  
et toutes les brebis du Soleil, dieu d'En-Haut.

.....  
( Ulysse déconseille à ses compagnons de s'y arrêter ou sinon de toucher à ces troupeaux.  
Un mois durant ils restent puis tirillés par la faim tuent de ces bêtes. La malédiction du  
dieu est sur eux : "la viande meuglait sur les broches "]

de situer cette île si nous n'avons pas d'abord expliqué Ogygie et Schérie. Aussi je dois,  
pour la première fois, rompre le cours normal de l'histoire.

## XII. Ogygie

[Résumé des propositions : Ithaque est l'île de Goméra aux Canaries. Calypsô y retint  
Ulysse dans la grotte du Comte, proche de San Sebastian. Cette île boisée, à l'Ouest,  
avec des montagnes correspond à ce qui est dit d'Ithaque alors que l'Ithaki actuelle n'est  
pas l'île "la plus occidentale", elle est peu boisée et n'a pas de chemin escarpé  
descendant au port. Ogygie est l'île proche du nombril de la mer, le Ténériffe.

Il existe donc deux Ithaques : l'une originelle, l'autre inventée par le conte moderne qui  
applique des lambeaux de réalité géographique à une autre réalité.

Au Chant IX le vers 28

et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre  
pose problème depuis l'Antiquité: faut-il lire **της** "tês" (cette) ou **ἧς** "ês" (sa) ? "Ithaque  
...cette terre, rien n'est plus doux" ou bien "rien n'est plus doux que sa terre là où  
Calypsô me retint" Les manuscrits ont **ἧς** "ês" (sa) et Krichenbauer aurait pu remarquer  
que l'île de Calypsô se nomme alors Ithaque. Il considère ce vers comme récent et

**l'élimine. Sa démonstration se fonde sur le fait qu'Ithaque est dite "la plus occidentale", ce qui n'est pas le cas pour l'Ithaque grecque. ]**

De Thrinacie, Ulysse est jeté sur Ogygie par une tempête, et d'Ogygie, de nouveau par une tempête, sur Schérie. Ogygie est isolée dans le conte, et nous devons rassembler soigneusement les indices permettant de la situer. Les vers Od. I, 50-54

dans une île des eaux, au milieu de la mer 50  
(Kr. "entourée d'eau, là est le nombril de la mer ")  
dans les bois de cette île, une déesse loge,  
la fille du féroce Atlas, qui connaît les abîmes  
de la mer, et qui porte à lui seul les colonnes

nous fournissent les points de repère les plus significatifs. L'île est entourée par la mer et se trouve près du "nombril de la mer", elle est riche en forêts, Calypso, la fille d'Atlas, l'habite. Il nous faut d'abord comprendre ce qu'il faut entendre par Atlas, et ensuite sous le "nombril de la mer".

L'Atlas de l'antiquité est différent de ce que les Grecs et les Romains des périodes plus récentes entendaient sous ce nom. Alex. v. Humboldt (Ansichten der Natur, I, p.123) donne le meilleur éclairage sur ce point. Il déclare que les Phéniciens sont allés très tôt par la route de Gibraltar, au nord jusqu'aux îles Cassitérides, au sud jusqu'aux îles du Cap Vert, mais pense que les Grecs et les Carthaginois n'ont pas suivi les Phéniciens, pas du moins jusqu'aux Canaries, lorsqu'ils rivalisaient avec eux; c'est pourquoi ils ont placé une haute montagne sur la côte ouest de l'Afrique; de même Strabon, Ptolémée et d'autres géographes. Mais comme il n'y avait pas de montagne spécialement haute dans cette région, on fut bien embarrassé au sujet d'Atlas, et on le déplaça tantôt sur la côte, tantôt à l'intérieur du pays. Au premier siècle de notre ère, on entendait sous le nom d'Atlas l'ensemble de la chaîne de montagnes africaine qui s'étend d'est en ouest.

Mais Plin et Solin sentaient bien que les descriptions existantes d'Atlas ne correspondaient pas à cette chaîne de montagnes, ils croyaient donc que celle-ci avait été embellie par la légende, et qu'il fallait la placer dans la terra incognita au milieu de l'Afrique. Mais il avait été dit d'Atlas qu'on pouvait l'atteindre. Le philosophe platonique Maximus Tyrius, qui vivait sous Commode, plaça donc également la montagne à l'ouest de l'Afrique, mais ajouta que l'Atlas présentait du côté de la mer un profond abîme semi-circulaire; ses parois étaient si abruptes qu'il était impossible d'y descendre, il était couvert de forêts, on apercevait les sommets des arbres et les fruits qu'ils portaient comme dans un puits.

Cette description est si particulière et si pertinente, qu'elle ne peut reposer que sur le fait que la montagne a été autrefois réellement aperçue, de même que la description en XII, 73-79,

Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel  
la pointe de sa cime; un nuage bleu-noir  
l'entoure, sans jamais se dissiper; et le ciel clair  
ignore son sommet en été même ou à l'automne;  
nul mortel ne pourrait y grimper ou s'y tenir,  
eût-il vingt pieds et le même nombre de mains:  
car c'est un rocher lisse et que l'on croirait raboté.

ou l'ancienne légende des Géants empilant le mont Ossa sur l'Olympe et le Pélion sur l'Ossa pour pouvoir escalader le ciel (Od. XI, 315 et 316)

ils rêvaient d'entasser sur l'Olympe l'Ossa, et sur l'Ossa  
le Pélion aux bois tremblants, pour atteindre le ciel.

L'Odyssée nous montre donc que les Grecs avaient vraiment vu eux-mêmes cette montagne merveilleuse qu'ils décrivaient, et ainsi que l'Atlas n'était rien d'autre que le Pic de Ténériffe.

L'Atlas aux " pensées funestes", ὀλοόφρονος (oloophrôn - I, 52), qui porte les hautes colonnes séparant le ciel et la terre, semble déjà avoir été personnalisé en une sorte de



dieu Atlas, et Calypso est sa fille, comme le Cyclope est le fils de Poséidon, ou Océan le grand-père de Circé (X, 135-139)

Nous atteignîmes l'île d'Aiaïè où demeurait  
Circé aux beaux cheveux, la terrible déesse  
à voix humaine, sœur du pernicieux Aiétès.  
Tous deux sont les enfants du soleil brillant pour les hommes  
et de Persé, l'une des filles d'Océan.

dans un sens local; Calypso était une fille de cet Atlas, qui connaît les profondeurs de la mer, c'est à dire qui se prolonge sous la mer et forme en ressortant des montagnes et des îles. Le mythe nomme aussi ces îles filles d'Atlas, et ainsi Atlas a sept filles, comme les îles Canaries sont sept. Calypso n'habitait pas Ténériffe même, mais sur une des îles Fortunées. Ogygie est une des Fortunées.

Le "nombril de la mer" est rapporté d'habitude à l'île d'Ogygie elle-même, comme si elle était située au milieu de la pleine mer, comme le nombril est au milieu du ventre. Mais le mot à mot de l'Odyssée contredit cette interprétation, il dit que l'île est située là où se trouve le "nombril de la mer" (I, 50),

dans une île des eaux, au milieu de la mer : 50

c'est à dire près du "nombril de la mer". Si Ogygie est une des Fortunées, entourée par la mer, donc séparée du "nombril de la mer", mais proche de lui, alors seul le Pic de Ténériffe, encore lui, peut être désigné par l'image "nombril de la mer"; lui seul, comme la montagne la plus haute, se lève au loin de la surface de la mer, comme le "nombril de la mer". Une expression analogue est le "nombril du bouclier" (II. XII, 192).

"Ajax n'entame que la bosse du bouclier" II XII, 192

Nous rencontrerons encore une autre image du Pic de Ténériffe qui confirme complètement cette interprétation. En I, 50-54,

dans une île des eaux, au milieu de la mer : 50

dans les bois de cette île, une déesse loge,  
la fille du féroce Atlas, qui connaît les abîmes  
de la mer, et qui porte à lui seul ...

deux sortes d'images du Pic sont placées côte à côte, comme Éole est dépeint à la fois de deux manières. Éole avec son outre des vents et Atlas comme nombril de la mer correspondent au langage de la légende, ou des marins, alors qu'Éole comme père de six fils et de six filles et Atlas comme père de Calypso appartiennent au langage de la poésie et du mythe.

Parmi les îles Fortunées, **Gomera a le plus de titres à être Ogygie**; je le déduis des caractéristiques de Calypso et des descriptions locales de l'île.

Calypso la rusée, qui retient Ulysse qu'elle convoite pour mari, est un exemple idéal des mœurs de la femme sur Gomera, telles qu'elles régnaient encore jusqu'au moyen-âge, avant que les espagnols ne mettent le pied sur l'île. La vie des femmes sur l'ensemble des îles Fortunées était des plus naïve, mais Gomera était le Tahiti de ces îles et avait la réputation qu'y régnait le matriarcat.

"C'était une île où l'hôte, quand il avait rompu le pain de racines de fougère et goûté le vin de palme, demandait à son hôte de partager avec lui le lit de sa propre femme ou de cueillir devant lui la virginité de ses filles" (Dr. Bolle, op. cit., vol. 10, p.198),

comme l'Odyssée le dit de façon semblable par les mots **λilαιομένη πόσιν εἶναι** - lilaïomenê posin eivai "désirant qu'il soit son époux")

Les habitantes de Gomera sont les vraies modèles des Sirènes de l'Odyssée, et Gomera **κατ' ἑξοχήν** (par excellence") est l'île des Sirènes devant laquelle nous avons déjà vu Ulysse passer. Il bouchait alors les oreilles de ses compagnons pour les empêcher de débarquer, maintenant il est là, chez Calypso, la représentante des Sirènes.

La richesse en forêts comme caractéristique principale de l'île est aujourd'hui encore mise en avant, comme le fait l'Odyssée avec le mot **δενδρήεσσα** (dendrêessa "couverte d'arbres" I, 51). Gomera est une vraie île de forêts, ses forêts font l'orgueil de ses

habitants, ils s'en glorifient, comme Ténériffe de son Pic ou La Palma de sa caldeira (Dr. Bolle, op. cit., vol. 10, p. 245).

La grotte de Calypso se trouve près de la mer, car Ulysse passe seulement la nuit dans la vaste caverne, le jour il s'assied tristement sur un rocher ou sur une dune de sable près de la mer (Od. V, 156; 151; 83) :

mais le jour, il allait s'asseoir sur les pierres des grèves 156

Il était sur le promontoire ... 151

il pleurait sur le promontoire où il passait ses jours 83

Le Dr. Bolle (op. cit. vol. 10, p. 230) compte les grottes de Gomera, et n'en trouve que deux au bord de la mer; l'une est un souterrain près de la vallée d'Alajero, l'autre est la Cueva del Conde, la Grotte du Comte, près du port de San Sebastian. La grotte de Calypso n'était pas un souterrain, seule la Grotte du Comte correspond exactement à la description de l'Odyssée.

La beauté de la nature n'offre pas une échelle de mesure objective durable, bien que le Dr. Bolle présente le site de cette grotte comme particulièrement charmant (op. cit. vol. 12, p. 233).

"Il règne sur ce paysage un air de charme et de calme rêveur difficile à traduire en mots"

et dans V, 55-74,

Mais quand il arriva dans l'île très lointaine,

quittant la mer couleur de violette, il gagna

la terre ferme, et atteignit une grotte où la nymphe

aux belles boucles demeurait; il la trouva chez elle.

Sur le foyer brûlait un grand feu, et l'odeur très loin

du cèdre et du thuya bien sec se consumant 60

parfumait l'île. À l'intérieur, chantant à belle voix,

elle faisait courir la navette d'or sur la toile.

Un bois avait poussé près de la grotte avec richesse :

des peupliers, des aunes, des cyprès qui sentent bon.

Là, des oiseaux de vaste envergure nichaient,

des chouettes, des éperviers, de criardes corneilles,

oiseaux de mer dont les travaux sont sur les mers;

là, tapissant l'entrée de la profonde grotte,

sous le poids de ses grappes, une jeune vigne montait;

là, quatre sources surgissant en même lieu 70

dans quatre direction faisaient ruisseler leur eau blanche;

tout autour fleurissaient de tendre prés de violettes

et de persil. En un tel lieu survenu, même un dieu

se fût senti émerveillé et plein de joie ...

ce site est représenté comme particulièrement beau, plus par l'étonnement d'Hermès que par une vraie description. De plus, Hermès arrive chez Calypso au printemps (Od. V, 1, Ἡὼς - Eôs) :

L'aube, quittant le lit du glorieux Tithon

"Pour savoir ce que veut dire le printemps sur les îles Canaries, il faut l'avoir vécu soi-même, les mots ne suffisent pas pour peindre l'enchantement paradisiaque du printemps sous un tel ciel" (Dr. Bolle, op. cit. vol. 10, p. 10).

Mais l'Odyssée ne nomme pas de plantes tropicales, elle ne nomme que le **cèdre** et le **"thyon"** (thuya dans la traduction de Ph. Jacottet). **Le premier pousse encore aujourd'hui aux Canaries, où il était très fréquent autrefois. Nous ne connaissons pas le "thyon"**.

La Grotte du Comte n'a pas en soi de caractéristiques particulières, et la grotte de Calypso est tout aussi peu décrite; il nous faut faire appel à d'autres caractéristiques pour établir que ces deux grottes sont identiques. La Grotte du Comte se trouve non loin de San Sebastian, et il y a là deux ports, un plus grand, le port de San Sebastian, et un plus petit, la

Caleta de la Cueva del Conde. Mais Ulysse nomme Ithaque la ville où Calypso l'a retenu (Od. IX, 21) :

J'habite dans la claire Ithaque; une montagne  
la domine ...

D'après le mot à mot de l'Odyssée, on ne peut pas entendre sous cette Ithaque l'Ithaki actuelle; il faut qu'il s'agisse d'une autre Ithaque ancienne. En effet, Ulysse la nomme ἐυδείελον (eu-deielon) ce qui ne veut pas dire "ensoleillée", mais, comme δείλη, "du soir", "de l'automne" en ce qui concerne l'époque, et comme dans δείλος ἀστήρ (deielos astêr, "étoile du soir ")

"jusqu'au soir qui tombe tard" (Il. XXI, 233)

à l'ouest en ce qui concerne l'espace; c'est ainsi qu'on nomme l'étoile du soir quand elle se trouve le soir dans le ciel de l'ouest à l'entrée de l'hiver<sup>18</sup>. Calypso a retenu Ulysse dans l'**Ithaque du soir, ou l'Ithaque occidentale**<sup>19</sup>.

Si Ogygie est Gomera, cette Ithaque doit être San Sebastian, et les environs, la grotte au voisinage de la ville, les deux ports, la position de la ville, etc, doivent, s'ils sont décrits dans l'Odyssée, se retrouver exactement dans la description d'Ithaque. Et il en est vraiment ainsi. Je cite la description de Gomera par le Dr. Bolle et m'appuie sur la carte de Gomera dans Petermanns geogr. Mittheilungen, Erg, Cahier 22.

"Le port de San Sebastian a une forme très accusée, il est formé d'un côté par le petit promontoire rocheux Los Roques formé de pointes escarpées, de l'autre par la Punta de los Canarios, fermé du côté de la terre par une plage de sable derrière laquelle se trouve la ville; il est donc protégé des vents et du choc des vagues, et même de grands navires s'y placent assez près de la terre en toute sécurité et y trouvent un bon mouillage. D'habitude, la mer est plate comme un miroir à l'intérieur du port, et le débarquement au moyen de canots est non seulement sans danger mais très facile par endroits. Au nord de la baie, se trouve la Grotte du Comte (Dr. Bolle, op. cit., vol. 12, p. 249).

Le port de Phorcys à Ithaque est décrit exactement de la même manière en Od. XIII, 96-101:

Il est un port, dit de Phorcys, le vieillard de la mer,  
en ces terres d'Ithaque; les deux falaises qui s'avancent  
et embrassent le port en s'abaissant vers lui.  
le protègent des vents violents et de la houle  
de l'extérieur; à l'intérieur, les vaisseaux bien pontés  
n'ont plus besoin d'amarres après la ligne de mouillage.

Et donc, de même que **le port de Phorcys correspond au port de San Sebastian, le deuxième port d'Ithaque, le port de Reithron doit correspondre au deuxième port de San Sebastian, la Caleta de la Cueva del Conde.**

"Quand la tempête soulève de grosses vagues, les bateaux accostent dans la petite anse au nord de Los Roques, dans la Caleta. Les bateaux peuvent y entrer et s'y ancrer à l'abri de hauts rochers" (Dr. Bolle, op. cit., vol. 12, p. 250). Et lorsqu'Athéna se hâtait de rejoindre Télémaque, elle n'aborda pas dans le port de Phorcys, mais dans le port de Reithron, au pied du Neion riche en forêts (Od. I, 186),

dans le port du Reithron, sous les forêts du mont Neion.

un peu à l'écart de la ville d'Ithaque qui se trouve elle aussi sur le mont Neion (Od. III, 81).

Nous arrivons d'Ithaque, au pied du mont Neion;

Ainsi les deux ports de Phorcys et de Reithron se trouvent exactement dans la même position par rapport à Ithaque que Puerto et Caleta par rapport à San Sebastian. Le port principal se trouve tout près de la ville, le plus petit légèrement à l'écart, mais au pied de la même montagne, sur laquelle se trouve également la ville.

<sup>18</sup> Beitr. zur hom. Uran., op. cit., p. 9.

<sup>19</sup> **Nd E** : deux étymologies de "eu-deielon" sont admises : l'une dit "bien ensoleillé", l'autre "situé au couchant". Krichenbauer s'appuie sur cette dernière.

Ithaque se trouve au pied du Neion (Od. III, 81),

Nous arrivons d'Ithaque, au pied du mont Neion;

San Sebastian au pied du Lomo Grande. Ithaque et San Sebastian sont identiques, comme leurs ports, et donc aussi leurs montagnes.

“La vallée est enchâssée entre deux chaînes de montagnes, dont la plus au nord le long de la mer, le Lomo Grande, s'élève tout contre la ville et au nord est derrière elle, se trouvent Los Roques de San Sebastian”.

De même, derrière Ithaque, le Neion.

La montagne Neion et le Lomo Grande sont donc identiques.

Quand Ulysse aborda l'Ithaque orientale, Ithaki, et fut incapable de s'orienter, Athéna lui montra les choses exactement comme s'il avait abordé à San Sebastian (Od. XIII, 345-351).

Ici, tu vois le port de Phorcys, le vieillard de la mer,  
et l'olivier feuillu à la tête du port  
voici la vaste voûte de la grotte où si souvent  
tu as offert aux nymphes les offrandes rituelles;  
et ce mont vêtu de forêts, c'est le Nérite.

Elle ne pouvait pas lui montrer l'anse Reithron qui se trouvait au nord, cachée par Los Roques de San Sebastian; mais la Grotte du Comte et le port de San Sebastian sont visibles, ainsi que le mont Nérite.

Il ne peut y avoir aucun doute pour savoir quelle montagne est le Nérite; il est dit “au feuillage dense” (einosiphylon), εἰνοσίφυλλον.

Ulysse conduisait les Céphalléniens qui tenaient Ithaque  
et le mont Nériton où s'agitent les feuillages (Il. II, 631-632)

et “dominant”( ariprepès), ἀριπρεπές (Od. IX, 21-22) :

J'habite dans la claire Ithaque; une montagne  
la domine, le Nérite aux bois tremblants ...

C'est la sombre masse de forêts du Cumbre lui-même, qui forme le socle de l'île, et dont le haut plateau à 1335 m de hauteur est couronné de quelques sommets qui dominent. Le plus haut, placé tout à fait au cœur de l'île, est le Alto de Garajonay, de 4400 pieds de haut (1342 m).

Eumée habitait sur la colline d'Hermès, au dessus de la ville, d'où il pouvait voir le port (Od. XVI, 471-473) :

... là où s'élève  
la colline d'Hermès, quand j'aperçus un prompt navire  
entrant dans notre port ; il y avait foule sur le pont,

Ulysse, à son arrivée à Ithaque, avait débarqué au port de Phorcys, il n'était pas allé à la ville, mais tout de suite chez Eumée par un sentier abrupt sur des hauteurs boisées (XIV, 1-3) :

Quittant le port, il atteignit par un chemin pierreux  
dans des forêts sur des hauteurs, le lieu où, selon Athéna,  
habitait le divin porcher qui veillait sur ses biens

et, quand il était revenu en ville avec Eumée sous le déguisement d'un mendiant, il avait repris le même chemin et était arrivé, près de la ville, à une source célèbre où les citoyens venaient tirer une eau qui s'écoulait fraîche des rochers. À côté, il y avait aussi un autel, où les passants déposaient leur offrande (XVII, 204-211) :

Mais lorsque, descendu le chemin caillouteux,  
ils approchèrent de la ville et atteignirent la fontaine  
en pierre aux belles eaux où puisent les gens de la ville,  
fontaine due à Ithacos, Nérite et Polyctor  
- un bois de peupliers nourris par l'eau montait  
en cercle tout autour, et l'eau froide coulait  
du sommet d'une roche; au dessus se dressait l'autel 210  
dédié aux Nymphes, où tout passant dépose son offrande -

Le site de San Sebastian se présente exactement ainsi.

“Au dessus de la ville il y a un plateau; aujourd’hui encore, on y trouve le sémaphore, avec vue sur les ports et la mer; un sentier abrupt y conduit depuis le port. Quand on y monte, à proximité de la ville, se trouve une source célèbre, autrefois la source de Chagella, aujourd’hui la source du Comte. elle compte parmi les meilleures de la ville; et à l’endroit où s’élevait autrefois un autel païen, se dresse aujourd’hui une chapelle chrétienne, Eremita del Buen Passo. Son nom montre qu’elle a la même fonction qu’autrefois l’autel; le passant y faisait une prière avant d’attaquer le sentier abrupt” (Dr. Bolle, op. cit. vol. 10, p.298).

De la colline d’Hermès, le chemin continuait, vers le nord, jusqu’à l’abreuvoir des pourceaux, où l’on trouve la roche du Corbeau, et la source Aréthuse (XIII, 408-411) :

près de la roche du Corbeau, sur la source Aréthuse,  
se nourrissant de gland salubre et buvant de l’eau noire  
qui accroissent la graisse abondante des porcs. 410

de même le sentier continue vers le nord jusqu’au cap San Cristobal, où se trouve le ruisseau du Barranco de Bilbao, dont la source aurait pu être un abreuvoir.

Nous pourrions continuer la comparaison entre Ithaque et San Sebastian, mais cela suffit pour nous faire une juste idée des choses.

**L’Ithaque occidentale est San Sebastian, Ithaque est Gomera, et Calypso est la Sirène qui a retenu Ulysse durant sept années dans une grotte, la grotte du Comte.**

**Ulysse a déjà passé les Colonnes d’Hercule, pour nous il est en Méditerranée, mais le récit nous ramène aux îles Fortunées; en effet, il n’est plus raconté dans l’ordre (XII, 56) :**

je ne puis pas te dire clairement la route

Un morceau du cycle légendaire, provenant de l’ouest extrême, a été arraché de l’ensemble, il est maintenant en ruine; car, bien qu’Ulysse ait passé sept années chez Calypso (VII, 259-264),

Je restai là sept longues années à baigner  
de pleurs les vêtements qu’elle m’avait donnés. 260  
Mais quand je vis s’ouvrir le cours de la huitième année,  
la nymphe me pria, me pressa soudain de partir :  
Zeus le lui enjoignait, ou elle ait changé d’idée ...  
Elle me fit monter sur un bateau ...

il ne nous est pas laissé une trace de ce qui s’y est passé; une autre Ithaque, celle qui est historiquement devenue l’Ithaque orientale ou Ithaki, s’est emparée de l’ancienne apparence de l’Ithaque occidentale, nous y trouvons les éclats des anciennes descriptions locales, et il est compréhensible qu’ils ne conviennent pas à Ithaki. Vraisemblablement, l’action sur Ithaki est prise de l’action à San Sebastian, car les sites où elle se déroule ramènent toujours à l’île de Gomera et, en général, à ce groupe d’îles connu depuis longtemps. Mais ceci nous conduit au delà des limites de ma recherche.

### XIII. La vraie Aiaïè

**[Résumé des propositions : C’est la troisième identification de l’île de Circé : après l’île Rodriguez (Océan Indien) et l’île de l’Ascension (Atlantique sud) voici la Palma île des Canaries. Le conte a unifié ces trois îles mais il reste que Circé est sœur de Calypsô, toutes deux filles d’Atlas, toutes Sirènes. Son île ne peut être qu’à proximité du Ténériffe. Atlas est dit avoir eu six filles comme les Canaries sont sept îles, Atlas ou Ténériffe étant la septième. NdE]**

Maintenant que nous connaissons l’île d’une des deux Sirènes célèbres, il est possible de déterminer également l’autre, car Circé et Calypso sont de nature trop voisine pour ne pas être également voisines géographiquement. C’est Alex. v. Humboldt qui m’a fourni la

clé pour résoudre cette énigme: il dit (Ansichten der Natur, I, p. 23) que, d'après Pline, les anciens mauritaniens nommaient l'Atlas Dyris; mais **dans la langue guanche**, il se serait appelé **Aia** ou Ayrma.

Aia était le nom du pays merveilleux où les Argonautes avaient été entraînés; Aia, c'est le Pic et par là toute l'île de Ténériffe, et nous comprenons que les îles Fortunées étaient le but des anciens Argonautes.

Le souverain de l'île qui porte Aia s'appelle Aiétès; les habitants de Ténériffe se nommaient exclusivement les Guanches; l'ancien nom de l'île était d'après le Dr. Bolle Tinerfis, Tinerfe; "guan", dans la langue du pays, désignait un homme, les hommes; guanche est une abréviation de "guanchinerfe", qui signifie homme de Chinerfe, ou Tinerfe, c'est à dire, exactement comme Aiétès, un homme de Ténériffe ou d'Aia. Jason était venu de chez Aiétès avec la nef Argo (Od. XII, 70) :

**Argo, la glorieuse, au retour de chez Aiétès,**  
et passé, sans être molesté, devant la montagne qui crachait du feu et les Planctes. Cela nous montre de façon certaine que l'information donnée par Humboldt est véridique, mais qu'on est dans le faux par contre quand la légende postérieure de la Toison d'Or mélange Aia et la Colchide. Aia et la Colchide sont à distinguer absolument.

Aiaiè est un épithète qualifiant Circé aussi bien que l'île qu'elle habite; l'île "aiaienne" cependant n'est pas Ténériffe elle-même, mais une des îles proches d'Aia. Calypso est dite fille d'Atlas car elle habite une île qui est une ramification de cet Atlas qui connaît les profondeurs de la mer; ici Circé est sœur d'Aiétès. La parenté, le voisinage des peuples, est rendu par les noms de sœur ou de fille, **νησος Αιαίη** (nêsos aiaiê) désigne donc ici une des îles du merveilleux pays d'Aia, une des Fortunées. Il ne nous reste plus qu'à déterminer quelle île était l'île de Circé.

Le passage IX, 21-38

**J'habite dans la claire** (Kr. l'occidentale) **Ithaque; une montagne  
la domine, le Nérite aux bois tremblants; des îles  
en nombre tout autour se pressent, qui ont nom  
Doulichion, Samé, Zante la forestière;  
Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres** (Kr. le couchant) ; les autres au delà, vers l'orient;  
c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre.  
Chez elle me retint la merveilleuse Calypso  
dans son antre profond, brûlant de m'avoir pour époux, 30;  
Circé m'avait aussi gardé dans sa demeure  
en Aiaiè, rusée, brûlant de m'avoir pour époux :  
mais mon âme jamais ne se laissa persuader.  
Car il n'est rien pour l'homme de plus doux que sa patrie  
ou ses parents, même quand il habite un gras domaine  
en la terre étrangère, séparé de ses parents.  
Je te conterai donc le périlleux retour  
dont Zeus me gratifia quand je revins de la Troade.

nous donne des éclaircissements là dessus. Nous voyons bien qu'ici les vers sont un mélange de poésie ancienne et récente. Ulysse habite vraiment dans l'Ithaque occidentale, où se trouve le Nérite au feuillage dense. De Doulichion, Samé, Zante, nous parlerons plus tard. Les vers 21-24

**J'habite dans la claire Ithaque; une montagne  
la domine, le Nérite aux bois tremblants; des îles  
en nombre tout autour se pressent, qui ont nom  
Doulichion, Samé, Zante la forestière;**

sont anciens; mais les vers 25-28

**Ithaque** ( Kr . autê "elle-même") **est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres; les autres au delà, vers l'orient;**

c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers, n'ont plus de rapport avec eux. αὐτὴ (autê "elle-même") se rapporte à Ithaque, mais comme celle-ci n'est pas celle des îles située le plus au nord ouest, nous pouvons penser aussi bien à l'Ithaque orientale qu'à celle de l'ouest.

Devant de tels obstacles, on ne peut pas tout de suite parler de l'ignorance d'Homère; la description est trop précise pour provenir de la fantaisie seule; les vers sont insérés, comme la description du Pic (XII, 73-79)

Tels sont ces deux écueils : l'un dresse jusqu'au vaste ciel  
la pointe de sa cime; un nuage bleu-noir  
l'entoure, sans jamais se dissiper; et le ciel clair  
ignore son sommet en été même ou à l'automne;  
nul mortel ne pourrait y grimper ou s'y tenir,  
eût-il vingt pieds et le même nombre de mains:  
car c'est un rocher lisse et que l'on croirait raboté.

était insérée dans celle de Scylla. Si nous les écartons, alors le vers IX, 29 et 30

Chez elle me retint la merveilleuse Calypso  
dans son antre profond, brûlant de m'avoir pour époux, 30;

sont une suite du vers IX, 24 :

Doullichion, Samé, Zante la forestière;

ici, à Ithaque, Calypso retient Ulysse; ensuite viennent les vers IX, 31 et 32,

Circé m'avait aussi gardé dans sa demeure  
en Aiaïè, rusée, brûlant de m'avoir pour époux :

Circé le retient également; mais pas sur Ithaque, Circé est "l'aiaïenne" de l'île Aiaïè. Jamais Calypso n'est appelée "aiaïenne", ce qui aurait été le cas si elles avaient habité sur la même île. Mais une indication sur la position d'Aiaïè nous manque. Les vers IX, 33-36,

mais mon âme jamais ne se laissa persuader.  
Car il n'est rien pour l'homme de plus doux que sa patrie  
ou ses parents, même quand il habite un gras domaine  
en la terre étrangère, séparé de ses parents.

peuvent également être tenus pour anciens, car Ulysse peut bien soupirer après sa patrie et le "gras pays, la riche maison à l'étranger" décrivent bien l'état des choses. Cela montre que les vers IX, 27 et 28,

c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre.

sont superflus; le vers IX, 28

et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre.

est une répétition importune du vers IX, 34,

Car il n'est rien pour l'homme de plus doux que sa patrie

Le vers IX, 27,

c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
décrit une caractéristique de l'Ithaque orientale, une terre rude, mais qui nourrit les hommes, tandis que le vers IX, 35,

... même quand il habite un gras domaine

se rapporte à l'Ithaque occidentale, le gras et riche pays.

Les caractéristiques de l'Ithaque orientale et de celle de l'ouest sont souvent mélangées, mais ici ce mélange montre que les vers IX, 25 et 26,

Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres (Kr. le couchant) ; les autres au delà, vers l'orient;

ont vraiment été placés à un mauvais endroit par la poésie récente. Si nous écartons les vers IX, 27 et 28,

c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre.

parce que plus récents, les vers IX, 25 et 26

Ithaque est basse, et la dernière dans la mer

vers les ombres; les autres au delà, vers l'orient;  
restent isolés; ils ne peuvent se rapporter qu'aux îles Fortunées, parce que là seulement une île se trouve comme la description l'exige. La Palma est une île "aiaïenne", la plus au nord ouest des îles Fortunées, les autres sont vers le sud et vers l'est. Cette description locale ne peut être que celle qui nous faisait défaut pour Aiaïè. Si nous plaçons les vers IX, 25 et 26

Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres; les autres au delà, vers l'orient;

après IX, 32,

en Aiaïè, rusée, brûlant de m'avoir pour époux :

αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ (autê dé chthamalê "elle-même est basse") ne convient pas; pas d'après le texte, car αὐτὴ se rapporte à Κίρκη, et pas d'après le sens, parce que La Palma n'est pas une île basse. Nous voyons donc que l'épithète χθαμαλὴ n'est véridique qu'en X, 196 :

j'ai vu une île couronnée par la mer infinie ...

il décrit là une propriété de l'île Rodriguez; mais comme le conte a placé aussi Circé en cet endroit, et a nommé l'île Aiaïè, χθαμαλὴ s'est accroché directement à Aiaïè, et nous voyons dans les vers IX, 25-26 une propriété de la fausse Aiaïè combinée aux propriétés de la vraie Aiaïè. Le sens nous montre comment cela s'est produit. Calypso retint Ulysse sur Ithaque, devrait-on lire, tout comme Circé l'"aiaïenne", dont l'île se situe le plus au nord ouest dans la mer, les autres sont vers l'ouest et le sud.

31. ὥς δ' αὐτῶς Κίρκη κατερήτυεν ἐν μεγάρουσιν

32. Αἰαίη δολόεσσα, λιλαιομένη πόσιν εἶναι

25. αὐτὴ δ' ἡ νῆσος πανυπερτάτη εἰν ἀλὶ κέϊται ...

Mais comme les vers IX, 25 et 26 ont été placés devant, un autre mot a dû remplacer νῆσος, χθαμαλὴ a semblé le plus vraisemblable, il convient métriquement et semble véridique.

La poésie plus récente s'est servi dans les vers IX, 21-38 d'indications anciennes, mais a changé leur ordre de succession; elle a mélangé les propriétés de l'Ithaque orientale et de celle de l'ouest, reporté une caractéristique de Rodriguez-Aiaïè sur La Palma-Aiaïè et habillé le tout du costume de la saga troyenne. IX, 27 et 28,

c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre.

comme IX, 37 et 38

Je te conterai donc le périlleux retour  
dont Zeus me gratifia quand je revins de la Troade.

sont des vers plus récents;  
IX, 25 et 26 :

Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres; les autres au delà, vers l'orient;

après IX, 32 :

en Aiaïè, rusée, brûlant de m'avoir pour époux :

appartiennent aux plus anciens. De la même manière, ἀντολαὶ ἡελίοιο (antolai êelioio levers du soleil") avec le nom Αἰαίη (XII, 3-4),

puis l'île d'Aiaïè où l'aube, fille du matin,  
a ses demeures, son séjour, où le soleil se lève.

a été reporté de Rodriguez sur l'Ascension.

Il n'y a qu'un Aia, celui de l'ouest, caractérisé par le Pic de Ténériffe, ce sont les îles Fortunées. Parmi celles-ci, une, Ogygie ou Gomera est le siège de Calypso, une autre, Aiaïè ou La Palma, celui de Circé. L'Ascension ou Rodriguez n'ont rien de commun avec le pays des merveilles, l'ensemble de l'action des Livres X et XII, pour autant qu'elle concerne Circé, et que sa réalité soit fondée, se déroule à La Palma. Dans la légende, Aiaïè et Circé anticipent la suite des événements de la légende tout autant que Scylla; comme le pays des Cimmériens est devenu le royaume de l'Hadès, Aiaïè, le pays le plus lointain,



devait se trouver tout de suite avant l'Hadès; mais Aiaïè et Ogygie sont par nature étroitement liées, et se situent avant le voyage en Méditerranée. Comment Ulysse arriva à cette île, nous le verrons plus loin.

Sur La Palma, l'action que nous présente le conte est vraisemblable; il est possible que l'équipage d'Ulysse ait mené une vie qu'on nous a dépeinte comme une transformation en animaux. Ici, cela fait sens que Circé l'"aiaïenne" et Aiétès soient frère et sœur, que les deux descendent du soleil tropical, et qu'aussi les Phéaciens, dont nous verrons qu'ils habitent également sur les îles Fortunées, viennent des tropiques et leur sont par là apparentés. Significative est l'indication que, du côté de leur mère, ils descendent de Persé, qui était déjà née de l'Océan (X, 135-139) :

Nous atteignîmes l'île d'Aiaïè où demeurait  
Circé aux beaux cheveux, la terrible déesse  
à voix humaine, sœur du pernicieux Aiétès.  
Tous deux sont les enfants du soleil brillant pour les hommes  
et de Persé, l'une des filles d'Océan.

De même Euryméduse, la gardienne de Nausicaa, était originaire d'Épire (VII, 8-9) :

... Euryméduse,  
que les vaisseaux arqués avaient amenée d'Épire.

Nous voyons clairement qu'aucune des prophéties n'est de la bouche de Circé, ni celles qui concernent Borée (X, 504-540), [conseils donnés par Circé à Ulysse pour aller chez les Cimmériens]

laisse au Borée le soin d'emmener ton navire.  
Mais lorsque ton navire aura traversé l'Océan,  
tu verras un rivage plat et les grands bois de Perséphone,  
des saules aux fruits morts et de hauts peupliers. 510  
Échoue là ton bateau, .....

ni celles qui se rapportent aux Sirènes et aux Planctes (XII, 36-72) :

Puis Circé la royale m'adressa ces mots :  
"Voilà donc une chose faite. Écoute maintenant  
ce que je dis; un dieu d'ailleurs te le rappellera.  
D'abord, tu croiseras les sirènes qui ensorcellent  
tous les hommes, quiconque arrive en leurs parages. 40  
.....

Un seul navire de la mer put jamais la doubler,  
Argo la glorieuse, au retour de chez Aiétès. 70  
Le flot l'aurait aussi jetée contre les grandes roches  
si Héra, qui aimait Jason, ne l'eut sauvée.

car, quand Ulysse arriva chez Circé, il avait été depuis longtemps au pays des Cimmériens, et était déjà passé une fois devant les Sirènes et les Planctes.

La mention des cerfs (X, 155-184) :

Mais, comme j'approchais de mon navire en forme d'arc,  
quelque divinité eut pitié de mon abandon  
et mit sur mon chemin un cerf de haute ramure;  
sorti de l'herbe des forêts, il allait boire au fleuve,  
car il sentait déjà sur lui la force du soleil. 160  
Il déboucha, je le frappai en plein dos, sur l'échine;  
.....

reçoit ici un fondement réel, car même si l'on dit que les nombreux cerfs que l'on trouvait au moyen âge aux Canaries y avaient été transplantés depuis l'Atlas par Fernan de Peraza, cela prouve la présence du cerf à proximité des Canaries. Remarquable aussi la maison de Circé du toit de laquelle tomba Elpénor parce qu'il avait oublié de prendre l'escalier. Une échelle objective nous manque pour une explication plus complète, mais je renvoie aux anciennes ruines sur l'île, et particulièrement à la description que le Dr. Bolle a faite de la rouge tour du Comte sur Gomera (op. cit. vol, 12, p. 252).

**Ulysse débarqua sur La Palma dans un vaste port** (X, 140-141) :

Là, le vaisseau nous fit aborder en silence 140  
 au fond d'un port de bon mouillage, un dieu nous conduisait.  
 probablement le port de Santa Cruz; nous parlerons plus loin de l'époque de son arrivée  
 et celle de son départ.

#### XIV. Schérie

**[Résumé des propositions :** de Goméra (Calypsô), Ulysse aborde après une tempête sur l'île de Ténériffe (les Phéaciens). Krichenbauer compare les indications du texte à la côte et conclut que Garachico est la ville des Phéaciens, que le thyon (thuya) que brûle Calypsô est le dragonnier (cet arbre des Canaries unique en son genre), que la Grotte des Nymphes est la grotte d'Icod à proximité de Garachico, que les Phéaciens sont les Guanches ignorant de la navigation, pacifiques et obéissant à un matriarchat. On voit comment l'*Odyssée* est pour lui un récit où il faut rassembler ce qui est épars (la grotte des Nymphes est située à Ithaque en Grèce, l'olivier qui pousse devant est le dragonnier, etc.). Un lieu sert à plusieurs descriptions, en somme. NdE]

Si Aia était le but des Argonautes, il faut s'attendre à ce que l'*Odyssée* mentionne l'île qui porte Aia; **Ténériffe devait être le centre du cycle légendaire**; dans le conte, Schérie est le sommet du récit, et en effet le nom même de Schérie nous apprend que seule Ténériffe pouvait être le pays des Phéaciens tant vantés.

Un regard sur la carte nous montre que l'île est triangulaire, qu'elle a une forme de cuisse, et cuisse se dit σκέλος (skelos) : de là on peut former aussi bien σικελ-ίη (sikel-iê) par insertion d'un ι, que σπερ-ίη (scher iê) par aspiration, et avec νῆσος, **l'île en forme de cuisse (de triangle)**.

L'insertion d'un ι est fréquente, par exemple ταρχ-ύ-ω, τάριχος, viande salée (Curtius, *Etym.* p. 719), l'aspiration a en τὸ σκέλος (to skelos) "la cuisse" et ἡ σκελίη (ê skelis) "le jambon", son exemple (Curtius, *Etym.* p. 494). La Sicile est aussi une île triangulaire; il y a là une ville Σχέρα (Schera), dont les habitants sont nommés les Σχέρινοι<sup>20</sup> (Scherinoi; mais les deux noms Σίκελοι (Sikeloi) et Σχέρινοι (Scerinoi) existent côte à côte. Prenons encore l'île Θρινακρία, (Thrinakriê) qui a pu aussi s'appeler Τρινακρία, (Trinakriê) "la triangulaire", nous avons ainsi trois adjectifs pour désigner la forme triangulaire, la forme de cuisse, d'une île: τρινακρία, σικελία et σπερία (trinakriê, sikeliê, schériê).

Que cette île ne puisse pas être la Sicile, mais seulement Ténériffe, la description du pays des Phéaciens et de ses habitants, nous le montrera.

##### 1. Le pays des Phéaciens.

Le pays des Phéaciens nous est décrit assez exactement; je vais, en allant du général au particulier, rassembler les indications sur la position de l'île, sur l'île elle-même et sur ses localités.

Schérie appartient au groupe des îles Fortunées; Nausicaa dit à Ulysse (VI, 204-205) :

Nous vivons à l'écart, au sein de la mer démontée,  
 au bout du monde, et sans fréquenter d'autres hommes.

nous vivons loin dans la mer démontée, à l'extrémité (ἔσχατοι - eschatoi). On ne peut penser ici qu'à l'extrême ouest, car à l'extrême est et à l'extrême nord, on ne connaissait pas de mer, à l'extrême sud vivaient les Cimmériens. Ceci est donc une information générale sur la longitude géographique de Schérie.

Zeus nomme les Phéaciens ἀγχίθεοι ( anchitheoi "proches des dieux) V, 34-35),

... la fertile Schérie,

<sup>20</sup> Pauly, *Réalenc. sub. Schera.*

terre des Phéaciens, proches des dieux ;  
car ils se vantent eux-mêmes d'être proches des dieux (VII, 205 et 206).

ils ne se cachent pas, parce que nous en sommes proches  
comme en sont les Cyclopes et la nation sauvage des Géants.

Que cette proximité avec les dieux soit à comprendre dans un sens local, nous le tirons  
d'une part de la comparaison avec les Géants et les Cyclopes (VII, 206)

comme en sont les Cyclopes et la nation sauvage des Géants.

et d'autre part de la mention explicite que les Phéaciens avaient vécu autrefois près des  
Cyclopes, dans le pays tropical d'Hypérie; mais, molestés par ceux-ci, ils auraient émigré à  
Schérie sous la conduite de Nausithoos (VI, 4-8) :

Ceux-ci avaient naguère habité la vaste Hypérie,  
au voisinage des Cyclopes arrogants  
qui les persécutaient, étant les plus forts.

De là, Nausithoos semblable aux dieux les emmena  
jusqu'en Schérie, très loin des hommes mange-pain;

Les Phéaciens ne sont pas fils des dieux, ils n'habitent pas le pays des tropiques lui-même,  
mais près des dieux, près du pays des Cyclopes, l'Hypérie, c'est à dire qu'ils vivent dans  
un pays subtropical. Ceci est donc une information générale sur la latitude géographique  
de Schérie. À l'extrême ouest, dans l'océan, près du tropique, il n'y a que les îles  
Fortunées. Les anciens habitants de l'île, les Guanches, appartiennent vraiment à la race  
berbère qui est présente sur toute l'Afrique du nord; mais, étant les plus à l'ouest, et les  
plus doux, ils peuvent avoir été repoussés par dessus la mer (Od. I, 23-25) :

peuple coupé en deux, au bout du monde,  
une part au Couchant, l'autre au Levant

**Parmi les îles Fortunées, Schérie est Ténériffe; car quand Ulysse quitta Ogygie sur son  
radeau, et qu'il aperçut le pays des Phéaciens, ce pays lui sembla flotter sur la mer  
obscur comme un bouclier<sup>21</sup> (V, 281) :**

dans la brumeuse mer, ils (les monts de Phéacie) faisaient comme un bouclier .

Et c'est exactement ainsi que se présente de loin Ténériffe et son pic.



George Raper (1769—1797)  
Vue de l'île du Teneriffe ...  
Aquarelle 7.4 x 15.2 cm

Le Dr. Bolle dit (op. cit., vol. 11, p. 75):

“La comparaison de l'île avec un toit d'église surmonté d'un clocher est ancienne,  
mais bien venue; spécialement quand l'île est vue depuis une certaine distance, par  
exemple d'une des îles voisines ou de la haute mer, seulement on ne doit pas se

représenter le clocher trop pointu, il ressemble plus à une pyramide. Vu de très loin, le pic est très bas, comme le sommet d'un triangle obtus à l'horizon".

Si nous nous représentons le bouclier des Grecs de l'antiquité, avec une bosse en son milieu, nous avons une image qui correspond parfaitement à Ténériffe, comme en I, 50,

dans une île des eaux, au milieu de la mer (Kr. "là où est le nombril de la mer ")

l'image du nombril de la mer. Dans ὀμφαλός ἀσπίδος (omphalos aspiddos "nombril du bouclier")

"Il frappa le nombril du bouclier"(II. XIII, 192),

les deux images sont réunies. Nous voyons aussi que le sujet de εἶσατο est γαίη.

Ulysse débarqua sur la côte nord de Ténériffe. Une tempête avait éclaté, Euros, Notos, Zéphyr et Borée soufflant ensemble avec rage; c'est là un vent tourbillonnant habituel à cette région des calmes tropicaux, où, "dans la période de transition, des calmes et des vents de tempête soufflant dans toutes les directions se succèdent<sup>22</sup>". Mais Athéna calme tous ces vents, elle ne laisse souffler violemment que le Borée, cela signifie que le vent de nord est prend finalement le dessus, ce qui laisse penser qu'on est en automne, lorsque Borée s'appelle aussi ὀπωρινὸς Βορέης (opôrinos Boreês "le Borée estival") (V, 328) :

Comme quand, au temps des fruits,(Kr. "l' estival") Borée balaie les chardons

Ce vent poussa Ulysse à la côte, donc la côte nord. La nature de la côte est explicitement décrite (V, 400-420).

Mais, quand il s'en trouva à la portée du cri, 400

il perçut un bruit sourd contre les récifs de la mer :

le haut ressac grondait contre la terre ferme avec d'affreux mugissements et couvrait tout d'écume.

Pas un port à bateaux n'était en vue, pas une crique, rien que des éperons, des récifs, des rochers.

Ulysse, alors, sentit son cœur et ses genoux se rompre

et, gémissant, dit à son âme courageuse :

"Hélas ! quand Zeus enfin me permettait de voir la terre inespérée, quand j'avais pu enfin franchir ces gouffres, je ne vois nulle part comment sortir de la mer gris ! 410

Devant moi des rochers aigus, la houle tout autour qui gronde avec violence, des falaises de pierre nue,

la mer encore profonde; et pas moyen de prendre pied pour échapper enfin à la ruine; j'ai peur

qu'essayant d'aborder la houle ne m'entraîne et jette contre ces rocs de pierre, anéantissant mon effort.

Et si je continue le long du bord pour essayer

de trouver une grève en pente ou une crique,

j'ai peur qu'une rafale ne m'enlève de nouveau

et ne me renvoie gémissant vers la mer poissonneuse. 420

Ulysse est poussé par les vagues vers des rochers dépassant de la mer, qu'il craint d'approcher et qu'il ne veut pas non plus contourner, de peur que la tempête ne le saisisse de nouveau, et ne l'entraîne en pleine mer. Il doit donc avoir été poussé à la pointe est ou à la pointe ouest de la côte nord. Mais si nous nous rappelons qu'il faisait route de Gomera vers Ténériffe, et si nous acceptons que sous θύελλα (thuella "tempête") (V, 419)

j'ai peur qu'une rafale ne m'enlève de nouveau

il faille comprendre le Borée, nous devons penser à la pointe nord ouest de l'île. Cela nous est dit de façon encore plus précise aux vers V, 279 et 280 :

le dix-huitième jour apparurent les monts obscurs de Phéacie, du moins les plus proches de lui.280

(Kr. comprend : "il aperçut le mont obscur de la terre phéacienne

là où le mont en était le plus proche (du rivage); cette terre semblait un bouclier 280

Le 18<sup>ème</sup> jour, disent-ils, Ulysse aperçut le pays des Phéaciens. Nous reviendrons sur la détermination de cette période. **Ulysse devait avoir aperçu les montagnes du pays des Phéaciens déjà depuis Gomera, il devait les avoir eues en vue durant le voyage jusqu'à l'accostage; ce ne peut donc être qu'un point précis de la côte, où il y avait une ville ou un port** (V, 288; 345; 359),

Le voilà presque en terre phéacienne où le destin, 288  
au pays phéacien où le destin t'offre un refuge. 345  
que de fort loin la terre où il prétend qu'est mon salut." 359

qu'il aperçoit pour la première fois; en effet, il est dit: "il aperçut les montagnes du pays des Phéaciens ὄθι τ' ἄγχιστον πέλεν αὐτῶ"; on traduit: "du moins les plus proches de lui". Cela n'a absolument aucun sens, car on ne peut en aucun cas décrire un objet en lui donnant pour caractéristique qu'on le voit là où on est le plus proche de lui, et surtout quand on s'en approche et qu'on l'aperçoit pour la première fois. Ce passage n'a de sens que si nous le lisons en regardant la carte de Ténériffe. Nous savons qu'Ulysse se trouve dans la mer devant la côte nord de l'île; et c'est là que la côte est vraiment, en un endroit, la plus proche du Pic. nous voyons que γαίη (gaiê "terre") est le sujet de πέλεν (pelen "était") aussi bien que de εἶσατο, (eisato " il aperçut") et que ὄρεα oréa "monts") est à prendre comme le complément de αὐτῶ; αὐτῶ τῶ ὄρει, autôî tôî orei) "de la montagne même ", de la célèbre montagne Aia. **Ulysse aperçoit donc la montagne du pays des Phéaciens là où elle, la grande montagne Aia, était le plus près;** nous reviendrons sur ce dernier vers (V, 281) :

dans la brumeuse mer, ils faisaient comme un bouclier.

C'est le cas à l'ouest de la côte nord, près de **Garachico**,

"où le Pic baigne dans l'océan le pied de son gigantesque versant entièrement découvert; on jouit de ce côté de son aspect massif, mais paraissant moins haut que de la côte est où l'on le découvre d'un coup d'œil depuis son socle jusqu'au sommet du Pain de Sucre. Il n'y a plus de barrière entre lui et la mer" (Dr. Bolle, op. cit., vol. 11, p. 83).

C'est donc là, au nord de Garachico qu'Ulysse s'est approché de la côte; il avait dû contourner très au large le dangereux cap Teno, et ensuite faire route vers l'est jusqu'à ce qu'il atteigne le point où la côte se trouve au plus près du Pic. Mais, alors que l'île se présentait pour lui dans la bonne position, la tempête s'empara de lui. Le vent de nord est, le Borée, le porta sur la partie ouest de la côte nord. Un coup d'œil sur la carte nous apprend que Ténériffe se présente bien ainsi: la pointe de Buenavista s'avance dans la mer à l'ouest de la côte nord. Ulysse chercha le salut à l'est de cette pointe, car s'il l'avait contournée en nageant, le vent de nord est l'aurait entraîné en pleine mer. Ulysse est encore une fois repoussé par le ressac dans la mer, là il aperçoit l'embouchure d'un fleuve qu'il rejoint en nageant et où il aborde finalement (V, 425-444) :

une lame vint l'entraîner vers des rochers.  
Il s'y fût écorché la peau, brisé les os,  
si Pallas Athéna ne l'avait inspiré :  
bondissant, il saisit la roche des deux mains,  
s'y agrippa, grognant, jusqu'à ce qu'eût passé la vague.  
Il échappa ainsi; mais au retour, fondant sur lui, 430  
le choc terrible du ressac le rejeta au large.  
Comme quand le poulpe qu'on arrache à sa retraite  
emporte des cailloux accrochés à ses tentacules,  
Ulysse avait laissé attachés au rocher  
des lambeaux de ses mains hardies; le flot le recouvrit.  
Alors le malheureux eût succombé, outrant le Sort,  
sans le conseil de la déesse aux yeux brillants;  
fuyant la houle qui roulait vers le rivage,  
il nagea le long de la côte en regardant la terre  
pour trouver une grève en pente douce ou une crique. 440

Et lorsqu'il approcha de la bouche d'un fleuve  
aux belles eaux, ce lieu lui parut convenable,  
exempt de toute roche et à l'abri du vent.

Il trouva l'embouchure, et pria du fond de son âme :

Et effectivement **il y a un fleuve à l'est de la pointe de Buenavista**, d'après la carte du Dr. Bolle, il se jette dans la mer près de Los Silos. La distance entre la pointe et le fleuve est longue d'environ une demi-heure de marche.

Ulysse baise la terre, s'étend dans les joncs, par peur du froid il cherche un abri dans les feuillages touffus de la forêt, et s'endort d'un profond sommeil.

**La ville des Phéaciens ne peut être autre que Garachico**. La description de la position de la ville des Phéaciens est fantaisiste; elle, et ses lavoirs (VI, 86) :

où étaient les lavoirs intarissables

se trouveraient chacun sur une large presqu'île; ils seraient reliés par une étroite bande de terre qui formerait l'entrée exigüe vers la ville des Phéaciens (**λεπτὴ δ' εἰσὶθμη** VI, 264-265)

et le chemin de l'isthme au long duquel sont remisés  
les navires arqués, chacun sous son abri ...

qui se trouverait sur une presqu'île dans la mer (VI, 204) :

Nous vivons à l'écart au sein de la mer démontée

À droite et à gauche de l'entrée seraient mouillés les navires, et sur la presqu'île à l'extérieur de ces deux ports, se trouveraient le fleuve et les lavoirs.

Tout d'abord il est faux de rapporter le vers VI, 204,

Nous vivons à l'écart au sein de la mer démontée

au palais d'Alcinoos; il décrit la position de l'île entière en pleine mer: ensuite il est faux de dire que l'entrée à la ville était exigüe; car même si l'entrée était encore plus large, Nausicaa n'y serait pas passée avec Ulysse; la raison en est donnée explicitement; la jeune fille craignait les commérages des gens, si elle passait devant les navires avec un étranger; **λεπτὸς** (leptos) ne veut pas dire ici "exigu", mais dans un sens figuré, comme **ἀδευκέα** ((adeukea) dans VI, 273 :

Je crains leur langue sans douceur et leurs critiques

"gênant, pénible, scabreux, épineux". Comme Ulysse, pour respecter la délicatesse de Nausicaa, avait dit à Arété: "il serait gênant ô reine, de tout te raconter dans le détail", de même Nausicaa dit ici à Ulysse: "tu es un homme intelligent, je ne veux pas te quitter, mais tu comprendras que je ne peux pas passer avec toi devant les navires; ce chemin est gênant pour moi, je crains les commérages. Jusqu'au bois de peupliers et à la source, tu peux suivre ma voiture, ensuite attends et viens seul à la ville; n'importe quel enfant t'indiquera la maison de mon père". Enfin, il n'y a pas deux ports près de la ville, mais il est dit expressément qu'il y a un port (VI, 262-263) :

Bientôt nous pourrons voir la ville, avec sa haute

enceinte, ses deux ports (Kr. "un port des deux côtés de la ville") de part et d'autre

**λιμὴν ἐκάτερθε πόλης** (lipên ekaterthe polêos) signifie littéralement que "le port était sur les deux côtés de la ville", ou que la ville était autour du port. Comprendre ici deux ports entraîne une interprétation erronée de **λεπτὴ δ' εἰσὶθμη** et **ἐκάτερθε πόλης** et ensuite de **λιμένας** (VII, 43) :

Ulysse admirait donc les ports, les vaisseaux balancés,

Depuis le haut, Ulysse pouvait voir en effet les ports, car il y avait plusieurs anses.

Il n'y a donc pas deux presqu'îles près de la ville, ce n'est pas une presqu'île, ce ne sont pas deux ports qui sont décrits; la situation est plus simple. Il y a un port, d'un côté de celui-ci, ou des deux côtés, se trouve la ville; elle est située sur la pente d'une montagne, il faut monter dans la ville, et d'en haut on voit vers le nord (Boreas, V, 385)

elle ouvrit un chemin dans la houle au Borée rapide

la mer et les baies. Il est dit aussi que la ville est entourée d'un haut mur **πύργος** ("purgos" VI, 262-263) :

Bientôt nous pourrons voir la ville, avec sa haute

enceinte ...

que ce mur soit construit de main d'homme, cela échappe à notre jugement, mais il est dit en XIII, 153, 158, 177,

et je recouvrirai leur cité d'une montagne 153

... puis recouvre d'une montagne leur cité ! 158

il le ferait sombrer et couvrirai le bourg d'un mont 177

que la ville des Phéaciens est entourée d'une "haute muraille rocheuse", μέγα ὄρος (mega oros). Et c'est exactement la situation de Garachico.

Que l'on compare à la description de la ville par le Dr. Bolle (op. cit., vol. 11, p. 108):

"Garachico était une ville agréable et un port opulent, dont le père Andreas de Abreu nous a laissé la description suivante:

Garachico est situé heureusement au pied d'un rocher qui le domine au sud et qui est si abrupt qu'il semble une muraille d'émeraude sur laquelle repose le ciel: elle est charmante à voir, car elle est revêtue année après année d'un agréable vert printanier; vers le nord s'élève la ville, assiégée par la puissance de la mer qui, lorsque le vent du nord en colère la met en furie, sort de ses rives et inonde les rues. Les habitants pouvaient vraiment chasser et pêcher au même endroit, car les forêts descendent jusqu'à la baie; celle-ci était remarquablement belle, et des maisons qui la couronnaient, on pouvait atteindre les marchandises et faire affaire avec les navires et les barques comme s'ils étaient des magasins. Là, l'Amérique commerçait, et le nord, là se trouvaient de grands entrepôts, des palais, des églises. On avait l'habitude de dire "Garachico, puerto rico". Déjà en 1645, une grande inondation l'avait frappé, la mer et le feu l'avaient endommagé; l'éruption du 5 mai 1706 compléta ce travail de destruction; un horrible fleuve de roche fondue et de matières ardentes sortit du sommet du Risco et se précipita sur la ville, détruisant tout devant lui et le réduisant en cendres. Un bras de ce fleuve frappa le port, ne laissant rien qu'une plage de rochers dangereuse même pour de petits navires, un autre la ville. Le mur d'émeraude semblait recouvert d'un drap roussi et les jardins, les sources, les négoce et la population avaient disparu".

Garachico était autrefois exactement comme l'Odyssée le décrit. Nausicaa était descendue de la ville vers le port et avait ensuite longé la côte jusqu'au fleuve près de Los Silos où se trouvaient les lavoirs. C'est là un trajet d'environ un mille et demi; aux lavoirs, elle rencontra Ulysse qui la suivit sur son chemin de retour jusqu'au voisinage du port, mais dut s'arrêter là à cause des commérages possibles et monta ensuite seul dans la ville.

Il n'y aucun doute, après cette concordance exacte de toutes les circonstances, que Schérie était bien l'île de Ténériffe.

Les joncs (V, 463) :

il s'étendit sous les joncs et baisa la terre du blé

une rareté au bord de la mer, ont été signalés justement là, comme quelque chose de remarquable, par le Dr. Bolle (op. cit., vol. 11, p. 85):

"Il y a là une végétation de roseaux et de joncs comme on en trouve rarement à proximité immédiate des eaux salées".

La richesse du feuillage (V, 475-485)

. Il se glissa sous un berceau  
d'oliviers emmêlés : l'un était greffé, l'autre franc.  
Au travers ne passait ni la force des vents humides,  
ni les rayons du plus resplendissant soleil,  
ni les averses, tant ces deux arbres étaient 480  
étroitement enlacés. C'est là-dessous qu'Ulysse  
pénétra; puis, de ses propres mains il fit un lit  
assez large; il y avait des feuilles n abondance  
suffisante pour abriter deux ou trois hommes  
en la saison d'hiver, même quand il rudoie le plus.

est caractéristique de cette portion de la côte, due à la présence massive de cultures subtropicales qui par suite de la profusion d'eau et d'une épaisse couche d'humus, trouvent au nord de l'île, malgré un climat plus froid, des conditions de croissance plus favorables qu'au sud. La Cuesta del Guincho, aujourd'hui un versant abrupt, comme vitrifié, s'appelait, à cause de cette énorme abondance de feuillages, le mur d'émeraude, elle était à la fois jardin et terrain de chasse des garachicos.

Ainsi, **les jardins d'Alcinoos sont à placer dans ces parages. Je renonce à décrire la splendeur et la magnificence de la nature en cet endroit**, et je renvoie au tableau enthousiaste que nous en offre le Dr. Bolle (op. cit., vol. 11, p. 83 sq.)

"Cette région est visitée par les voyageurs du monde entier, elle est célébrée avec une éloquence des plus séduisantes dans toutes les langues de l'Europe civilisée".

Le génie grec a contemplé aussi ce paradis, et comme Boccace au moyen âge, un poète de l'antiquité a éprouvé les impressions que ces îles nouvellement découvertes avaient faites sur son peuple, les a traduites avec sa sensibilité poétique et livrées à ses descendants. Il fit de l'île les Champs Élyséens, les vers IV, 566-568

pas de neige, à peine d'hiver, jamais de pluie,  
mais toujours le doux sifflement du vent du nord  
montant de l'Océan pour donner la fraîcheur aux hommes ...

ne sont qu'un complément de la description des jardins d'Alcinoos (VII, 112-132) :

En sortant de la cour, près des portes, se trouve un grand  
jardin de quatre arpents, tout entouré de murs.  
Là, de grands arbres ont poussé avec richesse,  
des poiriers, des pommiers aux fruits brillants, des grenadiers,  
des figuiers doux, des oliviers en pleine force.  
Ni l'été ni l'hiver, les fruits ne font défaut,  
toute l'année les arbres donnent, et sans relâche,  
un doux Zéphyr fait bourgeonner les uns, mûrir les autres.  
La poire vieillit sur la poire, la pomme sur la pomme, 120  
la grappe sur la grappe, et les figues l'une sur l'autre.  
Là fut aussi plantée une vigne opulente  
dont une part, sur une terrasse exposée,  
sèche au soleil; en ce lieu déjà, on vendange,  
en cet autre, on foule les grappes; devant, des ceps  
perdent leurs fleurs, d'autres commencent à rougir.  
Après le dernier rang de ceps, de belles plate-bandes  
donnent toutes les plantes et verdoient en toute saison.  
En ce jardin, deux sources coulent; l'une arrose  
le clos entier, et l'autre, sous le soleil, s'en va 130  
vers la haute demeure où puisent les gens de la ville.  
Tels sont dans ce palais les dons éblouissants des dieux.

Le vent humide de nord ouest les protégeait de la chaleur du soleil.

Nous avons souvent remarqué que les descriptions locales ont été utilisées par le conte à son gré; nous sommes arrivés à l'endroit le plus célèbre du pays des merveilles, et il est donc de notre droit de regarder autour de nous pour voir si on ne trouve pas dans l'Odyssée des fragments d'anciennes descriptions de cet endroit aussi, comme pour Ogygie.

Je me rappelle d'abord la petite île devant le port; elle était décrite au pays des Cyclopes où sa description semblait ne correspondre ni au texte de l'Odyssée, ni à la réalité. Mais le port de Garachico est si important pour l'Odyssée, que l'on pourrait s'attendre à ce qu'il soit décrit. Et en effet, il a cette caractéristique qu'une petite île se trouve devant lui.

"Une petite île rocheuse aux contours arrondis, déserte et utilisée seulement comme pâturage, se trouve devant Garachico et forme avec sa côte une sorte de détroit ; elle était encore pleine de chèvres de l'espèce la plus sauvage lorsque les espagnols la découvrirent "(Dr. Bolle, op. cit., vol. 11, p. 83).

C'est, presque mot pour mot, la description de la petite île en IX, 116-124



Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes  
avec des bois; des chèvres en grand nombre y vivent  
sauvages; le pas de l'homme ne les effarouche pas  
et les chasseurs n'y viennent point qui, par les bois 120  
à grand-peine gravissent le flanc des montagnes  
Cette île ne connaît ni le bétail ni la charrue,  
mais, sans semailles, sans labours toute l'année,  
par l'homme désertée, elle paît les chèvres bêlantes.

et IX, 131-135

Elle n'est pas ingrate, et pourrait donner tous les fruits;  
il y a des herbages sur le bord de la mer grise,  
tendres et arrosés; les vignes seraient éternelles,  
le labourage aisé; les moissons seraient hautes  
chaque été, car la terre est grasse sous les mottes.

et de l'excellent port en IX, 136-141

Elle a enfin un bon mouillage où il n'est pas besoin  
de pierres d'ancres ou d'amarres pour demeurer.  
Le navire échoué, on peut attendre que les hommes  
soient décidés et que se lèvent les bons vents.  
À la bouche du port, une eau brillante coule 140  
et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour.

Afin que la concordance de ces descriptions avec la réalité de Garachico ne paraisse pas être l'effet du hasard, ou d'un rapprochement arbitraire, je ferai remarquer que ces vers sont lourds de signification, en ce qu'ils supposent qu'Ulysse avait vraiment abordé dans ce port, c'est-à-dire qu'il avait déjà dû venir auparavant à Garachico avant d'y revenir en naufragé. Ce premier débarquement à Ténériffe et le passage correspondant de l'Odyssée doivent pouvoir être justifiés. Et de plus, nous trouverons ce port et la petite île qui lui fait face expressément désignés comme le port et l'île près de la capitale des Phéaciens  
Les vers IX 125-130

Les Cyclopes n'ont pas de vaisseaux rubiconds  
ni de ces constructeurs de navires pour leur bâtir  
des vaisseaux bien pontés, prompts à toutes besognes,  
qui vous mènent de ville en ville comme font  
souvent les hommes, franchissant les vastes mers.  
Ils auraient pu ainsi développer cette île ! 130

concernent les particularités des habitants, nous verrons plus loin qu'il ne s'agit pas de Cyclopes, mais des Phéaciens. Retenons pour l'instant que dans les vers IX 116 et 117,

Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes

**Φαιήκων** (Phaiêkôn "Phéaciens" ) convient aussi bien que **Κυκλώπων**, (Kuklôpôn "Cyclopes") mais que IX, 125

Les Cyclopes n'ont pas de vaisseaux rubiconds

ne peut convenir qu'aux **Φαιήκεσσι**.

**Une deuxième caractéristique est la célèbre grotte d'Icod, à 4 milles à l'est de Garachico.** Nous avons déjà fait connaissance avec une grotte importante, la Cueva del Conde près de San Sebastian, ou grotte de Calypso; avec le port de San Sebastian ou le port de Phorcys, elle est déplacée à Ithaque, et décrite en XIII, 102-112 :

À a tête du port, s'élève un olivier feuillu  
et tout près une grotte aimable et embrumée  
dédiée à ces nymphes qu'on nomme les Naiades.  
On voit là des cratères, des amphores tout en pierre;

et là encore, les abeilles font leur miel.  
Là sont de longs métiers de pierre où les Naïades  
tissent, merveille à voir, des étoffes pourpres de mer;  
là sont d'intarissables eaux. Il est deux portes,  
l'une vers le Borée, par où descendent les humains, 110  
l'autre vers le Notos, plus divine, par où les hommes  
ne passent pas : c'est le chemin des Immortels.

Mais ses caractéristiques réelles ne se trouvent ni sur Ithaki, ni près de San Sebastian; elles correspondent trait pour trait à **la grotte d'Icod. Cette grotte s'appelle grotte des Nymphes** dans l'*Odyssée*; elle a deux entrées, l'une au nord, l'autre au sud; l'entrée nord est réservée aux hommes, l'entrée sud aux dieux. À l'intérieur la grotte présente des statue de pierre, des cruches, des amphores et des métiers où les nymphes tissent des manteaux pourpres; elle a toujours de l'eau.

"Viera<sup>23</sup> dit que la grotte d'Icod est étonnante - rapporte le Dr. Bolle (op. cit., vol. 11, p. 84) - à cause de ses salles immenses et de ses couloirs labyrinthiques qui s'étendent loin à l'intérieur, sans qu'on en connaisse la fin. Ils sont insondables dans la partie supérieure de cette grotte dont la croyance populaire affirme qu'elle se prolonge vers le haut durant des milles, jusqu'aux entrailles du Pic. On parvient dans ces salles merveilleuses par une ouverture étroite que l'on ne peut franchir qu'en rampant, située dans la ville même, sous un figuier; leur hauteur est remarquable; des stalactites pendent du plafond; il faut franchir ça et là des eaux de sources ruisselantes. Le sol est parsemé de restes d'ossements humains. La grotte s'étend d'Icod, du côté sud, jusqu'à la mer du côté nord sur plus de 4 milles".

On n'aura pas de peine à reconnaître les stalactites dans les cruches, les amphores et les métiers à tisser, les autres indices sont clairs. La grotte se révèle être un sanctuaire des Guanches où on mettait les morts en sécurité, l'entrée sud est celle qui est réservée aux dieux, car c'est de là que la grotte conduit jusque dans les entrailles du Pic. On pouvait imaginer là-dessous la demeure de tous les dieux du feu, et la forge d'Héphaïstos. L'entrée nord est réservée aux hommes; elle est près de la mer, en face de la Caleta de San Marcos; il faut donc, chaque fois qu'il est question de la "grotte des Nymphes, à la tête du port", comprendre la grotte d'Icod. Elle est décrite ainsi en XIII, 102 sq,

À la tête du port, s'élève un olivier feuillu  
et tout près une grotte aimable et embrumée  
dédiée à ces nymphes qu'on nomme les Naïades.  
On voit là des cratères, des amphores tout en pierre;  
et là encore, les abeilles font leur miel.  
Là sont de longs métiers de pierre où les Naïades  
tissent, merveille à voir, des étoffes pourpres de mer;  
là sont d'intarissables eaux. Il est deux portes,  
l'une vers le Borée, par où descendent les humains, 110  
l'autre vers le Notos, plus divine, par où les hommes  
ne passent pas : c'est le chemin des Immortels.

et donc c'est bien la même grotte qui est évoquée en XIII, 346-348.

et l'olivier feuillu à la tête du port  
et tout près une grotte aimable et embrumée  
dédiée à ces nymphes qu'on nomme les Naïades.

Athéna montre à Ulysse le port de Phorcys, la grotte et le Nérite, par lesquels il faut entendre le port de San Sebastian, la Grotte du Comte et le Cumbre sur Gomera. Mais le conte a ajouté au nom d'une grotte sans importance la description de la grotte d'Icod; les trois vers XIII, 346-348

et l'olivier feuillu à la tête du port  
et tout près une grotte aimable et embrumée  
dédiée à ces nymphes qu'on nomme les Naïades.

sont donc accessoires.

Viera mentionne un figuier près de l'entrée sud de la grotte, l'Odyssée un figuier près de Charybde (XII, 103-104) :

À sa cime monte un figuier de beau feuillage.  
La divine Charybde engloutit là-dessous l'eau noire :

il se peut donc que cet arbre corresponde à la réalité. Mais près de l'entrée nord, c'est un olivier qui est mentionné (XIII, 102; 346) :

À la tête du port s'élève un olivier feuillu, 102  
et l'olivier feuillu à la tête du port, 346

Comme nous revenons plusieurs fois à cet endroit dans l'Odyssée, et que chaque fois un arbre différent est mentionné, il semble que l'olivier n'ait pas réellement été là.

Étant donné les remarquables concordances entre l'Odyssée et les sites importants de la pointe nord ouest de Ténériffe, de 6 milles au sud à 12 milles à l'est du cap Teno, il est surprenant qu'il ne soit fait aucune allusion à la riche végétation tropicale de cette portion de l'île, à part au cèdre et au thyon inconnu. On ne parle que d'aulnes, de pins, de peupliers et de chênes, des arbres de la Grèce, mais pas un mot sur les palmiers ou d'autres plantes tropicales.

Pour prouver que nous devons cette lacune au conte, j'attirerai l'attention sur la façon dont ont été traités le palmier et le dragonnier.

**βάλανος** (balanos) est le "gland", mais aussi la "datte". Dans l'Odyssée on comprend toujours ce mot dans son premier sens, et comme pour renforcer cette interprétation, il est dit expressément qu'Ulysse n'avait vu qu'une seule fois un palmier à Delos (**φοίνιξ** phoinix - VI, 162)

Je n'ai rien vu de tel qu'à Délos, autrefois,

Mais il n'en était pas ainsi, et je le vois dans l'utilisation d'un épithète ancien avec **balanoV**. X, 241-242 dit: **ἄκυλος βάλανος**, (akulos balanos)

... Et Circé leur jetait  
des glands, des faines et des fruits de cournouiller,

utilisé pour nourrir les porcs; on traduit par "gland comestible". Outre le fait que le gland ne puisse pas être considéré comme comestible parce qu'il sert à nourrir les porcs, l'étymologie du mot montre qu'il ne signifie pas vraiment "comestible". Il y a sur les Canaries, deux espèces de palmiers, "phœnix dactylifera" dont on tire le vin de palme et dont les dattes ont un gros noyau; et "palma morisca", la datte sans noyau; elle est au début presque noire et contient à l'intérieur, au lieu d'un noyau, une sorte de cocon fibreux; elle pousse principalement à Gomera. Je tire **ἄκυλος** de **α** privatif et de la racine **κυ**, **κυέω** "je suis enceinte", **κύ-ος**, **κῦ-μα**, "foetus", de sorte que **ἄ-κυ-λος** signifie "stérile, sans noyau". **ἔγκυος**, (enkuos), latin "inciens", signifie "plein, enceint", qui a en lui un noyau ou un fœtus. Ainsi **ἄκυλος βάλανος** ne doit pas être rapporté au gland, mais il désigne la datte sans noyau. Et comme les cochons étaient nourris avec ces dattes cela implique qu'elles devaient se trouver en grande quantité sur l'île, et donc aussi les **palmiers**.

**Le dragonnier** était très répandu sur les Canaries, et on l'y trouve encore aujourd'hui. Près d'Orotava pousse un dragonnier célèbre dont A. von Humboldt estime l'âge à 6000 ans. Un de ses rejets pousse au Jardin Botanique de Franckfort. **Le plus beau des dragonniers existants se trouve à l'entrée nord de la Grotte d'Icod près de la Caleta de San Marco**. En XIII, 102 et 346,

À la tête du port s'élève un olivier feuillu, 102  
et l'olivier feuillu à la tête du port, 346

nous trouvons un olivier mentionné en cet endroit.

IX 140 et 141

À la bouche du port, une eau brillante coule  
et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour

nous conduisent également à Ténériffe et à l'entrée de la grotte à la tête du port, avec ses eaux ruisselantes, c'est à dire à la Grotte d'Icod; mais cette fois-ci, des peupliers sont mentionnés. Ces hésitations montrent que le conte bégaye, et que l'attribution d'un nom à un arbre déterminé sort du chemin comme intentionnellement. Ainsi s'explique aussi le vers IX, 186,

[de grands pins et des chênes à la haute couronne.](#)

comme un ajout plus récent à la description de la Grotte du Comte ou comme un passage déplacé.

Le dragonnier devint rare sur l'île à cause des Normands et des Espagnols; Alors que des objets anciens en fer, des petits couteaux, etc, valaient à peine deux francs, ils négociaient pour 200 doublons d'or le "sang-dragon", la résine rouge qui s'écoule de son écorce et qui était autrefois très recherchée; on s'en servait comme vernis. Comme τὸ θύος (to thuos) est l'encens, j'ai pensé que **le thyon que Calypso brûlait à côté du cèdre était le dragonnier et que son bois, ou sa résine, le "sang-dragon" était une marchandise recherchée pour les sacrifices ou comme encens.** Cet arbre n'est nommé qu'une fois; et pourtant il est si renommé qu'il est passé dans le mythe. **Plin le nomme "arbor draconis" et le désigne comme un des dragons qui gardaient le jardin des Hespérides, transformé en arbre** (Pauly Real, Draco). Que ses étranges branches en forme de serpent lui aient valu son nom de dragonnier, ou que l'abondance de lézards gigantesques que l'on trouvait encore sur l'île lors de l'expédition de Juba ait contribué à la naissance de ce nom, la légende du serpent qui gardait **les pommes d'or** que Junon avait fait planter dans le jardin des dieux, près d'Atlas, lui était attachée.

Si le conte avait des raisons d'éviter de nommer certains arbres pour ne pas permettre de localiser les errances d'Ulysse, c'était bien ce célèbre dragonnier, et comme un tel arbre se trouve encore aujourd'hui devant la Grotte d'Icod et ainsi permet de dire de cet endroit que cet arbre s'y trouvait autrefois, je crois que, de même que les glands ont remplacé les dattes, de même l'olivier et les peupliers ont remplacé le dragonnier.



El Drago à Icod de Los Vinos à Ténériffe.

Ce dragonnier a 2500 ans. Ses branches sont dénudées jusqu'à leurs extrémités. Le plus fameux d'entre eux avait 13,50 m de circonférence et avait 6000 ans. Cet arbre est originaire des îles Canaries  
<http://flore dumonde.online.fr/afrique.htm>

## 2. Les Phéaciens.

Comme les particularités du pays, celles des habitants sont décrites de telle manière que **les Phéaciens ne peuvent être que les anciens Guanches**. Les premiers habitants de l'Archipel ont été dépeints unanimement par les historiens comme un peuple de pasteurs brave et bienveillant, d'une grande douceur et pureté de mœurs; même leurs ennemis devaient reconnaître que l'état primitif mais bien ordonné des Guanches faisait honte à la barbarie du moyen-âge. D'après leur langue, ils seraient d'origine berbère, on pense qu'ils s'en seraient séparés à une époque très ancienne, comme l'Odyssée le rapporte aussi. À en juger d'après les momies, d'après les historiens, et d'après le type de leurs descendants encore vivants aujourd'hui, ils appartiendraient à une belle ethnie de race blanche<sup>24</sup>. Dans la Grande Canarie, Ténériffe et La Palma, l'originalité des aborigènes dans toute sa fraîcheur existait encore en 1470. Les gens vivaient comme leurs pères dans des grottes du produit de leur élevage et de petites cultures; leur religion était un déisme non dogmatique, leur gouvernement patriarcal, fondé sur la fidélité et la confiance et non pas sur la crainte. À l'entrée de leurs palais rocheux, assis sur des pierres polies sous les palmiers et les dragonniers, les meilleurs d'entre eux se réunissaient avec le roi. Les femmes étaient tenues en haute estime; leur plus haute loi, l'humanisme: jamais ils ne tuaient les prisonniers, et même verser le sang des animaux leur paraissait honteux. Ils vivaient dans une nudité presque paradisiaque, les pudenda seuls couverts d'un pagne de feuilles de palme, ou ne portaient qu'un manteau de peau de chèvre autour des hanches, de sorte que les européens s'étonnaient de ces hommes à peine habillés. Ils s'adonnaient au plus haut degré au plaisir des sens. Encore aujourd'hui, les rondes, la danse, le chant et la guitare sont les traits saillants du caractère national, mais aussi le respect des enfants envers leurs parents, une hospitalité sans limites et la fidélité. Ainsi vivait ce peuple dans sa simplicité avant la conquête; chaque île était un monde en soi, d'où l'on apercevait à l'horizon les îles voisines, aussi inaccessibles que les étoiles du ciel, car aucun bateau ne traçait son sillon à la surface de la mer. Jamais les historiens n'ont traité les Guanches de sauvages, car ils valaient bien le monde civilisé pour tout ce qui concernait l'art et le raffinement, et le dépassaient de loin dans le domaine de la morale. Les Gomeros, extrêmement habiles de leur corps, incroyablement adroits dans le maniement de leurs armes, fronde, arc et javelot, étaient rudes, intraitables et adonnés aux plaisirs grossiers; bienveillants, généreux, mais irritables et querelleurs, ils ne se pliaient à aucune loi, ni humaine, ni divine, bien qu'ils croient à un Être supérieur. Un Guanche de Ténériffe suffisamment chaste pour craindre ne serait-ce que d'aborder une femme seule accompagnant son mari aux champs, cela n'existait pas. Une telle retenue aurait semblé au Gomero le comble de la folie. Insouciant, enjoué comme de grands enfants, ils vivaient au jour le jour; sans travailler, partageant leur temps entre la danse et la musique, ils plaçaient leur bonheur dans l'ivresse passagère des sens. Les faunes et les nymphes de la mythologie grecque semblaient vivre ici et parmi les dieux de l'Olympe, Eros et Aphrodite y auraient été les plus à l'honneur. Au nom de Gomera, était attaché une réputation de matriarcat, car les fils ne succédaient pas à leur père, mais les neveux, les fils des sœurs, parce qu'ils étaient plus sûrement du même sang.

À dire vrai, la comparaison avec l'Odyssée n'est pas nécessaire pour reconnaître qu'Arété et Nausicaa sont Phéaciens, Circé et Calypso, Gomeros, car les habitants de La Palma ne sont pas très différents de ceux de Gomera<sup>25</sup>. Quand nous voyons chez les Phéaciens

<sup>24</sup> On dit aussi les Leukaithiopes (les "Ethiopiens blancs")

<sup>25</sup> Malheureusement, le Dr. Bolle n'a décrit en détail que Ténériffe et Gomera.

qu'Arété est la vraie reine du pays, que Nausicaa est la vraie fille du roi et que Nausithoos est laissé à l'arrière plan de même que le frère de Nausicaa, quand seule l'aïeule Peribée est nommée et non son époux, nous reconnaissons des traces de la descendance par les femmes, mais la vie d'Ulysse chez les Phéaciens n'est pas la même que sur Gomera et La Palma (VII, 54-57) **On la nomme Arété; et ses parents sont ceux-là mêmes qui donnèrent le jour au roi Alcinoos.**

**Même si le chant d'Arès et d'Aphrodite est également chanté chez les Phéaciens, la poésie fait une nette distinction entre les Sirènes "Circé et Calypso" et Arété et Nausicaa.** Ici, une plus grande pureté des mœurs, une hospitalité sans limites, l'épanouissement de toutes les vertus nationales, dextérité, danse, chant, une allusion au temple et à la religion, à la politique et au droit, et cela sous la forme où l'histoire les montre, à l'air libre et sur des pierres taillées lisses; là, une vie dissolue dans le plaisir et l'intrigue. Et pourtant rien ne nous est livré de la vie d'Ulysse sur Gomera, le meurtre des Prétendants semble plutôt être une scène de la vie sur l'Ithaque occidentale que sur celle de l'est.

Il n'y a aucun pays qui corresponde aussi bien avec les localités décrites dans l'Odyssée que les îles Canaries, il n'y a aucun peuple qui puisse fournir un modèle aussi convaincant pour Arété, aussi bien que pour Circé et Calypso, que les premiers habitants de ces îles.

De même que la végétation ne correspond pas à ce que l'on trouve en cet endroit, de même certaines caractéristiques des Phéaciens ne correspondent pas à leur caractère général; je me souviens des techniques du tissage ou de la construction qui supposent toutes deux une culture plus avancée que celle que l'histoire des Guanches leur attribue.

**La renommée de rameurs des Phéaciens est en contradiction avec les données historiques et elle apparaît comme fabuleuse dans l'Odyssée.** Nausicaa dit qu'il vient rarement quelqu'un chez eux (VI, 204)

**Nous vivons à l'écart au sein de la mer démontée qu'ils habitent loin du trafic des hommes (VI, 8)**

**jusqu'en Schérie, très loin des hommes mange-pain;**

Alcinoos promet à Ulysse de le ramener chez lui, même s'il habitait plus loin qu'Eubée. Mais, si les Phéaciens se produisent en rondes, en sauts et en danses, ils ne donnent aucune preuve de leur habileté à la rame; **les bateaux des Phéaciens n'ont pas besoin de pilote, ils connaissent d'eux-mêmes les pensées des hommes et les conduisent sûrement à leur but.** Sur un tel navire, Ulysse serait parti avec les Phéaciens (VII, 36)

**et leurs navires sont plus vifs que l'aile ou la pensée.**

et (VIII, 557-563)

**Nous autres Phéaciens ne nous servons pas de pilotes, et nos vaisseaux n'ont pas de gouvernail comme les autres : ils devinent tout seuls les pensées, les desseins des hommes, ils connaissent les bourgs, les terres grasses de partout 560 et ils franchissent promptement le gouffre de la mer couverts d'un voile de brouillard; et nous ne craignons pas qu'ils subissent jamais une avarie ou un naufrage.**

cela montre bien que **la science marine des Phéaciens relevait de la légende.** Et celle-ci atteint un sommet quand elle raconte que Poséidon a transformé en rocher dans la mer, près de la ville, devant les Phéaciens, le bateau qui rentrait et de plus entouré la ville d'une haute montagne (XIII, 159-183).

**Quand l'Ébranleur de la terre eut entendu ces paroles, il se rendit en Schérie où vivent les Phéaciens, 160 et attendit; bientôt le vaisseau de mer s'approcha, filant grand-erre : Poséidon fit un pas vers lui, le changea en rocher et, pesant du plat de la main, l'enracina profond; puis il s'en retourna. Les Phéaciens, ces armateurs aux longues rames, échangeaient cependant des paroles ailées; et ils allaient disant, se regardant les uns les autres :**

“Oh ! qui donc a figé dans la mer le croiseur  
qui revenait au port ? On le voyait déjà tout près ...”  
Voilà ce qu’ils disaient, sans connaître la vérité. 170

Alors Alcinoos leur adressa ces mots :  
“Hélas ! voilà réalisées les vieilles prédictions  
de mon père, que Poséidon nous en voudrait  
de ce que nous soyons de trop infaillibles passeurs;  
et qu’un jour où l’un de nos merveilleux navires  
reviendrait d’un convoi dans la brumeuse mer,  
il le ferait sombrer et couvrirait le bourg d’un mont.  
Ainsi disait mon père, et voici que tout s’accomplit !  
Maintenant donc, faisons comme je vous le dis :  
cessons de convoier les mortels qui arrivent 180  
en notre ville, et sacrifions à Poséidon  
douze taureaux de choix, afin qu’il ait pitié  
et ne recouvre pas notre cité d’une montagne !”

Le rocher dans la mer devant la ville est l’île El Roque, et la haute montagne, le mur  
d’émeraude, le signe antique de la colère du dieu qui n’a jamais souffert les navires des  
Phéaciens.

Nous voyons que les vers IX, 116-141,

Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes  
avec des bois; des chèvres en grand nombre y vivent  
sauvages; le pas de l’homme ne les effarouche pas  
et les chasseurs n’y viennent point qui, par les bois 120  
à grand-peine gravissent le flanc des montagnes

Cette île ne connaît ni le bétail ni la charrue,  
mais, sans semailles, sans labours toute l’année,  
par l’homme désertée, elle paît les chèvres bêlantes.

Les Cyclopes n’ont pas de vaisseaux rubiconds  
ni de ces constructeurs de navires pour leur bâtir  
des vaisseaux bien pontés, prompts à toutes besognes,  
qui vous mènent de ville en ville comme font  
souvent les hommes, franchissant les vastes mers.

Ils auraient pu ainsi développer cette île ! 130

Elle n’est pas ingrate, et pourrait donner tous les fruits;  
il y a des herbages sur le bord de la mer grise,  
tendres et arrosés; les vignes seraient éternelles,  
le labourage aisé; les moissons seraient hautes  
chaque été, car la terre est grasse sous les mottes.

Elle a enfin un bon mouillage où il n’est pas besoin  
de pierres d’ancres ou d’amarres pour demeurer.

Le navire échoué, on peut attendre que les hommes  
soient décidés et que se lèvent les bons vents.

À la bouche du port, une eau brillante coule 140  
et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour.

se rapportent au pays des Phéaciens; et nous y trouvons en IX, 125-130

Les Cyclopes n’ont pas de vaisseaux rubiconds  
ni de ces constructeurs de navires pour leur bâtir  
des vaisseaux bien pontés, prompts à toutes besognes,  
qui vous mènent de ville en ville comme font  
souvent les hommes, franchissant les vastes mers.

Ils auraient pu ainsi développer cette île ! 130

le témoignage explicite de l'Odyssée que les Phéaciens n'avaient pas de bateaux: Cette île pourrait être cultivée s'il y avait des charpentiers pour construire des bateaux et ouvrir le commerce.

**Ulysse semble être rentré en Europe par les moyens habituels, avec des Phéniciens et sur un navire phénicien.** Il dit à Athéna qu'il a tué le Crétois Orsiloque et que les Phéniciens l'ont pris avec eux moyennant de bonnes paroles et des cadeaux; qu'ils ont continué vers Sidon et que lui était resté à Ithaque. Athéna sourit à ces affirmations, sûrement parce que la vérité et la fantaisie sont si étroitement mêlées (XIII, 256-286)

*"C'est vrai, j'ai entendu parler d'Ithaque jusqu'en Crète,  
loin par delà les mers, et j'y suis venu à mon tour,  
avec ces biens; j'en a laissé autant à mes enfants,  
et j'ai fui pour avoir tué le fils d'Idoménée,  
Orsiloque au pied vif qui, dans la vaste Crète, 260  
de tous les mange-pain était le meilleur à la course :  
Il voulait en effet m'enlever mon butin de Troie,  
ce butin pour lequel j'avais enduré tant d'épreuves  
dans la bataille humaine et dans la douloureuse houle;  
j'avais mécontenté son père en refusant  
de le servir sous Troie, et en commandant d'autres troupes.  
Comme il rentrait des champs, embusqué avec un ami  
près du chemin, je le frappai de ma lance de bronze;  
une très sombre nuit couvrait le ciel, personne  
ne nous vit, je l'assassinai sans qu'on en sût rien. 270  
Puis, quand je l'eus tué à la pointe du glaive,  
je courus aussitôt vers un navire et suppliai  
de nobles Phéniciens, en leur donnant force cadeaux  
et les priant de me débarquer à Pylos  
ou en Élide, où les Égyptiens sont les maîtres.  
Mais la force du vent les fit dériver loin de là  
contre leur gré, car ils ne voulaient pas me décevoir;  
déportés tout ailleurs, on arriva ici de nuit.  
On fit force de rames vers le port, et nul de nous  
ne parla de souper, quel qu'en fût son désir; 280  
on débarqua ainsi et se coucha sans rien manger.  
Alors, le doux sommeil m'envahit, j'étais épuisé.  
Ayant sorti mes biens du navire profond,  
ils les posèrent dans le sable où je dormais;  
là-dessus, s'embarquant, ils repartirent pour Sidon,  
la belle ville, m'abandonnant à ma tristesse ..."*

Les Crétois, les Miniens et les Phéniciens semblent avoir connu la route vers le pays des merveilles et l'avoir pratiquée. Ce qui a pu y pénétrer des techniques de tissage ou de construction, semble être de leur fait. La connaissance de cet ouest extrême a disparu et toute l'habileté artistique et la renommée des marins des Phéniciens se sont immiscées dans le conte et ont été attribuées aux Phéaciens.

## XV. Thrinacie

**[Résumé des propositions : Krichenbauer modifie l'ordre des épisodes :**

**Cyclopes (1) - Eole (2)- Lestrygons (3)- Circé (4) - Les Sirènes (5) - Charybde et Scylla (6) - île du Soleil (7) - Calypsô (8) - Phéaciens (9) ; il donne cet ordre :**

**.....les Sirènes (4) - Charybde (5) - île du Soleil (6) - Circé (7)- Calypsô (8) - Phéaciens(9) - Scylla (10) ; Circé et Calypsô sont placés côte à côte, Charybde (Cap Ténor du Ténériffe) est dissocié de Scylla (Gibraltar). Pour lui, Ténériffe est à la fois**



**Charybde et les Planctes, Trinacrie (l'île du Soleil) et Schérie (le pays des Phéaciens si bien qu'un cycle légendaire s'articule autour du Ténériffe; Calypsô et Circé sont sur deux autres îles des Canaries. Ces deux Sirènes, et le devin Tirésias aident Ulysse à retrouver la route du détroit de Gibraltar; tel est le sens de leurs conseils.**

**De même, Krichenbauer croit voir dans l'épisode qui suit l'île du Soleil l'indication d'un remaniement du texte : Ulysse aborde à Ténériffe (l'île du Soleil), est chassé vers La Palma (Circé) car la description de l'île du Soleil évoque celle du pays des Phéaciens (Ténériffe aussi). Passage peu argumenté en réalité. NdE]**

Thrinacie ne peut être qu'une déformation de Trinakrie, et signifie une île triangulaire; comme étape où Ulysse devait obligatoirement passer, cela ne peut être que la célèbre île triangulaire, que nous avons déjà appris à connaître comme l'île en forme de cuisse: Trinakrie et Schérie doivent être identiques, toutes deux sont Ténériffe.

Ceci ressort d'une simple observation des différentes parties du **cycle légendaire de l'ouest** et nous est confirmé par l'Odyssée.

Le cycle légendaire de l'Ouest comprenait jusqu'ici les îles Aiaïè, Ogygie et Schérie, c'est à dire La Palma, Gomera et Ténériffe. L'Odyssée présente les choses ainsi: elle nous fait d'abord passer devant l'île des deux Sirènes et devant les Planctes, nous déplace immédiatement entre Charybde et Scylla, nous ramène ensuite aux îles Thrinacie, Ogygie et Schérie, alors qu'Aiaïè était depuis longtemps anticipée. C'est pourquoi on plaçait ces trois dernières îles en Méditerranée, où elles avaient aussi peu lieu d'être qu'Aiaïè au tropique du Capricorne dans l'océan Indien. Thrinacie ne peut pas être dissociée d'Ogygie et de Schérie, car il est impossible qu'Ulysse ait pu être rejeté par une tempête de Thrinacie, en Méditerranée, à Ogygie ou Gomera; il faut donc chercher Thrinacie de l'autre côté des Colonnes d'Hercule. **Aiaïè, Thrinacie, Ogygie et Schérie forment donc un tout, qui se situe avant Scylla;** Thrinacie, comme partie de ce tout, ne peut être qu'une des Fortunées, que Ténériffe. Scylla s'est fourvoyé parmi les îles Fortunées, parce que **Charybde est vraiment à Ténériffe.** Ulysse a donc été deux fois sur Ténériffe, et comme à Thrinacie et à Aiaïè il avait encore son navire et son équipage et qu'il ne l'avait plus à Ogygie et à Schérie, il a dû aborder en premier à Thrinacie ou à Aiaïè. Nous penchons pour Thrinacie, parce que c'est l'île la plus importante, et parce que l'Odyssée, quand elle écarte Ulysse de sa route de Thrinacie vers Ogygie, ne veut absolument pas dire qu'il a déjà été écarté du pays des Phéaciens par une tempête; ce n'est que juste avant d'y arriver qu'il a vu son navire détruit. Le conte doit le faire arriver à Ogygie depuis Thrinacie, puisqu'il a anticipé Aiaïè. Le naufrage devant Ogygie ne peut ainsi avoir eu lieu que pendant le voyage d'Aiaïè à Ogygie. La cohérence interne donne ainsi pour la fable l'ordre suivant:

**Ulysse faisait route vers le nord, depuis l'île de l'Ascension, il est passé d'abord entre l'île des Sirènes et les Planctes, entre Gomera et Ténériffe, où il a vu aussi Charybde, les bufaderos, près du cap Teno, et il a abordé à l'île triangulaire Thrinacie, c'est à dire Ténériffe. Reparti de là, il a abordé avec son équipage, sans tempête, à Aiaïè, ou La Palma. Seulement après son départ de cette île, son navire fut détruit, et il aborda seul à Ogygie ou Gomera, chez Calypso; de là il fit voile à nouveau avec le radeau, subit de nouveau une tempête et aborda enfin près du fleuve Silos sur le sol de Schérie, soit Ténériffe.**

Ainsi, **le voyage d'Ulysse est une vraie errance autour de Schérie;** et cela explique l'errance autour de Sikélie, parce que Schérie, Trinakrie et Sikélie ne sont, étymologiquement et topologiquement, que des épithètes de l'île Ténériffe; seule la localisation de cette errance autour de la Sicile est erronée. Schérie est l'île où se termine l'errance autour de Sikélie, de même que Thrinacie, c'est à dire Ténériffe, est le lieu du premier abordage d'Ulysse aux Fortunées. Les données de l'Odyssée confirment parfaitement ces conclusions. Thrinacie est évoquée quatre fois dans l'Odyssée.

Le chant XII 127-136 décrit l'île :

[Puis tu arriveras à l'île du Trident : là paissent](#)

les vaches du Soleil et ses gras moutons en grand nombre :  
de vaches, sept troupeaux, et autant de belles brebis,  
chacun cinquante têtes qui ignorent la naissance 130  
comme la mort. Les bergers en sont des déesses,  
nymphes aux beaux cheveux, Phaétouse et Lampétie,  
que Nérée divine offrit au Soleil des hauteurs.  
leur mère souveraine, leur ayant donné le jour,  
les envoya au loin habiter l'île du Trident  
pour garder les moutons de leur Père et ses vaches.

Le chant XI, 106-111, contient la prophétie de Circé

"sitôt que tu approcheras ton beau navire  
de l'île du Trident, échappant aux eaux violettes  
pour voir paître les vaches, les moutons  
du dieu Soleil, celui qui voit et entend tout.  
Si tu n'y touches pas, et ne penses qu'à ton retour, 110  
vous pourrez arriver, malgré tous vos maux, en Ithaque.  
.....Je t'ai parlé selon la vérité". 137

Au chant XIX, 274-280, on a les conseils de Tirésias

... Mais dans la mer couleur de vin,  
il a perdu ses compagnons fidèles et son vaisseau  
en quittant l'île Thrinacie; il subissait la haine  
de Zeus et d'Hélios dont ses gens tuèrent les vaches.  
Tous ont péri dans le frémissement des flots;  
lui, sur la quille du bateau, la houle l'entraîna  
vers la terre des Phéaciens proche des dieux;  
ceux-ci l'ont honoré à l'égal d'un dieu dans leur cœur, 280

et le chant XII, 260-402, contient le récit d'Ulysse<sup>26</sup>

Puis, quand nous eûmes fui les écueils terrifiants 260  
de Charybde et de Scylla, nous gagnâmes l'île admirable  
du Soleil : là vivaient de belles vaches au front large  
et toutes les brebis du Soleil, dieu d'En-Haut.  
Déjà, du pont du noir navire encore au large,  
j'entendais dans les parcs mugir les vaches  
et les brebis bêler; alors me revinrent en tête  
les propos du devin sans yeux, Tirésias le Thébain,  
et de Circé qui m'avait tant recommandé  
d'éviter l'île du Soleil, plaisir des hommes.

Les prophéties de Circé (XII, 127-141) promettent donc à Ulysse qu'il ira à Thrinacie, qu'il y verra les bœufs d'Hélios, 7 fois 50 bœufs et moutons, immortels. Nérée a enfanté d'Hélios Hypérion et élevé les gardiennes de ce troupeau, Lampétie et Phaétouse puis les a envoyées sur Thrinacie. Cela semble indiquer un culte égyptien. Les bœufs du soleil font penser au bœuf Apis, consacré au soleil, Nérée à la déesse de la lumière et de l'été, Neith; au solstice d'été, quand Sirius se lève tôt le matin et que la lune est nouvelle, on fêtait en Égypte une fête de sept jours en l'honneur du bœuf du soleil, de même qu'Ulysse avait fêté une fête de sept jours en Crète (XIV, 249-251).

Après, pendant six jours, mes compagnons fidèles  
banquetèrent; c'est moi qui faisais tous les frais 250  
pour sacrifier aux dieux et alimenter leurs festins.

Lampétie et Phaétouse nous font penser à Sirius et à la lune comme gardiens des bœufs, ou jours de l'année; ils faisaient toujours la joie d'Hélios, quand il montait ou descendait dans le ciel, c'est-à-dire toute l'année (XII, 374-383)

26 Nde : prévenant ses compagnons de ne pas toucher au troupeau du dieu Soleil, promesse qu'ils oublient de tenir .

Rapide, Lampétie aux beaux voiles fut annoncer  
le meurtre de ses vaches au Soleil, dieu d'En Haut.  
Celui-ci invoqua les Immortels avec colère :  
"Zeus, mon père, et vous tous, dieux toujours bienheureux,  
châtiez les compagnons du valeureux Ulysse,  
ils ont insolemment tué les vaches qui faisaient  
ma joie quand je montais vers le ciel constellé 380  
ou quand, du haut du ciel, je me retournais vers la terre.  
S'ils ne me paient pas la juste rançon de ce crime,  
je descendrai chez Hadès et brillerai pour les morts !"

**Sous les troupeaux de 50 bœufs et moutons, je comprends les 50 lunes avec leurs jours et leurs nuits; chacune comprend environ 7 jours, ensemble elles font presque 365 jours. Elles font référence à une ancienne année lunaire, de même que les 360 porcs qu'Eumée gardait en 12 porcheries (XIV, 20)**

**ils se trouvaient au nombre de trois cent soixante. 20 indiquent une ancienne année solaire de 360 jours en 12 mois.** Que ces données reposent sur la réalité, que vraiment autant de bœufs saints étaient été nourris, ou bien que le conte ne fasse que donner sens à un culte, je peux laisser la question ouverte. Un peuple qui protège si soigneusement ses morts de la décomposition a développé une religion, même si l'histoire ne sait rien nous en restituer. L'expédition de Juba, déjà, a trouvé sur Junonia un temple bâti de pierres, comme Ulysse avait connu un temple à Poséidon sur Schérie (VI, 267).

**autour de ce beau temple consacré à Poséidon**

L'influence de l'Égypte sur la culture du monde ancien était grande, et sur les Fortunées restent des traces d'une plus grande culture, inexplicables si on ne les relie pas à la culture générale de l'antiquité. Une interrogation scrupuleuse de l'Odyssée montrera que cette relation entre l'Égypte et les Fortunées y est assez souvent donnée à entendre.

Les prophéties de Tirésias (XI, 100-137)

"Tu désires un doux retour, illustre Ulysse : 100  
un dieu va te l'aigrir. Car je ne pense pas  
que Poséidon oublie, son âme est pleine de rancune,  
il t'en veut d'avoir aveuglé l'un de ses fils.  
Vous pourrez néanmoins, malgré tous vos maux, aboutir,  
si tu restes ton maître et le maître de tes marins,  
sitôt que tu approcheras ton beau navire  
de l'île du Trident (Kr. Thrinacrie), échappant aux eaux violettes  
pour voir paître les vaches, les moutons  
du dieu Soleil, celui qui voit et entend tout.  
Si tu n'y touches pas, et ne penses qu'à ton retour, 110  
vous pourrez arriver, malgré tous vos maux, en Ithaque.  
Mais si vous y touchez, je puis te garantir la perte  
de ton navire et de tes gens; et que tu en réchappes, toi,  
ce sera non sans bien du mal, tous tes compagnons morts,  
sur un vaisseau d'emprunt, pour trouver chez toi d'autres peines :  
des hommes insolents dévorant tes richesses,  
courtisant ton épouse et la comblant de leurs cadeaux.  
Mais sans doute, rentré, tu leur feras payer ces crimes.  
Lors donc que tu auras tué, chez toi les prétendants,  
par la ruse ou la force, à la pointe du glaive, 120  
tu devras repartir en emportant ta bonne rame,  
jusqu'à ce que tu aies retrouvé ceux qui ignorent  
la mer, et qui ne mêlent pas de sel aux aliments;  
ils ne connaissent pas les navires fardés de rouge,  
ni les rames qui sont les ailes des navires.  
Et voici, pour t'y retrouver, un signe clair :

lorsque quelqu'un, croisant ta route, croira voir  
sur ton illustre épaule une pelle à vanter,  
alors, plantant ta bonne rame dans la terre,  
offre un beau sacrifice au seigneur Poséidon : 130  
bélier, taureau, verrat capable de couvrir les truies,  
puis retourne chez toi, offre les saintes hécatombes  
à tous les Immortels qui possèdent le ciel immense  
dans l'ordre rituel, et la mort viendra te chercher  
hors de la mer, une très douce mort qui t'abattra  
affaibli par l'âge opulent; le peuple autour de toi  
sera heureux. Je t'ai parlé selon la vérité."

sont incompréhensibles sous cette forme; elles le deviennent si nous comprenons que ni Circé ni Calypso n'étaient des personnes qui pouvaient instruire Ulysse, et que donc l'ensemble des prophéties ne pouvait provenir que de la bouche de Tirésias: elles se trouvent éparpillées dans l'Odyssée, à des endroits impropres; elles doivent donc être rassemblées et mises en ordre. L'Odyssée nous donne parfaitement raison quand elle dit (X, 538-540)

Alors, grand capitaine, tu verras venir le devin  
qui te dira ta route et les mesures de ta route  
et comment revenir par la mer poissonneuse. 540

que Tirésias prédirait à Ulysse la route, ὁδος, (odos) les étapes du voyage, μέτρα κελεύθου (meta keleuthou) et le chemin du retour, νόστος (nostos). Et en fait, de tout le voyage de l'Égypte jusqu'au pays des Cimmériens, nous n'entendons parler que de la route, ὁδος, vers l'Égypte (XIV, 236),

mon cœur me renvoyait en croisière en Égypte

chez Éole (X, 17;41)

Quand je voulus partir, et le priai de m'y aider 17  
... et nous qui avons pourtant fait la même route, 41

et vers l'Hadès (X, 490 et 563).

Mais il vous faut d'abord entreprendre un autre voyage, 490  
... Hélas ! Circé nous fixe une autre route 563

Et ce n'est qu'au plus loin de son voyage, quand Ulysse se dirige de nouveau vers le nord que le chemin du retour, νόστος, lui sera prédit (XI, 100)

Tu désires un doux retour, illustre Ulysse : 100

Tirésias est le voyant thébain, et il a aussi peu à faire au pays des Cimmériens que Circé à l'île Rodriguez; il y a trois Thèbes célèbres: la Thèbes thessalonicienne sur le golfe de Pagasae, la Thèbes béotienne et la Thèbes égyptienne; la première se réclame de Jason, la deuxième de Tirésias et la troisième de Ménélas (IV, 126), et il semble presque qu'il nous faudrait placer le Tirésias de l'origine dans la Thèbes de l'origine, la Thèbes égyptienne. Ulysse a passé sept années en Égypte; les mots mêmes que l'on trouve en X, 538-540

Alors, grand capitaine, tu verras venir le devin  
qui te dira ta route et les mesures de ta route  
et comment revenir par la mer poissonneuse. 540

sont attribués à Protée pour Ménélas (IV, 389-390)

Eh bien, ce vieillard là, si tu pouvais le prendre au piège,  
il te dirai la route et les mesures de la route,  
et comment revenir par la mer poissonneuse 390

L'embaumement des morts, l'envoi de Lampétie et Phaétoise sur Thrinacie ne sont pas des moments à sous-estimer. Mais là-dessus, nous sommes encore dans le noir et il doit nous suffire de voir qu'Ulysse ne pouvait pas faire son voyage, même muni des connaissances déjà acquises par les expériences de ses contemporains, s'il n'avait pas reçu les informations nécessaires sur les routes d'aller et de retour et sur les étapes. Déjà Héraclès, dont le culte pointe chez les Phéniciens, était allé, comme Ulysse, dans le monde souterrain et le jardin des Hespérides.

Tirésias est porteur de cette connaissance, et c'est à lui qu'il faut attribuer les instructions pour le voyage d'aller, particulièrement au sujet du Borée qui doit conduire Ulysse au pays des Cimmériens (X, 504-515).

Ne t'inquiète donc pas d'un pilote pour te guider !  
Ayant dressé le mât et déployé les voiles blanches,  
laisse au Borée le soin d'emmener ton navire.  
Mais, lorsque ton navire aura traversé l'Océan,  
tu verras un rivage plat et les grands bois de Perséphone,  
des saules aux fruits morts et de hauts peupliers. 510  
Échoue là ton bateau, près des remous de l'Océan,  
puis va trouver Hadès en son palais de pourriture.  
Là-bas, dans l'Achéron le Pyriphlégéon se jette  
et le Cocyte issu des eaux du Styx;  
il sèlève une roche au confluent tonnant des fleuves :  
tu t'en approcheras, héros, selon mon ordre.

Tirésias lui indiqua aussi le chemin du retour, νόστον δίζηαι (noston dizêai : "tu cherches le retour") (XI, 100-137).

"Tu désires un doux retour, illustre Ulysse : 100  
un dieu va te l'aigrir.....(cf. supra)

Au début, il dit ce que nous savons déjà de Circé, qu'il arriverait à Thrinacie; que là, il devrait épargner les bœufs du Soleil (XI, 100-114).

Les vers suivants, XI, 115-120

sur un vaisseau d'emprunt, pour trouver chez toi d'autres peines :  
des hommes insolents dévorant tes richesses,  
courtisant ton épouse et la comblant de leurs cadeaux.  
Mais sans doute, rentré, tu leur feras payer ces crimes.  
Lors donc que tu auras tué, chez toi les prétendants,  
par la ruse ou la force, à la pointe du glaive, 120

sont une adjonction plus récente car ils se rapportent à Pénélope et aux Prétendants. Maintenant, les vers XI, 121-126

tu devras repartir en emportant ta bonne rame,  
jusqu'à ce que tu aies retrouvé ceux qui ignorent  
la mer, et qui ne mêlent pas de sel aux aliments;  
ils ne connaissent pas les navires fardés de rouge,  
ni les rames qui sont les ailes des navires.  
Et voici, pour t'y retrouver, un signe clair :

contiennent deux indications importantes; **Ulysse doit prendre sa rame et aller jusqu'à ce qu'il rencontre des hommes qui ne connaissent pas la mer**, parce qu'ils n'ont pas de bateaux, et qui mangent une nourriture qui n'est pas mélangée avec du sel.

Nous avons déjà vu que **la première de ces caractéristiques convient aux Phéaciens**, et nous verrons que la seconde également ne s'applique qu'aux anciens Guanches, les Phéaciens.

"Le plat national des pauvres aux Canaries est le Gofio, un pain noir préparé à partir de racines d'une fougère appelée helecho (Pteridium aquilinum). Les racines sont déterrées, séchées et moulues, la farine, à la quelle on peut aussi ajouter de la farine de seigle ou de froment, est cuite en galettes plates" (Dr. Bolle, op. cit., vol. 12, p. 256).

À Gomera, ce pain est très répandu et très apprécié, et il y a beaucoup de Gomeros qui n'ont jamais mangé d'autre pain dans leur vie, et grâce à cela, ont atteint, forts et sains, un âge avancé. On estime la richesse des familles, dans les districts forestiers, à l'étendue de leurs jachères de fougères. Et cette nourriture quotidienne, ce pain caractéristique répandu de manière générale dans les Canaries, est aujourd'hui encore préparé sans sel. Karl von Fritsch qui avait goûté ce pain en lui

ajoutant un peu de sel, qui avait été omis, raconte qu'il était très bon; En le pétrissant mieux, en lui ajoutant plus de levain et de sel, on pourrait rendre ce pain de racines de fougère très bon (Petermann's geographische Mittheilungen, Suppl. V, can. Ins. 16).

Et nous avons même retrouvé le nom de cette fougère dans l'Odyssée. Dans le palais d'Alcinoos, 50 jeunes filles moulaient avec des moulins à main le fruit μήλωψ καρπός (mêlôps karpos) ; on traduit cela par "froment", mais μήλον signifie "pomme" et μήλωψ, a rapport avec le "coing" ou l'"orange", couleur de coing ou d'orange. Cela ne peut pas se rapporter au froment, pour lequel par ailleurs le mot grec πυρός (puros) existe; c'est la désignation d'un fruit, qui n'a pas de nom en grec; et les racines de la fougère grand aigle sont rugueuses, rampantes et de couleur or ou orange. Ce fruit orange était moulu et cuit pour en faire du Gofio. Cette coutume nationale de manger un pain sans sel et non fait de céréales, est donc bien une caractéristique propre aux insulaires, car Nausicaa dit: "nous habitons loin des hommes qui mangent des céréales", ἀνδρῶν ἀλφηστᾶων (andrôn alphêtaôn) (VI, 8)

jusqu'en Schérie, très loin des hommes mange-pain.

Ainsi ces deux caractéristiques sont valables pour les premiers habitants, les Guanches, et donc Thrinacie peut bien être Ténériffe.

Tirésias donne encore à Ulysse un indice sûr (XI, 126 -130).

lorsque quelqu'un, croisant ta route, croira voir  
sur ton illustre épaule une pelle à vanner,  
alors, plantant ta bonne rame dans la terre,  
offre un beau sacrifice au seigneur Poséidon : 130

Cela ne veut bien sûr pas dire qu'un passant prendrait une rame pour un van; car Ulysse ne peut pas continuer son voyage à pied, la rame sur l'épaule; les vers XI, 127 et 128

lorsque quelqu'un, croisant ta route, croira voir  
sur ton illustre épaule une pelle à vanner,

sont un élargissement du conte qui prend déjà le mot ἔρχεσθαι (erchesthai " [ensuite il te faudra] aller "- XI- 121) au sens propre et se rapporte à Ithaque. L'indice sûr doit être dans les instructions que Tirésias donne ensuite à Ulysse, en XII, 39-126, mais qui ont été placées dans la bouche de Circé<sup>27</sup> : "Tu arriveras près des Sirènes et des Planctes. De là, continue ta route en passant devant Scylla, entre deux rochers", jusqu'à la Méditerranée. Ici, et seulement ici, convient la position des étoiles donnée en V, 270-277

il s'installa, il tint la barre en homme du métier, 270  
et jamais le sommeil ne tomba sur ses yeux  
qui fixaient le Bouvier tard couché, les Pléiades,  
l'Ourse, que l'on appelle aussi le Chariot  
et qui, tournant sur place en épiant Orion, est seule  
à ne pas plonger dans le courant de l'Océan.

Calypso lui avait ordonné en effet  
de naviguer au large, l'ayant toujours à main gauche.

Ainsi Ulysse atteint l'**Ithaque occidentale**; là, il peut planter sa rame dans le sol (XI, 129-137),

alors, plantant ta bonne rame dans la terre,  
offre un beau sacrifice au seigneur Poséidon : 130  
bélier, taureau, verrat capable de couvrir les truies,  
puis retourne chez toi, offre les saintes hécatombes  
à tous les Immortels qui possèdent le ciel immense  
dans l'ordre rituel, et la mort viendra te chercher  
hors de la mer, une très douce mort qui t'abattra  
affaibli par l'âge opulent; le peuple autour de toi  
sera heureux. Je t'ai parlé selon la vérité."

27

NdE : Circé apprend à Ulysse la route à suivre : éviter les Sirènes, Charybde, etc.

offrir un sacrifice à Poséidon, et la mort viendra le chercher hors de la mer, à un âge avancé, prince heureux d'un peuple heureux.  
Le récit d'Ulysse (XIX, 269-286)

ce que je vais te dire est conforme à la vérité  
J'ai entendu parler du retour de ton noble époux 270  
non loin d'ici, dans le gras pays des Thesprotes;  
il est vivant et il rapporte maint trésor  
gagné dans le pays. Mais, dans la mer couleur de vin,  
il a perdu ses compagnons fidèles et son vaisseau  
en quittant l'île Thrinacie; il subissait la haine  
de Zeus et d'Hélios dont ses gens tuèrent les vaches.  
Tous ont péri dans le frémissement des flots;  
lui, sur la quille du bateau, la houle l'entraîna  
vers la terre des Phéaciens proche des dieux;  
ceux-ci l'ont honoré à l'égal d'un dieu dans leur cœur, 280  
lui ont fait de nombreux présents et ont voulu le convoier  
sans dommage chez lui. Depuis longtemps, Ulysse  
serait ici, s'il ne lui avait paru profitable  
d'aller de par le monde à la poursuite de richesses :  
tant Ulysse connaît parmi les mortels son profit,  
et sur ce point, nul ne peut lui en remonter !

n'apporte pas d'indices nouveaux, et nous pouvons le laisser de côté.

L'action sur Thrinacie forme la fin du Livre XII (XII, 260-402)<sup>28</sup> et aussi celle de l'ensemble de la saga. Dans ces 142 vers, le nom de Thrinacie n'apparaît pas, mais il va de soi, comme le suggèrent les bœufs d'Hélios. Mais toute l'histoire est pleine de contradictions internes qui, si Aiaïè et Ogygie n'étaient pas expliquées auparavant, resteraient sans solutions. C'est un mélange évident de Thrinacie et d'Aiaïè quand on nous dit soudainement que **Tirésias et Circé auraient enjoint à Ulysse d'éviter Thrinacie. Ceci n'a été dit nulle part, au contraire, Thrinacie a été donné comme le but du voyage; Ulysse ne devait éviter que l'île des Sirènes.** Ce n'est donc qu'à Aiaïè qu'Ulysse a pu être contraint par son équipage à aborder (XII, 271-290).

“Écoutez mes propos malgré vos malheurs, compagnons !  
Je vous dirai les prédictions de Tirésias  
et de Circé, qui m'enjoignit avec instance  
d'éviter l'île du Soleil, plaisir des hommes.  
Le plus affreux malheur, selon elle, nous y attend :  
faites-la donc doubler à notre noir navire !”  
En entendant ces mots, chacun sentit son cœur se rompre;  
Euryloque aussitôt me tint cet odieux discours :  
“Tu es cruel, Ulysse ! toujours ardent, jamais lassé !  
Il faut donc que tu aies un corps de fer 280  
pour empêcher tes gens, qui tombent de fatigue  
et de sommeil, de débarquer ! Quand nous pourrions  
dans cette île des eaux, préparer un fameux souper,  
tu veux que, tels que nous voilà, par la rapide nuit,  
nous dérivions loin de cette île en pleine mer brumeuse !  
Les nuits pourtant font se lever la ruine des navires,  
des vents mauvais : et comment fuir l'abrupte mort  
si brusquement se lève une rafale  
de ce Notos, de ce hurlant Zéphyr, qui tant de fois  
disloquent les bateaux en dépit des dieux protecteurs ! 290

---

28 Nde[ : Ulysse demande à ses compagnons de ne pas toucher au troupeau du dieu Soleil ; le vent pendant un mois les empêche d'appareiller, ils ont faim, transgressent l'interdit, ils signent leur acte de mort.

Et c'est par une pirouette hardie du conte qu'Ulysse est emporté par une tempête de Thrinacie à Ogygie. Ulysse doit avoir débarqué volontairement à Thrinacie, en être parti normalement et, seulement sur Aiaïè, avoir été contraint de débarquer; et ce n'est qu'en partant de là qu'une tempête l'a saisi et poussé sur Ogygie. La tempête (XII, 403-453)

Mais quand on eut quitté cette île et qu'on n'eut plus en vue  
d'autres terres, mais le ciel seul et la mer,  
Zeus suspendit un nuage noirâtre par-dessus  
la navire profond, et la mer en fut obscurcie.  
Notre course ne fut pas longue, car bientôt survint  
avec des sifflements le Zéphyr en grandes rafales .  
La violence du vent arracha les étais du mât,  
l'un comme l'autre; le mât tomba, tous les agrès 410  
dégringolèrent dans la cale; à la poupe, le mât  
frappa le pilote à la tête et lui broya les os  
de la tête d'un coup : pareil à un plongeur,  
il tomba du gaillard : l'âme fière quitta les os.  
Zeus à la fois tonna et foudroya notre bateau  
qui tourna sur lui-même, frappé par l'éclair de Zeus,  
et se remplit de soufre; ils passèrent par dessus bord.  
Autour du bateau noir, comme des corneilles, ils étaient  
ballottés par les flots; un dieu les privait de retour.  
Je parcourais le pont quand une lame démembra 420  
la quille, que le flot toute seule emporta;  
le mât sur elle se brisa; mais y demeurait attaché  
un contre-étau taillé dans une peau de beuf,  
avec quoi je liai ensemble mât et quille :  
je m'installai dessus, et les vents de mort m'emportèrent ...  
Quand le Zéphyr tomba, qui avait soufflé en tempête,  
Le Notos se leva, en m'apportant d'autres angoisses,  
car il me ramenait dans les parages de Charybde ...  
Toute la nuit, je dérivai; puis, au soleil levant,  
j'atteignis Charybde et Scylla, les effrayantes. 430  
Charybde engloutissait la saumure de mer;  
alors, d'un seul élan, je bondis jusqu'au grand figuier  
et comme une chauve-souris, m'y suspendis; mais pas moyen  
de poser le pied nulle part ou de grimper :  
les racines étaient fort loin, hors de portée des branches,  
de grandes longues branches, ombrageant l'écueil.  
Je tins donc ferme, attendant que Charybde revomît  
quille et mât; j'espérais; ils revinrent enfin,  
mais tard, à l'heure où rentre pour souper de l'agora  
celui qui a jugé force différents de plaideurs : 440  
alors enfin, ces poutres ressurgirent de Charybde.  
Je lâchai pieds et mains et, à grand bruit,  
je retombai en plein courant près de mes poutres  
et, me hissant dessus, je ramai avec mes deux mains.  
Le Père de tous les vivants ne laissa pas Scylla  
me voir; je n'eusse pas échappé à l'abrupte mort.  
Dès lors, neuf jours durant, je dérivai; à la dixième nuit,  
les dieux me firent aborder à l'île où loge Calypso,  
déesse aux beaux cheveux, la redoutable à voix humaine.  
Elle me choya, me soigna... Mais pourquoi ce récit ? 450  
Je vous le fis déjà hier en ces demeures,  
à toi et ta vaillante épouse, et il me déplairait  
de répéter ce qui fut déjà narré longuement ... "



appartient ainsi au voyage depuis Aiaïè, et non pas depuis Thrinacie, ce qui montre que nous nous trouvons devant un mélange de passages concernant Thrinacie et Aiaïè. Les peaux rampantes, les rôtis meuglants; plus loin Ulysse sur son figuier au dessus de Charybde, nous reconnaissons bien là comment la poésie plus récente s'efforce de composer une mosaïque avec les restes du tissu de la légende qu'elle n'avait pu placer ailleurs. C'est notre tâche de la casser de nouveau et de réunir les morceaux qui vont ensemble.

**Ces 193 vers se divisent en deux groupes, dont l'un concerne Ténériffe et l'autre Aiaïè.**

Les vers du chant XII, 260-267

Puis, quand nous eûmes fui les écueils terrifiants 260  
de Charybde et de Scylla, nous gagnâmes l'île admirable  
du Soleil : là vivaient de belles vaches au front large  
et toutes les brebis du Soleil, dieu d'En-Haut.  
Déjà, du pont du noir navire encore au large,  
j'entendais dans les parcs mugir les vaches  
et les brebis bêler; alors me revinrent en tête  
les propos du devin sans yeux, Tirésias le Thébain,

se rapportent à Ténériffe, seulement au vers 261 on devrait trouver au lieu de **Σκύλλην** le véritable nom de l'île, dont on ne saurait douter puisque les bœufs d'Hélios s'y trouvent, ni le voir étouffé, quand il s'agit d'une île si célèbre. Je lis donc: "Mais lorsque nous eûmes quitté les rochers (les Planctes) et l'épouvantable Charybde (les bufaderos), nous arrivâmes à l'île irréprochable du dieu, en forme de triangle ou de cuisse. **τρινακρὴ σίκελίη τε θεοῦ ἐς ἀμύμονα νῆσον**, (XII, 261), où les bœufs sont ceux d'Hélios. Depuis les bateaux encore, nous entendions leur mugissements, alors me revinrent à l'esprit les paroles de Tirésias"<sup>29</sup>.

Suivent alors les vers XII, 319-402 :

Je réunis mes gens et je leur déclarai :  
O amis, nous avons à bord de quoi manger et boire : 320  
abstenons-nous de ces troupeaux, de crainte d'en pâtir;  
car vaches et brebis sont le bien d'un terrible dieu,  
le Soleil qui remarque tout, qui entend tout !"  
Je leur parlai ainsi, et leur âme fière écouta.  
Tout un mois Notos souffla sans fin, nul autre vent  
jamais ne se leva que d'Euros à Notos.

.....  
.Ulysse rassemble ses compagnons et les avertit de ne pas faire de mal aux bœufs, et ils le promettent. Ils doivent rester là un mois, car des vents défavorables soufflent, et alors Euryloque pousse les compagnons à tuer les bœufs; cela arrive pendant qu'Ulysse est absent et dort; quand il se réveille, le méfait est accompli; les prodiges ne se font pas attendre. "Quand le vent redevint favorable, nous quittâmes Thrinacie". Il est manifeste que ces vers se rapportent à Thrinacie, manifeste aussi que le conte agit en amplifiant le récit. Les indications chronologiques sont à prendre de nouveau dans leur signification rapportée au jour. Il n'est pas possible de séparer vers par vers la vérité de la poésie, c'est pourquoi nous voyons que la description du port et de la petite île sont à placer là, entre l'arrivée sur l'île et le départ de celle-ci.

C'est ici que devraient trouver place, mutatis mutandis, les vers IX 116-141;

Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes  
avec des bois; des chèvres en grand nombre y vivent  
sauvages; le pas de l'homme ne les effarouche pas

<sup>29</sup>[ **NdE** : Krichenbauer réécrit le vers 261 qui dit "nous fuyons Scylla et ensuite allons vers l'île irréprochable du dieu " et propose " nous allons vers Thrinacrie Schérie (la triangulaire) l'île irréprochable du dieu " ; il élimine Scylla.

et les chasseurs n'y viennent point qui, par les bois 120  
à grand-peine gravissent le flanc des montagnes  
Cette île ne connaît ni le bétail ni la charrue,  
mais, sans semailles, sans labours toute l'année,  
par l'homme désertée, elle pâit les chèvres bêlantes.  
Les Cyclopes n'ont pas de vaisseaux rubiconds  
ni de ces constructeurs de navires pour leur bâtir  
des vaisseaux bien pontés, prompts à toutes besognes,  
qui vous mènent de ville en ville comme font  
souvent les hommes, franchissant les vastes mers.  
Ils auraient pu ainsi développer cette île ! 130  
Elle n'est pas ingrate, et pourrait donner tous les fruits;  
il y a des herbages sur le bord de la mer grise,  
tendres et arrosés; les vignes seraient éternelles,  
le labourage aisé; les moissons seraient hautes  
chaque été, car la terre est grasse sous les mottes.  
Elle a enfin un bon mouillage où il n'est pas besoin  
de pierres d'ancres ou d'amarres pour demeurer.  
Le navire échoué, on peut attendre que les hommes  
soient décidés et que se lèvent les bons vents.  
À la bouche du port, une eau brillante coule 140  
et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour.

comme une petite île a également été évoquée devant le port chez les Cyclopes, c'est là qu'est utilisée la description détaillée de l'île El Roque et du port de Garachico. L'influence de la poésie plus récente se trahit une fois de plus par la signification rapportée au jour des indications chronologiques dans IX, 151, 152, 170

C'est là qu'on s'endormit en attendant l'aube divine. 151

Lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts roses, 152

Lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts roses, 170

par la réminiscence du vin rouge d'Ismaros dans IX, 163.

le vin rouge en effet n'était pas encore épuisé,

Une étude détaillée du Livre IX et du Livre XII serait un travail de spécialistes; qu'il nous suffise ici d'avoir déterminé les emplacements exacts des endroits décrits. Ici se trouve la petite île devant le port, l'île fertile, riche en chèvres; ici se trouve le port admirable où Ulysse aborda; c'est le port de Garachico, et non loin de là est Icod avec sa grotte célèbre dont la sortie nord se trouve près du port de San Marcos (IX, 140-141) :

À la bouche du port, une eau brillante coule 140

et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour.

Les vers XII, 268-307

Circé m'avait tant recommandé  
d'éviter l'île du Soleil, plaisir des hommes.

.....cf. supra

se rapportent à Aiaïè. Mais au lieu des vers XII, 268 et 269

et Circé m'avait tant recommandé  
d'éviter l'île du Soleil, plaisir des hommes.

qui sont donnés ici, il nous faut prendre le vrai début de la description d'Aiaïè en X, 135-139:

Nous atteignîmes l'île d'Aiaïè où demeurait  
Circé aux beaux cheveux, la terrible déesse  
à voix humaine, sœur du pernicieux Aiétès.

Tous deux sont les enfants du soleil brillant pour les hommes  
et de Persé, l'une des filles d'Océan.

et ensuite viennent les vers XII, 270-276 : "Alors je dis d'un cœur troublé, écoutez moi, mes amis, que je vous dise le conseil de Tirésias (273 est rajouté) d'éviter l'île du soleil donneur

de pluie; car là, les malheurs les plus affreux nous attendent. Alors Euryloque donna de nouveau le signal de la révolte: "tu es cruel Ulysse, et tes membres sont de fer; ici, sur cette île, nous pourrions nous reposer et refaire nos forces, et tu nous enjoins de l'éviter, juste avant l'hiver (νυκτός) et de continuer notre route. En hiver les tempêtes éclatent, le Notos et le Zéphyr nous perdrons. Cédons à l'hiver (νυκτὶ), au printemps (ἡῶθεν) nous repartirons". Les compagnons approuvent, Ulysse n'est pas en état de résister seul, il leur fait seulement jurer, s'ils rencontraient des troupeaux de bœufs ou de moutons, de ne pas les tuer, et de se contenter de ce que leur offre Circé. Et ainsi Ulysse débarque dans un vaste port (XII, 305-307)

nous ancrâmes la forte barque au fond du port  
près de l'eau douce, et mes compagnons débarquèrent;  
ensuite, ils préparèrent avec art notre souper.

et X, 140 et 141) :

Là, le vaisseau nous fit aborder en silence 140  
au fond d'un port de bon mouillage; un dieu nous conduisait.

Maintenant suivent les vers XII, 403-453.

Mais quand on eut quitté cette île et qu'on n'eut plus en vue  
d'autres terres, mais le ciel seul et la mer,  
Zeus suspendit un nuage noirâtre par-dessus  
la navire profond, et la mer en fut obscurcie.  
Notre course ne fut pas longue, car bientôt survint  
avec des sifflements le Zéphyr en grandes rafales .  
La violence du vent arracha les étais du mât,  
.....Cf. supra .....

Alors qu'ils ont quitté l'île d'Aiaïè et sont de nouveau en haute mer, la tempête éclate; le Zéphyr détruit le navire, et Ulysse seul est entraîné vers Charybde, c'est-à-dire vers les bufaderos. Et le conte file encore sa toile, et le fait finalement aborder à Ogygie.

Et c'est là, entre l'arrivée sur Aiaïè et le départ de cette île que se produit tout ce qui est en rapport avec Circé dans la vie d'Ulysse et celle de ses compagnons et qui se trouve dans le Livre X.

Les vers XII, 308-318

Puis, quand on eut calmé la soif et l'appétit,  
ils pleurèrent en repensant aux compagnons  
que Scylla avait pris au creux du navire et dévorés; 310  
le paisible sommeil les surprit qui pleuraient encore.  
Quand, les astres baissant, la nuit (Kr. l'hiver ) fut à son dernier tiers,  
le Rassembleur des nues fit se lever un vent violent  
en bourrasque inouïe; il couvrit de nuages  
la terre avec la mer; du haut du ciel tomba la nuit.  
Lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts roses,  
on tira le vaisseau dans une grotte pour mouillage :

sont un élargissement caractéristique dû au conte; en témoignent la signification rapportée au jour des indications chronologiques 311 et 316,, et la peinture poétique de la grotte des Nymphes. Mais le cœur de ce passage livre une indication ancienne, τρίχα νυκτός, (tricha nuktos)"au troisième tiers de l'hiver" la tempête se leva à nouveau. Mais elle est totalement isolée et n'a pas d'influence sur l'action.

Il y a aussi dans ces 193 vers l'arrivée à Thrinacie (XII, 260-267), et le départ de cette île (XII, 319-402), l'arrivée à Aiaïè (XII, 268-307), et le départ de cette île (XII, 403-453), mélangés en un seul épisode et rapportés à Thrinacie, de sorte que le récit commence par l'arrivée sur cette île et se termine par l'arrivée à Ogygie. Les passages centraux de ces deux groupes de vers sont anticipés; celui qui correspond à Ténériffe (IX, 116-141)

Il est une île assez petite en face de leur port,  
ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes  
avec des bois; des chèvres en grand nombre y vivent

sauvages; le pas de l'homme ne les effarouche pas  
et les chasseurs n'y viennent point qui, par les bois 120  
à grand-peine gravissent le flanc des montagnes  
Cette île ne connaît ni le bétail ni la charrue,  
mais, sans semailles, sans labours toute l'année,  
par l'homme désertée, elle pâit les chèvres bêlantes.  
Les Cyclopes n'ont pas de vaisseaux rubiconds  
ni de ces constructeurs de navires pour leur bâtir  
des vaisseaux bien pontés, prompts à toutes besognes,  
qui vous mènent de ville en ville comme font  
souvent les hommes, franchissant les vastes mers.  
Ils auraient pu ainsi développer cette île ! 130  
Elle n'est pas ingrate, et pourrait donner tous les fruits;  
il y a des herbages sur le bord de la mer grise,  
tendres et arrosés; les vignes seraient éternelles,  
le labourage aisé; les moissons seraient hautes  
chaque été, car la terre est grasse sous les mottes.  
Elle a enfin un bon mouillage où il n'est pas besoin  
de pierres d'ancres ou d'amarres pour demeurer.  
Le navire échoué, on peut attendre que les hommes  
soient décidés et que se lèvent les bons vents.  
À la bouche du port, une eau brillante coule 140  
et sourd de sous le roc; des peupliers poussent autour.

est placé au pays des Cyclopes, celui qui correspond à Aiaïè (X, 135 sq.),

Nous atteignîmes l'île d'Aiaïè où demeurait  
Circé aux beaux cheveux, la terrible déesse  
à voix humaine, sœur du pernicieux Aïétès.  
Tous deux sont les enfants du soleil brillant pour les hommes  
et de Persé, l'une des filles d'Océan.

aux Mascareignes.

Cet ordre des événements, qui s'appuie objectivement sur la nature et logiquement sur la cohérence interne des différents passages du récit, concorde également avec les conditions chronologiques et cosmiques que nous avons établies jusqu'ici.

Ulysse était arrivé en juin sur le tropique du Cancer, car il voyageait sur le soleil; il était arrivé également en été au port de Garachico. Il y resta un mois, à cause des vents. Puis il alla à La Palma où Euryloque exigea une escale en prétextant les vents d'hiver (de septembre à mars). À Garachico, le Notos et l'Euros (sud ouest et sud est) soufflèrent pendant un mois (XII, 326) :

Tout un mois, le Notos souffla sans fin, nul autre vent

Les tempête d'hiver (XII, 289)

de ce Notos, de ce hurlant Zéphyr, qui tant de fois ...

sont causées par le Notos et le Zéphyr (sud ouest et nord ouest). Les deux forment une combinaison dangereuse, car les vents agissent l'un sur l'autre perpendiculairement, et peuvent facilement devenir des cyclones. Le vent de sud ouest est dans les deux cas l'alizé du sud ouest, venant des couches supérieures, qui descend dans la région des calmes tropicaux. Le vent de sud est, par contre, est à l'origine un vent de nord est, qui est progressivement infléchi vers l'est, puis vers le sud est, et dont la présence constante sur les Canaries laisse conclure à l'été de l'hémisphère nord auquel s'oppose une réaction dominante de l'hémisphère sud plus froid. Le vent de nord ouest est à l'origine un vent de sud ouest, qui est progressivement infléchi vers l'ouest, puis vers le nord ouest; il correspond à l'hiver de l'hémisphère nord qui refroidit fortement ce vent de sud ouest et le repousse temporairement. Les environs des Canaries forment la limite sud des calmes tropicaux, et donc, à proprement parler, le champ de bataille des vents. Les tempêtes ne sont pas feintes, mais elles s'accumulent jusqu'au fantastique, parce que des actions

séparées dans le temps et dans l'espace ont été ramenées en un seul endroit et rapportées au jour et à la nuit ordinaires.

Tout cela montre que Thrinacie ne peut être que Ténériffe.

Il semble bien que soit décrite l'impression même d'Ulysse apercevant pour la première fois la célèbre montagne Aia.

Des vers V, 270-277,

il s'installa, il tint la barre en homme du métier, 270  
et jamais le sommeil ne tomba sur ses yeux  
qui fixaient le Bouvier tard couché, les Pléiades,  
l'Ourse, que l'on appelle aussi le Chariot  
et qui, tournant sur place en épiant Orion, est seule  
à ne pas plonger dans le courant de l'Océan.  
Calypso lui avait ordonné en effet  
de naviguer au large, l'ayant toujours à main gauche.

nous avons déjà reconnu qu'ils n'appartenaient pas au voyage depuis Ogygie; de même pour le vers V, 281.

dans la brumeuse mer, ils faisaient comme un bouclier.

Car, pour que cette vision de Ténériffe comme un bouclier dans la mer soit conforme à la réalité, il nous faut placer Ulysse à une distance significative de l'île. Le pic est visible à environ 40 milles de distance, et on a peine à croire qu'Ulysse ait dû faire un tel détour en allant de Gomera à Garachico que l'île lui apparaisse comme un bouclier. En relation avec les vers V, 278-280,

Dix-sept jours, il cingla ainsi en haute mer;  
le dix-huitième jour apparurent les monts obscurs  
de Phéacie, du moins les plus proches de lui : 280

le vers V, 281 dérange.

dans la brumeuse mer, ils faisaient comme un bouclier.

Si on le sépare des deux autres, il montre comment l'île apparut au navigateur pour la première fois de loin sur l'horizon; ce ne peut être que l'impression qu'Ulysse éprouva alors qu'il venait du sud et que l'île tant attendue était en vue. Ainsi s'explique aussi la difficulté avec  $\alpha\upsilon\tau\tilde{\omega}$  (autôi - V, 280). Ce vers semble s'être achevé par un mot désignant le pic, par exemple  $A\tilde{\eta}$ , et  $\alpha\upsilon\tau\tilde{\omega}$  a été mis à sa place ainsi qu'une description locale<sup>30</sup>.

L'indication d'un premier accostage d'Ulysse à Ténériffe existe bien, mais elle est en miettes, et il ne faut pas s'étonner si la distinction totale entre Thrinacie et Schérie fait éviter tout souvenir de l'identité de l'île. De même que devant les morceaux d'une noble statue nous en reconnaissons les différentes parties, et, en les ordonnant, déduisons le tout, de même ici nous pouvons examiner les morceaux, les ordonner et en déduire le tout, et reconnaître aussi ce qui nous manque.

## XVI. Ithaque

**[Résumé des propositions :** Krichenbauer comprend la localisation autour de l'Ithaque grecque des aventures d'Ulysse comme une transposition de l'Ouest vers l'Est des lieux où l'effet de la poésie qui a voulu moderniser et actualiser le vieux récit : les îles autour d'Ithaque ne sont qu'un double des îles des Canaries, une habile application. Le vieux récit se place en 1450 avant J-C ; le conte moderne est après la guerre de Troie et du temps des rhapsodes (1000 à 800 av J.C.). D'autres traces de ce déplacement se voient comme le fait qu'une des portes de Thèbes ait été nommée Ogygie (l'île de Calypsô) et que Thèbes fût désignée comme "séjour des Bienheureux". Atlas avait 7 filles ; les

<sup>30</sup> NdE : Krichenbauer a déjà fait remarquer que dire que "là où la terre des Phéaciens lui (autôi) était le plus proche" n'a pas de sens. Il propose "là où la montagne est le plus proche du rivage".

**Canaries sont 7. L'Atlantide de Platon est aussi réquisitionnée comme souvenir des navigations vers l'Extrême Ouest. C'est une partie de la démonstration qui suscite l'intérêt et vraiment interpelle. NdE]**

**De Schérie le conte nous transporte directement à Ithaque; il se termine de façon merveilleuse, comme il avait commencé.** Nous en trouvons la fin dans ce qu'on appelle les récits imaginaires d'Ulysse, XIV, 301-335 [Ulysse invente pour son porcher Eumée, de façon à rester incognito, l'histoire d'un Crétois faisant naufrage et abordant en Thesprotie (Épire ou Albanie actuelle) ; là, ce Crétois aurait entendu parler d'Ulysse devenu riche et comptant revenir en Grèce]

Je pus flotter neuf jours; le dixième, dans la nuit noire, 314  
la grande houle me roula vers les bords des Thesprotes.  
Là, le héros Phédon, roi des Thesprotes, m'accueillit,  
mais sans rançon; son fils m'ayant trouvé rompu  
de fatigue et de froid, m'avait conduit chez lui,  
m'avait fait relever pour aller au palais;  
il m'avait revêtu d'une tunique et d'une cape. 320  
C'est là que j'entendis parler d'Ulysse; il me disait  
qu'il l'avait accueilli, choyé, comme il rentrait;  
il me montra les biens qu'Ulysse avait accumulés,

.....  
et XIX, 261-307. [Ulysse déguisé en mendiant affirme à Pénélope qu'Ulysse est sur le chemin du retour venant des Thesprotes]

L'ingénieux Ulysse, alors lui répondit :  
".....  
..... cesse de pleurer, prête l'oreille à mes propos :  
ce que je vais te dire est conforme à la vérité  
J'ai entendu parler du retour de ton noble époux 270  
non loin d'ici, dans le gras pays des Thesprotes;  
il est vivant et il rapporte maint trésor  
gagné dans le pays. Mais, dans la mer couleur de vin,  
il a perdu ses compagnons fidèles et son vaisseau  
en quittant l'île Thrinacie; il subissait la haine  
de Zeus et d'Hélios dont ses gens tuèrent les vaches.  
Tous ont péri dans le frémissement des flots;  
lui, sur la quille du bateau, la houle l'entraîna  
vers la terre des Phéaciens proche des dieux;  
ceux-ci l'ont honoré à l'égal d'un dieu dans leur cœur, 280  
lui ont fait de nombreux présents et ont voulu le convoier  
sans dommage chez lui. Depuis longtemps, Ulysse  
serait ici, s'il ne lui avait paru profitable  
d'aller de par le monde à la poursuite de richesses :  
tant Ulysse connaît parmi les mortels son profit,  
et sur ce point, nul ne peut lui en remonter !  
Voilà ce que me raconta Phidon, roi des Thesprotes;  
il me jura, offrant des libations dans ses demeures  
que le navire était à flot et l'équipage prêt,  
qui devaient ramener Ulysse en sa patrie. 290  
Mais je fus renvoyé avant; un bateau de Thesprotes  
appareillait alors pour Doulichion aux beaux blés.  
il me montra les biens qu'Ulysse avait accumulés :  
deux hommes en vivaient sur dix générations,  
si nombreux étaient ses trésors dans les salles du roi.

.....

À la nouvelle lune, Ulysse arrivera ici,  
à la fin de ce mois ou au début de l'autre."

Voyageant à l'Est de la Méditerranée, notre héros arrive à Thesprotie, où il va chercher conseil à Dodone avant son retour à l'île fertile d'Ithaque. Le conte le fait rentrer chez lui depuis Troie, cela est à prendre de la même façon que le retour d'Agamemnon. Ulysse a fondé le royaume de Céphalonie, mais ses descendants ont pu, comme ceux d'Atrée, avoir été repoussés vers leur ancienne patrie en Asie Mineure par les migrations ioniennes, qui ont été ensuite comprises comme un retour en Grèce. Comme l'ensemble de la pensée antique des Grecs s'exprimait par des chants, comme l'antique *Iliade*, chant de la colère d'Achille, l'antique *Odyssée*, conte des errances d'Ulysse, de même le retour de Troie des héros a été orné par la poésie. Ulysse rentre chez lui, chez la fidèle Pénélope, comme Agamemnon chez l'infidèle Clytemnestre; cela montre que ce retour des héros est de l'ordre de la poésie. Ulysse entre pour la première fois dans l'Ithaque orientale quand il rentre de son voyage, et **le reflet de l'Ithaque occidentale revit dans les noms de lieu de l'Ithaque orientale**, pour laquelle la poésie invente une action correspondante.

Les noms de lieux, aussi bien sur Ithaque que sur les îles environnantes, montrent que les Grecs rapprochaient autant leur histoire dans l'espace qu'ils la rajeunissaient dans le temps.

Ithaque elle-même a le nom de l'Ithaque occidentale, que nous avons reconnu être San Sebastian sur Gomera; là, Calypso a retenu Ulysse (IX, 21-29) :

J'habite dans la claire Ithaque; une montagne  
la domine, le Nérite aux bois tremblants; des îles  
en nombre tout autour se pressent, qui ont nom  
Doulichion, Samé, Zante la forestière:  
Ithaque est basse, et la dernière dans la mer  
vers les ombres; les autres au delà, vers l'orient;  
c'est une île rocheuse, une nourrice de guerriers,  
et moi, je ne connais rien de plus beau que cette terre [où]  
chez elle me retint la merveilleuse Calypso;

La fontaine, près de la ville, la "fontaine du Comte" porte déjà le nom d'Ithaque, qui l'avait bâtie avec Nérite et Polycitor (XVII, 207) :

fontaine due à Ithacos, Nérite et Polycitor

Les noms de Nérite et de Néion, les ports de Phorcys et de Reithron, les porcheries d'Eumée et les chemins de montagne ont été reportés de l'Ithaque occidentale sur l'Ithaque orientale; et quand les temps plus récents rafraîchirent les noms homériques sur Ithaque, ils ne firent que ce qu'Athéna avait enseigné à Ulysse (XIII, 3344-45) :

Mais je veux te convaincre en te montrant le sol d'Ithaque :  
ici, tu vois le port de Phorcys, le Vieux de la Mer,

**Le chant aussi a mélangé les caractéristiques des deux Ithaqes, l'occidentale et l'orientale**; c'est pourquoi certains chercheurs trouvent Ithaki tout à fait conforme à l'*Odyssée*, d'autres non.

Des îles entourant Ithaque, **Zakynthos** porte visiblement le non de la célèbre **île au grand chien**, **Gran Canaria** (ζᾶ-κυνθος - za-kunthos)<sup>31</sup>, de même que **Leukas** perpétue l'ancien nom du **pic de Ténériffe** (λευκάς πέτρη - leukas petrê "pierre blanche"). **Doulichion** signifie la "longue", et l'épithète qui lui est associé, "riche en feu" (πολύπυρος - polupuros)<sup>32</sup> XVI, 396; XIV, 335; XIX, 29)

le chef des prétendants de Doulichion, l'île du blé. XIV, 396  
appareillait alors pour Doulichion aux beaux blés (Kr. "riche en feu ") XIV, 335

31 **NdE** : Krichenbauer rapproche kunthos du grec kuôn/kunos signifiant "chien".

32 **NdE** : Krichenbauer comprend "puros" par "feu"; la tradition y voit le nom de "blé" ("puros" aussi).

laisse conclure à **Fuerteventura**, une île longue et volcanique. Doulichion se trouve de l'autre côté de la mer

"ceux qui vinrent de Doulichion, des îles sacrées des Echinades qui sont situées au-delà des mers (II. II, 625-626 )

et à proximité se trouvent les **Échinades**, les îles "rapides et pointues" (thoai nêsoi) Od. XV, 299 :

Puis Télémaque mit le cap sur les îles Pointues (Kr. "rapides" ),

à savoir ( Od IX, 24) :

Doulichion, Samé, Zante la forestière

Autour de Fuerteventura, se trouvent des **récifs pointus**, et en 1730 encore, on assista au spectacle d'un volcan qui se formait et d'une île volcanique<sup>33</sup>, pointue, qui sortait de la mer. Une étude plus poussée de l'Odyssée dans cette direction permettrait de trouver encore d'autres noms provenant de l'ouest dans la région de Céphalonie. **Aiaïè reste attachée à l'Aia de la tradition mythique; Schérie, Sikélie et Thrinacie revivent en Sicile, Ogygie est la Porte de l'Ouest à Thèbes, de même que le château de Thèbes était appelé l'Île des Fortunés**<sup>34</sup>. Un indice montre qu'Ogygie provient de ces pays de l'ouest; la légende conserve le souvenir qu'Ogygès était l'époux de Daira (Aia - Ayrma), la fille de l'Océan, et que le flux ogygien est celui qui, venant de l'océan, avait pénétré en Méditerranée.

**De même que les noms ont été transposés vers l'Ouest depuis l'Asie Mineure, de même ils l'ont été vers l'est, vers la Grèce, depuis l'extrême Ouest;** mais la légende n'a jamais oublié que les Grecs avaient autrefois aperçu ce pays renommé. La poésie s'est formée à partir du souvenir des Champs Élyséens et du pays des Merveilles d'Aia, où les Argonautes étaient arrivés; mais où se trouvaient réellement cet Élysée, ce pays des Merveilles, cela a été oublié par suite des migrations doriques et ioniennes. Mais le peuple rêvait d'une Atlantide engloutie.

**On savait qu'Atlas avait sept filles, comme les îles que domine le Pic sont sept.** Platon raconte ce qu'il aurait entendu de prêtres égyptiens<sup>35</sup>: dans l'océan, à l'ouest des Colonnes d'Hercule, se trouvait une île, l'Atlantide, plus grande que l'Asie et la Lybie ensemble, et près d'elle beaucoup d'autres depuis lesquelles on pouvait gagner le continent proche. La mer là est si grande, que notre Méditerranée, en comparaison, ne semblerait qu'un port avec une entrée étroite. L'Atlantide était richement peuplée et pourvue de toutes les magnificences. Ses puissants princes pénétraient vers l'Europe, ils régnaient jusqu'en Italie et en Égypte; seuls les Athéniens et leurs alliés leur tinrent tête avec un succès éclatant. Plus tard, ses habitants sombrèrent dans le vice, un tremblement de terre combiné à un raz-de-marée fit sombrer dans la mer l'île entière en un jour et une nuit, et depuis, l'océan en cet endroit est bourbeux et pas navigable.

Voilà l'histoire des Fortunées dans la légende. **L'Atlantide a existé**, et elle existe encore aujourd'hui, elle n'a pas sombré dans la mer, mais dans la mémoire des hommes, car on considéra comme une légende ou une invention poétique ce que l'Odyssée relatait de sa réalité.

L'action qui se déroule à Ithaque, quand Ulysse s'y établit après son voyage autour de l'Afrique, est naturellement reconnaissable comme une invention de la poésie, par le fait que Pénélope aurait attendu son époux pendant toute la durée de la guerre de Troie et de ses errances; mais elle ne peut pas plus être sans fondement que la guerre de dix ans et les errances elles-mêmes. La vie d'Ulysse sur La Palma est esquissée, sur Ténériffe, elle est dépeinte aux plus belles couleurs, les événements sur Gomera, où Ulysse aurait passé sept ans, sont totalement omis. Mais l'action qui se déroule sur l'Ithaque orientale, dans un

33 **θοαὶ νῆσοι**, (thoai nêsoi) une île rapidement formée, apparue soudainement, volcanique.

34 Otfried Müller, Dor. Orch. 112

35 Critias, 108 et Timée, 24 e.



décor totalement emprunté à l'Ithaque occidentale, comble cette omission et nous montre **ce qui a pu réellement se passer sur Gomera en 1450 av. J.C.; ce n'est pas très différent de ce qui s'y est passé en 1448 ap. J.C., sous Fernan de Peraza, scènes de meurtre et d'amour.** La poésie nous a caché bien des choses, elle a peut-être écarté les informations les plus importantes concernant Calypso, mais elle nous a dédommagé de cette perte en nous montrant l'idéal de la femme grecque, si noble, si pure, que cette image seule de Pénélope nous fait comprendre le haut degré de civilisation atteint par les Grecs; et cela vaut bien plus que les intrigues de Calypso. Mais prouver cela n'entre pas dans le cadre de cette étude qui se rapporte uniquement au voyage d'Ulysse autour de l'Afrique.

## RÉSUMÉ

L'Odyssée a, comme l'Iliade, un fond historique, il y a une ancienne Odyssée comme il y a une ancienne Iliade, à partir desquelles se sont formées les épopées que nous connaissons actuellement.

En ce qui concerne l'espace, l'Odyssée englobe le cycle légendaire de l'ouest, les souvenirs des Grecs concernant les actions de leurs aïeux sur mer, comme l'Iliade englobe le cycle légendaire de l'est, les souvenirs concernant les actions de leurs aïeux sur terre; pour la première, la scène est l'océan et l'Afrique, pour la seconde l'Asie Mineure. Une circumnavigation de l'Afrique dans la mesure où elle englobe aussi le continent antarctique, est une expédition polaire, et même, pour l'époque, un tour du monde mené à bien par des Grecs, un exploit digne d'une épopée. Le pays merveilleux d'Aia fournit le point d'orgue de ce qui nous est transmis, et sa signification est renforcée par la légende des Argonautes, l'Atlantide disparue et les Champs Élyséens. **Le voyage s'est accompli en suivant le soleil, vers le sud dans l'océan Indien et vers le nord dans l'océan Atlantique, vers l'est en Méditerranée, d'après les étoiles,** en utilisant au mieux les vents et les courants. Les étapes du voyage sont toutes établies, et se suivent de façon presque ininterrompue; **seules Aiaïè et Scylla ont été déplacés et Thrinacie et Schérie traitées comme deux îles différentes. Le début et la fin du voyage, l'Égypte et Thesprotie, sont placés à part.** Nous n'avons besoin d'aucune carte idéale, les cartes actuelles nous permettent de comprendre les indications géographiques de l'Odyssée et de remettre à leur place les passages déplacés.

Depuis l'Égypte, Ulysse alla chez les Lotophages, chez les Cyclopes, vers Éolie, ensuite chez les Lestrygons, il atteignit une île dont le nom n'est pas donné près du tropique du Capricorne, et de là, alla jusqu'au pays des Cimmériens; puis il entreprit le voyage de retour, atteignit une île dont le nom n'est pas donné près de l'équateur, passa devant les Sirènes, les Planctes et Charybde, accosta à Thrinacie, de là alla à Aiaïè, Ogygie, Schérie et revint en Méditerranée chez les Thesprotiens, où il s'établit à Ithaque. Cela signifie qu'Ulysse alla depuis l'Égypte jusqu'en Arabie du sud, qu'il accosta près du cap Gardafui et de l'île Abd el Kury, que de là il alla aux Seychelles, puis au banc Saya de Malha et à l'île Rodriguez jusqu'au continent antarctique; qu'il remonta de là au nord jusqu'à l'île de l'Ascension, qu'il passa entre Gomera et le cap Teno près des bufaderos jusqu'à Ténériffe, qu'il alla depuis là à La Palma, Gomera et de nouveau Ténériffe, et enfin qu'il traversa la Méditerranée jusqu'à la Grèce occidentale.

En ce qui concerne le temps, nous sommes renseignés sur la durée et l'époque du voyage. **Le voyage nous est indiqué comme ayant duré de 18 à 20 ans.** Si nous additionnons les étapes, nous obtenons le même résultat: 7 ans en Égypte, un an entre le tropique du Cancer et le continent antarctique, un an de là jusqu'au tropique de Cancer pour le voyage de retour, 9 mois sur Rodriguez, 3 mois sur le continent antarctique, cela fait 10 ans pour le voyage jusqu'à Ténériffe. Un mois sur Ténériffe, 8 mois jusqu'au printemps suivant sur La Palma, 7 ans sur Gomera, cela fait 7 ans et 9 mois jusqu'à la deuxième arrivée à Ténériffe; le séjour sur Ténériffe et le voyage de retour jusqu'à Ithaque peuvent suffire à

remplir le reste des 10 ans, de sorte que depuis l'arrivée en Égypte jusqu'à l'arrivée à Ithaque, il peut bien s'être écoulé vingt années.

En 20 jours, dit Zeus, Ulysse arrivera à Schérie (V, 34).

en vingt journées, il atteindra la fertile Schérie

Ulysse dit à Nausicaa qu'il est venu à Schérie en 20 jours (VI, 170).

hier, après vingt jours, j'échappai à la mer vineuse

Mais Ulysse dit aussi qu'il est arrivé à Ithaque en 20 ans XXI, 208 , ἔτει (etei)

Moi qui reviens au bout de vingt ans dans ma patrie

XIX, 484, ἔτει (etei)

après vingt ans d'absence, je reviens dans ma patrie

XVI, 206, ἔτει (etei)

qui reviens au bout de vingt ans dans ma patrie

II, 175, ἐνιαυτῶ (eniautôi)

et que, sans être reconnu, au bout de vingt années

dont 10 années à Troie et 10 de voyage. **Il est clair que ces 20 jours et ces 20 années sont identiques** et que la poésie a associé les jours à Schérie et les années à Ithaque et que le discours de Zeus (V, 34)

en vingt journées, il atteindra la fertile Schérie

et celui d'Ulysse (VI, 170),

hier, après vingt jours, j'échappai à la mer vineuse

sont des amplifications poétiques dans lesquelles le chiffre rond 20 est donné dans sa forme ancienne, mais employé librement. L'arrivée sur Schérie est exposée clairement en V, 278-279 :

Dix-sept jours, il cingla ainsi en haute mer;  
le dix-huitième jour apparurent les monts obscurs

il a navigué ainsi 17 jours sur la mer, et a aperçu le pays des Phéaciens au 18<sup>ème</sup>. Mais ici, il ne faut comprendre ni des jours ni des années, car de Gomera à Garachico, il y a environ 40 milles marins; et même si l'on admet que le vers 281

dans la brumeuse mer, ils faisaient comme un bouclier.

appartient aux vers 278-280

Dix-sept jours, il cingla ainsi en haute mer;  
le dix-huitième jour apparurent les monts obscurs  
de Phéacie, du moins les plus proches de lui : 280

et qu'Ulysse ait été à 40 milles au nord de Ténériffe, là où l'île lui apparaissait comme un bouclier, il ne peut avoir pris 18 jours pour cela, encore moins 18 ans. **Les philologues n'ont pas fait attention au fait que ἡμέτα (hêmata "jours") ne s'accorde pas à ὀκτώκαιδεκάτη (oktôkaidekatêi "dix huit")** Je tiens la forme féminine en η des nombres ordinaux pour une ancienne forme qui se rapportait à l'origine aux quartiers de la lune, et qui est à compléter dans ce sens par μήνη (mênêi "mois ") La preuve de ceci sera donnée quand nous expliquerons l'Iliade. Ici, nous nous y référerons quand cela sera nécessaire.

Si Ulysse naviguait avec le soleil, il a dû quitter les 23°<sup>1/2</sup> latitude nord, c'est à dire Ortygie, le 21 juin; de 23°<sup>1/2</sup> nord à 12° nord, le soleil prend 60 jours, soit 8 quartiers de lune ou 8 semaines. Ajoutons 1<sup>1/2</sup> semaines pour le voyage vers l'est dans le golfe d'Aden, il arriva 10 semaines (δεκάτη, dekatêi IX 82-83)

... neuf jours durant, les vents funestes m'entraînèrent  
sur la mer poissonneuse; le dixième, nous débarquions

après le solstice d'été, fin août, chez les Lotophages. La portion de 12° à 0° nord peut nous mener jusqu'au 23 septembre; il est dit qu'ils avaient dû ramer car la mer écumait

(Od. IX, 104 :

en bon ordre et frappèrent de leurs rames la mer grise

est une reprise).

De 0° à 4° sud, le soleil prend dix jours; Ulysse arriva donc chez Éole en fin septembre, y passa un mois et y fêta sous l'équateur, en souvenir de sa patrie, le sacrifice d'automne, **δείπνον**, (X, 57),

on mangea vite auprès des rapides navires  
comme il le fit aussi sur La Palma, **δόρπον** (dorpon - XII, 307)<sup>36</sup>.

ensuite ils préparèrent avec art notre souper  
De 0 à 8° latitude sud, il ne mit que 3 semaines en naviguant lentement. Comme il était resté 4 semaines chez Éole, il arriva chez les Lestrygons la 7<sup>ème</sup> semaine (**ἑβδομάτη**, ebdomatêi, X, 81)

le septième apparut la citadelle de Lamos,  
après l'équinoxe de septembre, soit au début novembre. Le trajet du 8 au 20<sup>ème</sup> degré de latitude sud a pu facilement le mener jusqu'au 21 décembre, de sorte qu'il a vu le solstice d'hiver sur l'île Rodriguez. Mais ce n'est que le 21 janvier qu'il a pu voir le soleil au nord à midi, car le soleil prend un mois pour monter de 20° à 23°<sup>1/2</sup> sud.

Il a quitté l'île de l'Ascension au moment de l'équinoxe de printemps et il avait devant lui 33 degrés de latitude à parcourir, de 6 degrés sud à 27 degrés nord. **Avec une vitesse normale de 16 milles nautiques par jour, cela représente exactement 18 semaines** (**ὀκτώκαιδεκάτη**, oktôkaidekatêi V, 279)

dans la brumeuse mer, ils faisaient comme un bouclier.  
après l'équinoxe de printemps; il était fin Juillet devant Ténériffe et apercevait pour la première fois le Pic comme un bouclier sur la mer; il avait dû passer fin juin le 22<sup>ème</sup> degré de latitude nord avec le soleil.

Nous en tirons les conclusions suivantes:

1. Les vers Od. V, 278,281

Dix-sept jours, il cingla ainsi en haute mer;  
le dix-huitième jour apparurent les monts obscurs  
de Phéacie, [là où la côte est le plus proche de la montagne] 280  
dans la brumeuse mer, ils faisaient comme un bouclier.

sont insérés, de même que les vers V, 270-277;

Il s'installa, il tint la barre en homme du métier, 270  
et jamais le sommeil ne tomba sur ses yeux  
qui fixaient le Bouvier tard couché, les Pléiades,  
l'Ourse que l'on appelle aussi le Chariot  
et qui, tournant sur place en épiant Orion, est seule  
à ne pas se plonger dans le courant de l'Océan.

Calypso lui avait ordonné en effet  
de naviguer au large en l'ayant toujours à main gauche.

les premiers se rapportent au voyage en Méditerranée, mais le vers V, 278

Dix-sept jours, il cingla ainsi en haute mer  
est un ajout pour réduire aussi les 18 semaines à une signification rapportée au jour; alors que le vers 276 place les instructions dans la bouche de Calypso; le vers V, 281

dans la brumeuse mer, ils faisaient comme un bouclier.  
se rapporte à la première vision du Pic, alors qu'Ulysse approchait de l'île par le sud ; les vers V, 279 et 280

le dix-huitième jour apparurent les monts obscurs  
de Phéacie, 280

se rapportent à celle de Garachico, quand il approchait par le nord de sa destination.

2. Ulysse reconnaissait l'entrée dans un trimestre de l'année à l'état du soleil, et pour chaque trimestre, il comptait 12 quartiers de lune, 12 semaines.

36 Voir Beiträge zur homerische Uranologie, op. cit.

3. Ortygie était le point de départ de l'Odyssée, et si nous ne voulons pas nous en tenir à l'interprétation habituelle, où Ortygie est Delos et où Homère y a placé les solstices par pure ignorance, nous avons dans le récit d'Eumée (Od. XV, 403-484)

Il est une île, nommée Syra, tu la connais peut-être,  
 Au dessus d'Ortygie, où tourne le soleil,  
 peu peuplée, c'est pourtant une terre assez bonne  
 pour les bœufs, le mouton, le vin et le froment.  
 Le peuple ignore la famine; aucune autre odieuse  
 maladie ne s'y attaque aux malheureux mortels;  
 quand les générations dans les villes vieillissent,  
 .....  
 six jours durant nous navigâmes jour et nuit.....  
 Les vents et le courant les entraînent sur Ithaque  
 Où le vieillard Laerte m'acheta de son argent<sup>37</sup>

une réminiscence, retravaillée par le conte, du départ d'Ulysse lui-même ou d'un voyage analogue d'un Phénicien. Car **Eumée, depuis la mer Rouge, ne peut avoir été emmené et vendu que sur l'Ithaque occidentale; le voyage a duré 6 années, ἐξῆμαρ**, (exêmar, XV, 476) **de même qu'Ulysse a mis six ans entre Ortygie et l'Ithaque occidentale**, si nous enlevons le temps d'arrêt à Gomera. Ainsi s'explique pourquoi le porcher est dit: **δῖος ὑφορβός** (dios uphorbos, XIV, 413) ; cela ne signifie ni "le divin porcher", ni "le brave porcher", mais "le porcher honorant Zeus". Tout ce qui est lié au culte de Zeus, et cela seulement, est dit **δῖος** les peuplades qui honoraient Zeus étaient distinguées des autres, celles qui honoraient les animaux, par cette désignation cultuelle de leur confession, comme nous le faisons avec les épithètes chrétien, turc, hébraïque, etc; souvent, il suffit de traduire **δῖος** par "grec"; "Ulysse le Grec, le porcher grec".

4. Le fait qu'Ulysse voyageait avec le soleil explique pourquoi il se félicite des bienfaits de l'ombre, d'abord sur le continent antarctique (XI, 12),  
le soleil se coucha et l'ombre envahissait les rues,  
 puis aux îles Fortunées, chez Circé (X, 479)  
Alors de tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil  
 et chez Calypso (XI, 334).

ils étaient sous le charme en l'ombre de la salle.  
 Ainsi Ulysse mit dix ans pour le trajet entre la Crète et Ténériffe (autour de l'Afrique) , et 10 ans encore entre Ténériffe et l'Ithaque orientale. Il aperçut le Pic pour la première fois après 18 semaines depuis le dernier équinoxe de printemps, c'est-à-dire durant la 6<sup>ème</sup> semaine de la 4<sup>ème</sup> année de son voyage depuis Ortygie. Il arriva à Ithaki au printemps de sa 20<sup>ème</sup> année de voyage (XIII, 93-95),

Lorsque monta l'étoile très brillante qui s'avance  
 annonçant la lumière de l'aurore matinale,  
 le navire de mer s'avancait au devant de l'île  
 Il est un port dit de Phorcis, le vieillard de la mer,  
 de sorte que la tempête de février (XII, 312-314)  
Quand, les astres baissant, la nuit fut à son dernier tiers,  
 le Rassembleur des nues fit se lever un vent violent  
 en bourrasque inouïe ...

eut lieu en Méditerranée<sup>38</sup>.

La détermination de la chronologie ci-dessus est tirée de passages qui seraient en partie totalement incompréhensibles si leur signification était rapportée au jour et seraient, par

<sup>37</sup> **NdE** : Eumée raconte à Ulysse comment fils du roi de Syra, il fut emmené à Sidon par une esclave à qui des marins phéniciens contèrent fleurette. Une tempête les détourne vers Ithaque où il a été acheté.

<sup>38</sup> Voir Beitrag zur honerische Uranologie, op. cit.

contre, cohérents avec une signification rapportée à l'année et en harmonie avec l'expression d'un ordre d'idées reposant sur l'observation de la nature. La signification **τρίκα νυκτός** (trika nuktos) rapportée à l'année est irréfutable dans II. X, 252

de la nuit la troisième partie jusque là restait (II. X, 252)

dans Od. XIV, 483

Quand, les astres baissant, la nuit fut à son dernier tiers,

et dans Od. XII, 312 :

Quand, les astres baissant, la nuit fut à son dernier tiers,

**ἤμαρ** (ēmar) n'apparaît qu'une seule fois dans sa signification rapportée au jour (X, 466),

Alors de tous les jours jusqu'au bout de l'année,

mais cela se reconnaît grâce aux compléments **ἡματα πάντα** et à l'opposition avec **ἐνιαυτός**. Il en va de même pour **Ἔος** en X, 541. \*\*

Elle dit. L'aube vint bientôt, trônant dans l'or.

nous pouvons alors indiquer comment **ἔτος** (etos) et **ἐνιαυτός** (eniautos) se comportent l'un envers l'autre: **ἔτος** = vetus, l'année ancienne employée par les Égyptiens (XIV, 285 et 287),

Je restai là sept ans, et j'amassai beaucoup

Mais quand je vis s'ouvrir le cours de la huitième année,

qui commence historiquement au solstice d'été; celui-ci était également le début de l'année pour Ulysse, car il partit en juin du tropique du Cancer. **ἐνιαυτός** (eniautos) **qui doit signifier l'année nouvelle**, en opposition avec **ἔτος**, est à relier à **ῶραι** (X, 468),

Alors tous les jours, jusqu'au bout de l'année

une année qui commence à l'équinoxe de printemps. Tous les passages où **ἔτος** est en liaison avec **ῶραι** appartiennent à la poésie plus récente, à une époque où la différence entre l'année ancienne et la nouvelle était oubliée et où l'année (**ἔτος** et **ἐνιαυτός**) commençait généralement à l'équinoxe de printemps (Od. II, 107) :

mais lorsque vint la quatrième année, et le printemps

XI, 295 :

quand, l'année révolue, le cycle des saisons reprit,

XIV, 294 :

quand, l'année révolue, le cycle des saisons reprit,

XIX, 152 :

mais lorsque vint la quatrième année, et le printemps

XXIV, 142 :

mais lorsque vint la quatrième année, et le printemps

Et en fait, pour les Grecs aussi, l'année égyptienne qui commençait au 21 juin était plus ancienne et celle qui commençait au 21 mars plus récente. Ce n'est pas ici l'endroit de montrer quand ce changement s'effectua.

Tous les récits qui se déroulent dans un cadre journalier, les scènes de chasse, les événements chez les Cyclopes, etc, sont des amplifications dues à la poésie plus récente; toutes les indications de temps en jours, comme les formules stéréotypées **ἐννῆμαρ φερόμην** (ennēmar pheromēn "je fus emporté neuf jours") (VII, 253) :

je pus flotter neuf jours; le dixième, dans la nuit noire

IX, 82 :

Dès lors, neuf jours durant, les vents funestes m'entraînèrent

X, 28 :

neuf jours durant, nous naviguâmes jour et nuit

XII, 447 :

Dès lors, neuf jours durant, je dérivai; à la dixième nuit,

XIV, 314,

Je pus flotter neuf jours; le dixième, dans la nuit noire,

**ἕξιμαρ πλέομεν** (exēmar pleomen "nous navigons six jours") (X, 80),

### six jours durant, nous naviguâmes jour et nuit

sont sans signification, car une partie d'entre elles ne sert qu'à compléter les anciennes formules d'origine, une autre partie n'est qu'une copie des premières, ce qui se laisse voir à des indications de temps prises dans leur signification rapportée au jour, et à la tournure déformée ou plus récente des récits. Ainsi V, 278

### Dix-sept jours, il cingla ainsi en haute mer

ne sert qu'à compléter V, 279.

### le dix-huitième jour apparurent les monts obscurs

Le conte oppose à presque tous les anciens passages une image plus récente où la signification est rapportée au jour, et ces efforts ne font que trahir leur exactitude.

La cohérence interne des différents passages de l'épopée, et leur concordance avec l'état objectif de la nature et avec l'histoire, placent ce voyage au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle av. J.C. Les sciences de la nature nous permettent de connaître avec leur vraie valeur les indications sur l'état du ciel et de la terre contenues dans l'Odyssée. Quand les conditions géographiques sont vérifiables d'étape en étape, quand les conditions climatiques, la répartition des températures, les courants aériens et marins concordent si harmonieusement, qu'ils nous permettent de conclure à une époque précise et à une disposition précise de la surface terrestre, quand, de plus, les données astronomiques se présentent de telle façon qu'elle nous conduisent à la même époque et que, d'après les lois cosmiques, elles laissent prévoir exactement cet état de la terre tel qu'il est décrit, ce concours de circonstances ne peut être ni arbitraire, ni le fruit du hasard. Nous retenons que l'hémisphère sud concentrait alors plus de chaleur et que l'hémisphère nord réagissait à cela avec des vents du nord plus froids qu'aujourd'hui. Le Zéphyr soufflait déjà fort en octobre dans l'océan Indien, le Borée poussait jusqu'au cercle polaire et soufflait durant toute la durée de l'été austral. Les calmes de l'équateur et du tropique régnaient plus au sud qu'aujourd'hui et la mer présentait, d'après les conditions cosmiques, un niveau plus haut tandis que les Seychelles étaient encore des atolls coralliens navigables; la marée annulaire n'était pas descendue autant au sud qu'aujourd'hui. La description du ciel est en accord avec cela, de telle sorte que toutes ces indications correspondent à une observation de la nature à une même époque et ont autant valeur de preuve que des papyrus.

L'histoire a connaissance de déplacements par la mer de Grecs au XV<sup>ème</sup> siècle av. J.C. et situe raisonnablement la formation de cette culture maritime au XVI<sup>ème</sup> siècle; elle a connaissance des voyages des Argonautes, mais est passée à côté des éclaircissements plus récents qu'apporte l'Odyssée. Les routes qu'Ulysse a suivies étaient connues depuis longtemps des Phéniciens, les Grecs n'avaient fait que suivre ces maîtres de la navigation. Nous ne savons pas quel était le but de leurs voyages. Ulysse a accosté seulement deux fois sur le continent, sinon il a abordé seulement sur des îles écartées; sur le continent antarctique, l'escale a été courte, de même à Ténériffe; à La Palma, à Gomera et la seconde fois à Ténériffe, il n'est pas venu de son plein gré, il n'a fait qu'errer entre ces îles, ce à quoi nous devons la description des îles et des habitants des Fortunées; sinon, peu est dit des étapes, seules les indications les plus importantes de valeur scientifiques sont conservées; ce sont, en tout cas, des contributions à l'histoire de la culture des Grecs et de l'Antiquité.

**Nous voyons une astronomie déjà développée au XV<sup>ème</sup> siècle av. J.C., à laquelle s'ajoutait une géographie mathématique; on n'est pas loin d'en conclure que la naissance de la science a dû se produire à une époque bien plus ancienne.** J'ai montré par exemple, dans mes Beiträgen zur homerischen Uranologie, que déjà aux environs de 2000 av. J.C., les Grecs possédaient une connaissance du ciel, puisque dans les étoiles, ils voyaient leurs dieux. Malheureusement j'ai été empêché par des circonstances extérieures de publier la chose de façon plus détaillée ou dans toute son étendue, mais ce seul exemple suffira à montrer le degré de développement de l'esprit grec. Zeus, en 2000 av. J.C. était encore un dieu regardé, le soleil lui-même, et Poséidon la constellation du Verseau. "Zeus tourne son œil rayonnant et Poséidon va à Aigæ et dételle ses coursiers" signifie: le soleil accomplit son solstice d'hiver et la constellation de l'hiver son coucher héliaque. C'est la vénération des dieux qui avait tourné vers le ciel le regard des hommes, le culte et la science étaient

identiques, la forme et le contenu de la langue en plein accord. En 1500 av. J.C., Zeus est le dieu principal, le soleil est devenu Hélios, les constellations sont observées à des fins pratiques, l'humanité explore les rapports naturels entre le ciel et la terre. La pensée des hommes sur les dieux et le ciel lui-même s'est transformée, la représentation des dieux et l'astronomie sont devenues autres, et pour cela, il n'y avait plus de place pour les deux sous le même mode. Le culte conserve son ancienne forme, mais celle-ci s'est nourrie des nouvelles représentations subjectives des dieux et a déjà créé le mythe. Poséidon va toujours à Aigàè et dételle ses coursiers, mais Poséidon, Aigàè et les coursiers sont déjà des représentations. Le contenu s'était séparé de la forme ancienne, s'était déployé en astronomie naturelle, et celle-ci sert déjà à l'humanité pour des fins pratiques. Mais toutes les anciennes observations du ciel se limitent aux quatre points cardinaux du ciel, à la période des équinoxes d'automne et de printemps et des solstices d'hiver et d'été. **Et c'est pour cela que toutes les anciennes indications de temps sont à prendre avec une signification se rapportant à l'année.** Et lorsque les Grecs, aux environs de 1000 av. J.C., devinrent peu à peu sédentaires et s'organisèrent en états dans leur nouvelle patrie, cette science fut de nouveau dépassée; une fois de plus, la forme était restée, mais elle échut aux chanteurs errants. Éos, Hélios, la course du soleil et ses sommets, le jour et la nuit, l'océan et Éole restèrent inchangés dans leur forme, mais s'emplirent d'une signification moderne. Le contenu se chercha de nouvelles voies; il émergea comme philosophie de la nature dans la reconnaissance finale des astronomies développées par des peuples étrangers. **La préhistoire s'éteignit à la lumière des temps historiques, prit de l'épaisseur et se rajeunit sous forme de drames familiaux, et s'effondra en contes,** chaque indication de temps prise dans sa signification rapportée au jour; et si l'Odyssée, grâce à sa flexibilité naturelle, s'est rapprochée, plus que l'Iliade, d'une apparente unité poétique, elle n'en a pas moins, malgré sa jeunesse, les cheveux gris et n'est pas moins respectable que l'Iliade. Celle-ci nous conserve, dans les scènes se rapportant aux dieux, le costume merveilleux de la première métamorphose de l'esprit grec, l'Odyssée cache, dans ses renseignements astronomiques, le précieux costume de la seconde; mais **toutes deux conservent dans leur action des souvenirs des exploits des Grecs des temps préhistoriques.** Mettre à nu ce noyau historique, reconnaître la forme des connaissances anciennes et la remplir avec le contenu d'origine, telle est la tâche que j'ai cherchée à accomplir en ce qui concerne l'Odyssée.

## ANNEXE

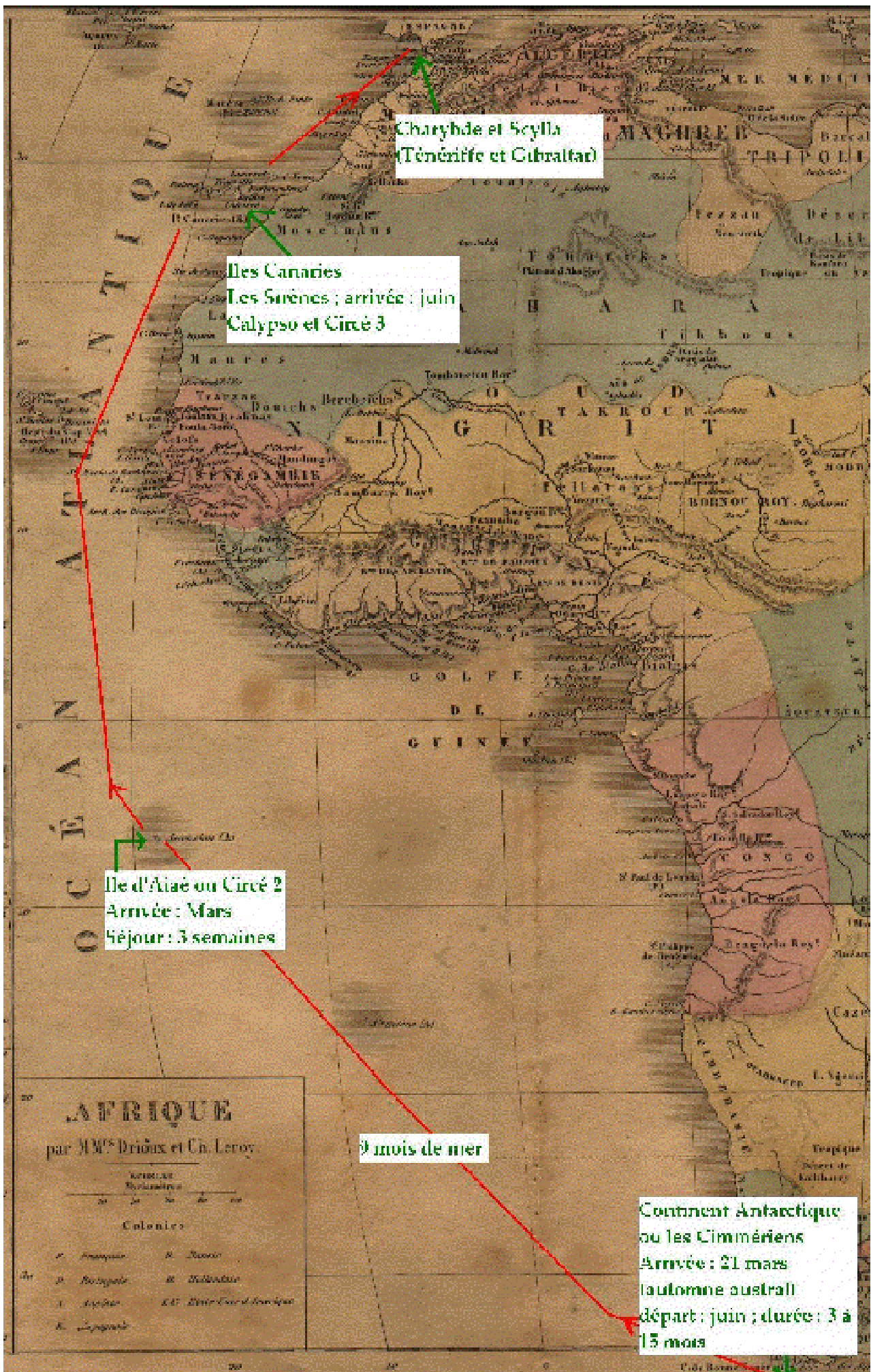
### CARTES

On trouvera sur ce lien deux cartes marquant les étapes de la circumnavigation de l'Afrique et une carte des Canaries

Nous conseillons d'imprimer ces cartes, de façon à pouvoir les conserver à portée de main durant la lecture du texte.







## Les îles Canaries

